

MÉMOIRES.

TOME SEPTIEME.

S

C O

D

D I

7

e l'

SECONDE PARTIE
DES
CONFESSIONS
DE J. J. ROUSSEAU,

Citoyen de Geneve.

EDITION enrichie d'un nouveau
recueil de ses Lettres.

TOME SEPTIEME.



A NEUCHÂTEL,
à l'Imprimerie de L. FAUCHE-BOREL,
Imprimeur du Roi.

M. DCC. XC.



LETTRES

DIVERSES.

LETTRE

A Madame la baronne DE WARENS,
à Chambéry.

A Cluses , le 31 août 1733. ()*

Madame.

L'ON dit bien vrai , que brebis galeuse
le loup la mange : j'étois à Geneve , gai
comme un pinçon , pensant terminer
quelque chose avec mon pere , & d'ici ,
avoir maintes occasions de vous assurer
de mes profonds respects ; mais , ma-
dame , l'imagination court bien vite ,
tandis que la réalité ne la suit pas tou-

(*) On ne met cette lettre sous les
yeux du lecteur , que comme piece de
comparaison.

Tome VII.

A

jours. Mon pere n'est point venu , & m'a écrit , comme dit le révérend pere , une lettre de vrai Gascon ; & qui pis est , c'est que c'est bien moi qu'il gasconne ; vous en verrez l'original dans peu ; ainsi rien de fait ni à faire pour le présent , suivant toutes les apparences : l'autre cas est , que je n'ai pu avoir l'honneur de vous écrire aussi - tôt que je l'aurois voulu , manque d'occasions qui sont bien claires dans ce pays-ci , & seulement une fois la semaine.

Si je voulois , madame , vous marquer en détail , toutes les honnêtetés que j'ai reçues du révérend pere , & que j'en reçois actuellement tous les jours , j'aurois pour long - temps à dire : ce qui , rangé sur le papier , par une main aussi mauvaise que la mienne , ennuie quelquefois le bénévole lecteur. Mais , madame , j'espere me bien dédommager de ce silence gênant , la premiere fois que j'aurai l'honneur de vous faire la révérence.

Tout cela est parfaitement bien jusques ici ; mais sa révérence , ne vous en déplaît , me retient ici un peu plus longtemps qu'il ne faudroit , par une espece de force , un peu de sa part , un peu de la mienne ; de sa part , par les manieres obligeantes & les caresses avec lesquelles il a la bonté de m'arrêter ; & de la mienne , parce que j'ai de la peine à me détacher d'une personne qui me témoigne tant de bontés. Enfin , madame , je suis ici le mieux du monde ; & le révérend pere m'a dit résolument , qu'il ne prétend que je m'en aille que quand il lui plaira , & que je ferai bien & duement lactifié.

Je fais , madame , bien des vœux pour la conservation de votre santé. Dieu veuille vous la rendre aussi bonne que je le souhaite & que je l'en prie ! J'ai l'honneur d'être avec un profond respect , &c.

Le frere Montant (qui n'a pas le temps de vous écrire , parce que le courrier est pressé de partir) dit comme ça ,

4 L E T T R E S
qu'il vous prie de croire qu'il est toujours
votre très-humble serviteur.

L E T T R E

A M. DUPONT, *secrétaire de M. de
Jonville, envoyé extraordinaire de
France à Gènes.*

A Venise, le 25 juillet 1743.

JE commence ma lettre, mon cher confrère, par les instructions que vous me demandez dans la vôtre du 18, de la part de monsieur l'envoyé; après quoi, nous aurons ensemble quelque petite explication sur les Huffards du prince de Lobkowitz, & sur ce bon curé de Foligno, dont vous parlez avec une irrévérence qui sent extrêmement le fagot.

Les ambassadeurs ont deux voies de négociation avec le gouvernement. La première & la plus commune, est celle des mémoires, & celle-là plait fort au sénat; car outre qu'il évite par là, le

liaisons particulieres entre les ambassadeurs & certains membres de l'état, il y trouve encore l'avantage de mieux préparer ce qu'il veut dire, & de s'engager par la tournure équivoque & vague de ses réponses, beaucoup moins qu'il n'est forcé de faire dans des conférences, où l'ambassadeur est plus le maître d'aller au degré de clarté dont il a besoin.

Mais, comme cette maniere de traiter par écrit, est sujette à bien des inconvéniens, soit par les longueurs qui en sont inséparables, soit par la difficulté du secret, plus grande dans un corps composé de plusieurs têtes; quand les ambassadeurs sont chargés par leurs principaux, de quelque négociation particuliere, & d'une certaine importance, auprès de la république, on leur nomme, à leur requisi-
tion, un sénateur pour conférer tête-à-tête avec eux; & ce sénateur est toujours un homme qui a passé par des ambassades, un procureur de S. Marc, un chevalier de l'étole d'or, un sage

grand , en un mot , une des premières têtes de l'état par le rang & par le génie.

Il y a des exemples , & même assez récents , que la république a refusé des conférens aux ambassadeurs de princes , dont elle n'étoit pas contente , ou dont elle ne croyoit pas les négociations de nature à en mériter. C'est pourtant ce qui n'arrive guere , parce que , suivant une maxime générale , même à Venise , on ne risque rien à écouter les propositions d'autrui.

Quand le conférent est nommé , il en fait donner avis à l'ambassadeur , en y joignant un compliment , & lui propose en même temps un couvent ou autre lieu neutre , pour leurs entrevues. En indiquant le lieu , les conférens ont pour l'ordinaire beaucoup d'attention à la commodité des ambassadeurs. Ainsi , par exemple , le rendez-vous de M. le comte de Montaignu est presque à la porte de son palais , quoiqu'il ait eu là-dessus , des disputes de politesse avec son conférent ,

qui en est à plus d'une lieue, & qui n'en a voulu jamais établir un autre, où le chemin fût mieux partagé. Les meubles & le feu en hiver, sont fournis aux dépens de la république ; & je pense qu'il en est de même des rafraîchissemens, que l'honnêteté du conférent ne néglige pas dans l'occasion. A l'égard du temps des séances, celui des deux qui a quelque chose à communiquer à l'autre, lui envoie proposer la conférence, par un secrétaire ou par un gentilhomme ; & cela forme encore une dispute de civilité, chacun voulant laisser à l'autre le choix de l'heure : sur quoi je me souviens, qu'étant un jour allé au sénat pour appointer la conférence, je fus obligé de prendre sur moi, de marquer l'heure au conférent, M. l'ambassadeur m'ayant chargé de prendre la sienne, & lui, n'ayant jamais voulu la donner. Le conférent arrive ordinairement le premier, parce que le logement appartenant à la république, il est convenable qu'il en

faſſe les honneurs. Voilà, mon cher, tout ce que j'ai à vous dire ſur cette matiere. A préſent, que nous avons mis en regle les chicanes des potentats, reprenons les nôtres, &c.

L E T T R E

*A M. DU THEIL.**A Veniſe, le 7 octobre 1744.*

Monſieur.

J'APPRENDS que M. le comte de Montaignu, pour couvrir ſes torts envers moi, m'oſe imputer des crimes, & qu'après avoir donné un mémoire au ſénat de Veniſe pour me faire arrêter, il porte juſqu'à vous ſes plaintes, pour prévenir celles auxquelles il a donné lieu. Le ſénat me rend juſtice; M. le conſul de France a été chargé de m'en aſſurer. Vous me la rendrez, monſieur, j'en ſuis très-ſûr, ſi-tôt que vous m'aurez entendu. Pour cet effet, au lieu de m'arrêter à

Geneve, comme je l'avois résolu, je vais en diligence continuer mon voyage; j'aspire avec ardeur au moment d'être admis à votre audience. Je porte ma tête à la justice du roi, si je suis coupable; mais si c'est M. de Montaigu qui l'est, je porte ma plainte aux pieds du trône; je demande la justice qui m'est due; & si elle m'étoit refusée, je la réclamerais jusqu'à mon dernier soupir. En attendant, permettez-moi, monsieur, de vous représenter combien la plainte de M. l'ambassadeur est frivole, & combien ses accusations sont absurdes. Il m'accuse, dit-on, d'avoir vendu ses chiffres à M. le prince Pio. Vous savez mieux que personne, de quelle importance sont les affaires dont est chargé M. le comte de Montaigu. M. le prince Pio n'est sûrement pas assez dupe pour donner un écu de tous ses chiffres; & moi, quand j'aurois été assez frippon pour vouloir les lui vendre, je n'aurois pas été du moins assez bête pour l'espérer. L'impudence,

j'ose le dire , & l'ineptie d'une pareille accusation vous sauteront aux yeux , si vous daignez lui donner un moment d'examen. Vous verrez qu'elle est faite sans raison , sans fondement , contre toute vraisemblance , & avec aussi peu d'esprit que de vérité , par quelqu'un qui , sentant ses injustices , croit les effacer en décrivant celui qui en est victime , & prétend , à l'abri de son titre , déshonorer impunément son inférieur. Cependant , monsieur , cet inférieur , tel qu'il est , emporte au milieu des outrages de M. l'ambassadeur , l'estime publique. J'ai vu toute la nation françoise m'accueillir , me consoler dans mon malheur. J'ai logé chez le chancelier du consulat ; j'ai été invité dans toutes les maisons ; toutes les bourses m'ont été ouvertes ; & en attendant qu'il plaise à M. l'ambassadeur de me payer mes appointemens , j'ai trouvé dans celle de M. le consul , l'argent qui m'est nécessaire , puisqu'il ne plait pas à M. l'ambassadeur de me payer

mes appointemens. Vous conviendrez , monsieur , qu'un pareil traitement seroit fort extraordinaire , de la part des sujets du roi les plus fidelles , envers un pauvre étranger , qu'ils soupçonneroient d'être un traître & un frippon. Je ne vous offre ces préjugés légitimes , qu'en attendant de plus solides raisons. Vous connoîtrez dans peu , s'ils sont fondés. Le soin de mon honneur , & la réparation qui m'est due , sont au reste l'unique objet de mon voyage. Aux preuves de la fidélité & de l'utilité de mes services , je ne joindrai point de sollicitations pour avoir de l'emploi : je m'en tiens à l'épreuve que je viens de faire , & ne la réitérerai plus. J'aime mieux vivre libre & pauvre jusqu'à la fin , que de faire mon chemin dans une route aussi dangereuse. (*)

(*) En 1766 , le procès entre David Hume & J. J. Rousseau , fit éclore plusieurs libelles contre ce dernier , dans l'un desquels étoit cité le nom de M. du Theil. C'est à cette occasion que fut écrite

la lettre qu'on va lire, & qui honore trop son écrivain, pour ne pas la faire connoître ici.

A Paris, le 26 décembre 1766.

JEAN-JAQUES, si vous ne dédaignez pas de rire des vains efforts qu'on fait pour vous nuire, le libelle (notes sur la lettre de M. de Voltaire à M. Hume) vous tombera peut-être entre les mains; vous y verrez citées, des lettres écrites par vous, & conservées, dit l'auteur, chez les héritiers de M. du Theil. Je suis son fils; si jamais le hasard vous eût fait connoître mon existence, vous auriez pu me croire complice de ces vils écrivains. Je ne puis supporter cette idée: je n'avois jamais su que vous eussiez écrit à mon pere. Si vos lettres ont existé, je ne puis concevoir comment elles sont devenues publiques. Si elles eussent été conservées chez moi, Jean-Jaques, je jure.... par vous-même, je crois jurer sur l'autel de la vérité, jamais elles n'eussent vu le jour sans votre ordre. En ce moment, j'oublie votre gloire, pour ne sentir que l'horreur de trahir un homme; si, vous écrivant, j'eusse sans balancer, juro le nom de Hume, s'il m'eût paru plus saint que le vôtre; si je puis me rendre témoignage que les écrits, les exemples vertueux m'ont inspiré l'amour de la vertu, Jean-Jaques, réjouissez-vous
dit

dites , voilà encore une ame que j'ai rendu vertueuse.

DU THEIL.

P. S. Gardez-vous de soupçonner que quelqu'un de mes parens ne puisse pas tenir ici , le même langage que moi. Sans vous , leur exemple seroit le seul qui m'auroit appris à être honnête.

L E T T R E

A M. DANIEL ROGUIN.

A Paris , le 9 juillet 1745.

JE ne fais , monsieur , quel jugement vous portez de moi & de ma conduite ; mais les apparences me sont si contraires , que je n'aurois pas à me plaindre , quand vous en penseriez peu favorablement. Vous n'en jugeriez pas de même , si vous lisiez au fond de mon ame. L'amertume & l'affliction que vous y verriez , n'y sont pas les sentimens d'un homme capable d'oublier son devoir.

Vous connoissez à peu près ma situation. La premiere fois que j'aurai l'hon-

neur de vous voir en particulier , je vous expliquerai la nature de mes ressources ; vous jugerez des secours qu'elles peuvent me produire , & de la confiance que j'y dois donner. Je n'ai plus reçu de réponse de mon coquin , & je commence à désespérer tout-à-fait d'en tirer raison. Cependant , une impuissance que je n'ai pu prévoir , me met dans la triste nécessité de payer de délais , vous le premier , vous mon bon & généreux ami & bienfaiteur , & les autres honnêtes gens qui , comme vous , ont bien voulu s'incommoder pour soulager mes besoins , & fonder sur ma probité , des sûretés qu'ils ne pouvoient attendre de ma fortune. Le Juge des cœurs lit dans le mien : si leur espérance a été trompée , mon impuissance actuelle doit d'autant moins m'être imputée à crime , que selon toutes les règles de la prudence humaine , je n'ai pas dû la prévoir dans le temps que j'ai si malheureusement abusé de votre confiance & de votre amitié , à moins qu'en

ne veuille que mes malheurs passés n'eussent dû me servir de leçon , pour me préparer à d'autres encore moins vraisemblables. Ainsi , privé de toutes ressources & réduit à des espérances vagues & éloignées , je lutte contre la pauvreté depuis mon arrivée à Paris ; & mes démarches sont si droites , qu'à la moindre lueur de quelqu'avantage , je vous avois prié , même avant de le pouvoir , de trouver bon que je fisse par partie , ce que je ne pouvois faire tout à la fois : mais mon infortune ordinaire m'a encore ôté jusqu'ici , les moyens de satisfaire mon empressement à cet égard. Vous savez que j'ai entrepris un ouvrage , sur lequel je fondois des ressources suffisantes pour m'acquitter ; il traînoit si fort en longueur , que je me suis déterminé à venir m'emprisonner à l'hôtel S. Quentin , sans me permettre d'en sortir que je ne l'eusse achevé : c'est ce que je viens de faire. Je ne vous dirai point s'il est bon ou mauvais ; vous en jugerez. Il

n'est guere possible que les dispositions d'un esprit affligé & mélancolique, n'influent sur ses productions ; mais je prévois déjà tant d'obstacles à le faire valoir, qu'il pourroit être bon à pure perte, & que je suis bien trompé, s'il n'a le succès ordinaire à tout ce que j'entreprends. Quoi qu'il en soit, je n'épargnerai ni peines ni soins pour vaincre les difficultés, soit de ce côté, soit de tout autre, qui pourroit produire le même effet pour ce qui vous regarde. Je vous dirai même plus ; je suis si dégoûté de la société & du commerce des hommes, que ce n'est que la seule loi de l'honneur qui me retient ici, & que, si jamais je parviens au comble de mes vœux, c'est-à-dire, à ne devoir plus rien, on ne me reverra pas à Paris vingt-quatre heures après.

Telles sont, mon cher monsieur, les dispositions de mon ame. Je suis fort à plaindre, sans doute ; mais je me sens toujours digne de votre estime ; & je

vous supplie de ne me l'ôter que quand vous me verrez oublier mon devoir & mon immortelle reconnoissance : c'est vous la demander pour toujours. Je vous avoue ingénument que , sur le point de vous aller voir , je n'ai pas osé reparoître devant vous , sans m'assurer en quelque maniere , de vos dispositions à mon égard , par une justification que mes malheurs seuls , & non mes sentimens , rendent nécessaire.

Je vous supplie de savoir si l'on ne pourroit pas engager le marchand à reprendre la veste , en y perdant ce qu'il voudra. J'ai aussi encore neufs , plusieurs des autres effets ; mais comme je me flatte que le paiement en est moins éloigné que la restitution ne vous en feroit onéreuse , je ne vous en parle point.

Mes respects , je vous supplie , à Mad. Duplessis & à mademoiselle. J'ai l'honneur d'être avec le plus tendre & le plus immortel attachement , monsieur , &c.



L E T T R E

De remerciement à Messieurs de l'Académie de Dijon.

A Paris, le 18 juillet 1750.

Messieurs.

Vous m'honorez d'un prix auquel j'ai concouru sans y prétendre, & qui m'est d'autant plus cher que je l'attendois moins. Préférant votre estime à vos récompenses, j'ai osé soutenir devant vous, contre vos propres intérêts, le parti que j'ai cru celui de la vérité, & vous avez couronné mon courage. Messieurs, ce que vous avez fait pour ma gloire, ajoute à la vôtre. Affez d'autres jugemens honoreront vos lumieres ; c'est à celui-ci qu'il appartient d'honorer votre intégrité.

Je suis avec un profond respect, &c.



L E T T R E

A Madame DE CHENONCEAUX.

A Paris , le 20 avril 1751.

Où, madame, j'ai mis mes enfans aux Enfans-Trouvés. J'ai chargé de leur entretien, l'établissement fait pour cela. Si ma misere & mes maux m'ôtent le pouvoir de remplir un soin si cher, c'est un malheur dont il faut me plaindre, & non pas un crime à me reprocher. Je leur dois la subsistance ; je la leur ai procurée meilleure ou plus sûre au moins, que je n'aurois pu la leur donner moi-même. Cet article est avant tout. Ensuite vient la considération de leur mere, qu'il ne faut pas déshonorer.

Vous connoissez ma situation ; je gagne au jour la journée mon pain avec assez de peine. Comment nourrirois-je encore une famille ? Et si j'étois contraint de recourir au métier d'auteur, comment les

foucis domestiques & le tracas des enfans me laisseroient-ils dans mon grenier , la tranquillité d'esprit nécessaire pour faire un travail lucratif ? Les écrits que dicte la faim , ne rapportent guere , & cette ressource est bientôt épuisée. Il faudroit donc recourir aux protections , à l'intrigue , au manège ; briguer quelque vil emploi ; le faire valoir par les moyens ordinaires , autrement il ne me nourrira pas , & me fera bientôt ôté ; enfin , me livrer moi-même à toutes les infamies pour lesquelles je suis pénétré d'une si juste horreur. Nourrir moi , mes enfans & leur mere , du sang des misérables ! Non , madame ; il vaut mieux qu'ils soient orphelins , que d'avoir pour pere un frippon.

Accablé d'une maladie douloureuse & mortelle , je ne puis espérer encore une longue vie ; quand je pourrois entretenir , de mon vivant , ces infortunés destinés à souffrir un jour , ils paieroient chèrement l'avantage d'avoir été tenus un peu plus délicatement qu'ils ne pourront l'être où

ils sont. Leur mere, victime de mon zele indiscret, chargée de sa propre honte, & de ses propres besoins, presque aussi valétudinaire & encore moins en état de les nourrir que moi, sera forcée de les abandonner à eux-mêmes; & je ne vois pour eux, que l'alternative de se faire décroqueurs ou bandits : ce qui revient bientôt au même. Si du moins leur état étoit légitime, ils pourroient trouver plus aisément des ressources. Ayant à porter à la fois le déshonneur de leur naissance, & celui de leur misere, que deviendront-ils?

Que ne me fûtes-je marié, me direz-vous? Demandez-le à vos injustes loix, madame. Il ne me convenoit pas de contracter un engagement éternel, & jamais on ne me prouvera qu'aucun devoir m'y oblige. Ce qu'il y a de certain, c'est que je n'en ai rien fait, & que je n'en veux rien faire. Il ne faut pas faire des enfans, quand on ne peut pas les nourrir. Pardonnez-moi, madame; la nature veut qu'on en fasse, puisque la terre produit

de quoi nourrir tout le monde : mais c'est l'état des riches , c'est votre état , qui vole au mien le pain de mes enfans. La nature veut aussi qu'on pourvoie à leur subsistance : voilà ce que j'ai fait ; s'il n'existoit pas pour eux un asyle , je ferois mon devoir , & me résoudrois à mourir de faim moi-même , plutôt que de ne les pas nourrir.

Ce mot d'Enfans-Trouvés vous en imposeroit-il , comme si l'on trouvoit ces enfans dans les rues , exposés à périr , si le hasard ne les sauve ? Soyez sûre que vous n'auriez pas plus d'horreur que moi , pour l'indigne pere qui pourroit se résoudre à cette barbarie. Elle est trop loin de mon cœur pour que je daigne m'en justifier. Il y a des regles établies ; informez-vous de ce qu'elles sont , & vous saurez que les enfans ne sortent des mains de la sage-femme , que pour passer dans celles d'une nourrice. Je sais que ces enfans ne sont pas élevés délicatement : tant mieux pour eux ; ils en deviennent plus robustes. Je

tes; on ne leur donne rien de superflu , mais ils ont le nécessaire. On n'en fait pas des messieurs , mais des payfans , ou des ouvriers. Je ne vois rien dans cette maniere de les élever , dont je ne fisse choix pour les miens. Quand j'en serois le maître , je ne les préparerois point par la mollesse , aux maladies que donnent la fatigue & les intempéries de l'air , à ceux qui n'y sont pas faits. Ils ne sauroient ni danser , ni monter à cheval ; mais ils auroient de bonnes jambes infatigables. Je n'en ferois ni des auteurs , ni des gens de bureau : je ne les exercerois point à manier la plume , mais la charrue , la lime , ou le rabot , instrumens qui font mener une vie saine , laborieuse , innocente , dont on n'abuse jamais pour mal faire , & qui n'attirent point d'ennemis en faisant bien. C'est à cela qu'ils sont destinés ; par la rustique éducation qu'on leur donne , ils seront plus heureux que leur père.

Je suis privé du plaisir de les voir , &

je n'ai jamais favouré la douceur des embrassemens paternels. Helas ! je vous l'ai déjà dit, je ne vois là que de quoi me plaindre , & je les délivre de la misère de mes dépens. Ainsi vouloit Platon , que tous les enfans fussent élevés dans la République ; que chacun restât inconnu à son pere , & que tous fussent les enfans de l'état. Mais cette éducation est vile & basse ! voilà le grand crime ; il vous l'impose comme aux autres , & vous ne voyez pas que suivant toujours les préjugés du monde , vous prenez pour le déshonneur du vice , ce qui n'est que celui de la pauvreté.

L E T T R E

A Madame GONCERU née Rousseau

A Geneve , le 11 juillet 1752.

IL y a quinze jours , ma très-bonne & très-chère tante , que je me propose de vous écrire ce matin , de partir pour aller vous voir.

vous embrasser, & mettre à vos pieds un
neveu qui se souvient avec la plus tendre
reconnoissance, des soins que vous avez
pris de lui dans son enfance, & de l'a-
mitié que vous lui avez toujours témoi-
gnée. Des soins indispensables m'ont
empêché jusqu'ici, de suivre le pen-
chant de mon cœur, & me retiendront
encore quelques jours; mais rien ne
m'empêchera de satisfaire mon empressé-
ment à cet égard, le plus tôt qu'il me
sera possible; & j'aime encore mieux un
retard, qui me laissera le loisir de passer
quelque temps près de vous, que d'être
obligé d'aller & revenir le même jour.
Je ne puis vous dire quelle fête je me
fais de vous revoir, & de retrouver en
vous cette chere & bonne tante, que je
pouvois appeller ma mere, par les bontés
qu'elle avoit pour moi, & à laquelle je
ne pense jamais sans un véritable atten-
drissement. Je vous prie de témoigner
M. Gonceru, le plaisir que j'aurai
aussi de le revoir, & d'être reçu de lui,

avec un peu de la même bonté que vous avez toujours eue pour moi. Je vous embrasse de tout mon cœur l'un & l'autre & suis avec le plus tendre & le plus respectueux attachement, &c.

L E T T R E

A Madame la marquise DE POMPADOUR, qui m'avoit envoyé cinquante louis pour une représentation du Devin du village, qu'elle avoit donnée au château de Bellevue, & où elle avoit fait un rôle.

A Paris, le 7 mars 1753

Madame.

EN acceptant le présent qui m'a été remis de votre part, je crois avoir témoigné mon respect pour la main dont il vient & j'ose ajouter, sur l'honneur que vous avez fait à mon ouvrage, que des deux épreuves où vous mettez ma modération l'intérêt n'est pas la plus dangereuse.

Je suis avec respect, &c.

L E T T R E

A M. FRERON. ()**A Paris , le 21 juillet 1753.*

P U I S Q U E vous jugez à propos , monsieur , de faire cause commune avec l'auteur de la lettre d'un hermite à J. J. Rousseau , vous trouverez fort bon , sans doute , que cette réponse vous soit aussi commune à tous deux. Quant à lui , si une pareille association l'offense , il ne doit s'en prendre qu'à lui-même , & son procédé peu honnête a bien mérité cette humiliation.

Vous avez raison de dire que le faux hermite a pris le masque : il l'a pris en effet de plus d'une manière ; mais j'ai peine à concevoir comment cet artifice l'a mis en droit de me parler avec plus

(*) Cette lettre n'a été ni imprimée , ni envoyée.

de franchise : car je vous avoue que cela lui donne à mes yeux , beaucoup moins l'air d'un homme franc que celui d'un fourbe & d'un lâche , qui cherche à se mettre à couvert pour faire du mal impunément. Mais il s'est trompé : le mépris public a suffi pour ma vengeance , & je n'ai perdu à tout cela , qu'un sentiment fort doux , qui est l'estime que je croyois devoir à un honnête homme. (*)

Je n'ai pas dessein d'entreprendre contre lui la défense du *Dévin du village*. Il doit être permis à un hermite plus qu'à tout autre , de mal parler d'opéra ; & je ne m'attends pas que ce soit vous qui trouviez mauvais , qu'on décide le plus hautement des choses que l'on connoît le moins.

La comparaison de J. J. Rousseau avec

(*) L'hermite prétendu étoit un M. de Bonneval , assez bon homme , & qui ne manquoit pas d'érudition. J'avois eu avec lui quelques liaisons , & jamais aucun démêlé.

une jolie femme, me paroît tout-à-fait
plaisante; elle m'a mis de si bonne hu-
meur, que je veux prendre pour cette
fois, le parti des dames, & je vous de-
manderai d'abord, de quel droit vous
concluez contre celle-ci, que se laisser
voir à la promenade, soit une preuve
qu'elle a envie de plaire, si elle ne donne
d'ailleurs aucune marque de ce desir. La
jolie femme seroit encore bien mieux
justifiée, si dans le goût supposé de se
plaire à elle-même, il lui étoit impossible
de se voir sans se montrer, & que l'uni-
que miroir fût, par exemple, dans la
place publique: car alors il est évident
que, pour satisfaire sa propre curiosité,
il faudroit bien qu'elle livrât son visage à
celle des autres, sans qu'on pût l'accuser
d'avoir cherché à leur plaire, à moins
qu'un air de coquetterie & toutes les
minauderies des femmes à prétentions,
n'en montraient le dessein. Il vous reste
donc, à l'hermite & à vous, monsieur,
de nous dire les démarches qu'a faites

J. J. Rousseau , pour captiver la bienveillance des spectateurs , les cabales qu'il a formées , ses flatteries envers le public , la cour qu'il a faite aux grands & aux femmes , les soins qu'il s'est donnés pour gagner des prôneurs & des partisans : ou bien il faudra que vous expliquiez quel moyen pouvoit employer un particulier , pour voir son ouvrage au théâtre , sans le laisser voir en même temps au public ; car je ne pouvois pas , comme Lully , faire jouer l'opéra pour moi seul , à portes fermées. (*) Je trouve de plus cette différence dans le parallele , qu'on ne se pare point pour soi tout seul , & que la plus belle femme reléguée pour toujours , seule dans un désert , n'y songeroit pas même à sa toilette ; au lieu qu'un amateur de musique pourroit être seul au

(*) C'est ainsi que Lully fit jouer une fois son opéra d'*Armide* , voyant qu'il ne réussissoit pas. Il s'applaudit lui-même , à haute voix , en sortant ; tout fut plein à la représentation suivante.

monde, & ne pas laisser de se plaire beaucoup à la représentation d'un opéra. Voilà, monsieur, ce que j'ai à vous répondre, à vous & à votre camarade, au nom de la jolie femme & au mien. Au reste, un hermite qui ne parle que de femmes, de toilette & d'opéra, ne donne guere meilleure opinion de sa vertu, que les procédés du vôtre n'en donnent de son caractère, & sa lettre, de son esprit.

Vous me reprochez, monsieur, un crime dont je fais gloire, & que je tâche d'aggraver de jour en jour. Il ne vous est pas, sans doute, aisé de concevoir comment on peut jouir de sa propre estime : mais afin que vous ne vous fassiez pas faute, ni l'hermite, ni vous, de donner à un tel sentiment, ces qualifications si menaçantes que vous n'osez même les nommer, je vous déclare derechef très - publiquement, que je m'estime beaucoup, & que je ne désespere pas de venir à bout de m'estimer beaucoup davantage. Quant aux éloges qu'on vou-

droit me donner , & dont vous me faites
d'avance un crime , pourquoi n'y con
fentirois - je pas ? Je consens bien à vos
injures , & vous voyez assez qu'il n'y
a guere plus de modestie à l'un de ces
consentemens qu'à l'autre. En me re
prochant mon orgueil , vous me forcez
d'en avoir ; car fût-on d'ailleurs le plus
modeste de tous les hommes , comment
ne pas un peu s'en faire accroire , en re
cevant les mêmes honneurs que les Vol
taire , les Montesquieu & tous les hom
mes illustres du siecle , dont vos satyres
font l'éloge presque autant que leurs pro
pres écrits ? Aussi crois - je vous devoir
des remerciemens , & non des repro
ches , pour avoir acquiescé à ma priere
quand , persuadé avec tout le public , que
vos louanges déshonorent un homme de
lettres , je vous fis demander par un de
vos amis , de m'épargner sur ce point
vous laissant toute liberté sur les injures
Si vous vous y fussiez borné , selon votre
coutume , je ne vous aurois jamais re
nyeu

pendu ; mais en repoussant la petite & nouvelle attaque que vous portez aux vérités que j'ai démontrées, on peut relever charitablement vos invectives, comme on met du foin à la corne d'un méchant bœuf.

Tout ce qui me fâche de nos petits démêlés, est le mal qu'ils vont faire à mes ennemis. Jeunes barbouilleurs, qui n'espérez vous faire un nom qu'aux dépens du mien, toutes les offenses que vous me ferez sont oubliées d'avance, & je les pardonne à l'étourderie de votre âge ; mais l'exemple de l'hermite m'assure de ma vengeance : elle fera cruelle sans que j'y tiempe, & je vous livre aux éloges de M. Freron.

Je reviens à vous, monsieur ; & puisque vous le voulez, je vais tâcher d'éclaircir avec vous, quelques idées relatives à une question pendante depuis longtemps devant le public. Vous vous plaignez que cette question est devenue ennuyeuse & trop rebattue : vous devez

le croire ; car nul n'a plus travaillé que vous à faire que cela fût vrai.

Quant à moi , sans revenir sur des vérités démontrées, je me contenterai d'examiner l'ingénieux & nouveau problème que vous avez imaginé sur ce sujet ; c'est d'engager quelque académie à proposer cette question intéressante : *Si le jour a contribué à épurer les mœurs ?* Après quoi prenant la négative, vous direz de fort belles choses en faveur des ténèbres & de l'aveuglement ; vous louerez la méthode de courir les yeux fermés, dans le pays le plus inconnu ; de renoncer à toute lumière pour considérer les objets en un mot, comme le renard écourté qui vouloit que chacun se coupât la queue, vous exhorterez tout le monde à s'ôter au propre, l'organe qui vous manque au figuré.

Sur le ton qu'on me dit qui regne dans vos petites feuilles, je juge que vous avez dû vous applaudir beaucoup, d'avoir pu tourner en ridicule, une des plus graves

questions qu'on puisse agiter : mais vous avez déjà fait vos preuves ; & après avoir si agréablement plaisanté sur *l'Esprit des loix*, il n'est pas difficile d'en faire autant sur quelque sujet que ce soit. Dans cette occasion, j'ai trouvé votre plaisanterie assez bonne ; & je pense en général, que si c'est la seule arme que vous osiez manier, vous vous en servez quelquefois avec assez d'adresse, pour blesser le mérite & la vérité ; mais trouvez bon, qu'en vous laissant les rieurs, je réclame les amis de la raison : aussi bien, que feriez-vous de ces gens là dans votre parti ?

Vous trouvez donc, monsieur, que la science est à l'esprit, ce que la lumière est au corps. Cependant, en prenant ces mots dans votre propre sens, j'y vois cette différence, que sans l'usage des yeux, les hommes ne pourroient se conduire ni vivre ; au lieu qu'avec le secours de la seule raison & les plus simples observations des sens, ils peuvent aisément

se passer de toute étude. La terre s'est peuplée & le genre humain a subsisté, avant qu'il fût question d'aucune de ces belles connoissances : croyez-vous qu'il subsisteroit dans une éternelle obscurité? C'est la raison, mais non la science, qui est à l'esprit, ce que la vue est au corps.

Une autre différence non moins importante est que, quoique la lumière soit une condition nécessaire, sans laquelle les choses dont vous parlez ne se feroient pas, on ne peut dire en aucune manière, que le jour soit la cause de ces choses là, au lieu que j'ai fait voir comment les sciences sont la cause des maux que je leur attribue. Quoique le feu brûle un corps combustible qu'il touche, il ne s'ensuit pas que la lumière brûle un corps combustible qu'elle éclaire : voilà pour tant la conclusion que vous tirez.

Si vous aviez pris la peine de lire les écrits que vous me faites l'honneur de mépriser, & que vous devez du moins fort haïr, car ils sont d'un ennemi de

méchans

méchans, vous y auriez vu une distinction perpétuelle entre les nombreuses sottises que nous honorons du nom de science, celles, par exemple, dont vos recueils sont pleins, & la connoissance réelle de la vérité; vous y auriez vu, par l'énumération des maux causés par la première, combien la culture en est dangereuse; & par l'examen de l'esprit de l'homme, combien il est incapable de la seconde, si ce n'est dans les choses immédiatement nécessaires à sa conservation, & sur lesquelles le plus grossier payfan en fait du moins autant que le meilleur philosophe. De sorte que, pour mettre quelque apparence de parité dans les deux questions, vous deviez supposer, non-seulement un jour illusoire & trompeur, qui ne montre les choses que sous une fausse apparence, mais encore un vice dans l'organe visuel, qui altère la sensation de la lumière, des figures & des couleurs; & alors vous eussiez trouvé en effet, il vaudroit encore mieux

rester dans une éternelle obscurité, que de ne voir à se conduire, que pour s'aller casser le nez contre des rochers, ou se vautrer dans la fange, ou mordre & déchirer tous les honnêtes gens qu'on pourroit atteindre. La comparaison du jour convient à la raison naturelle, dont la pure & bienfaisante lumière éclaire & guide les hommes : la science peut mieux se comparer à ces feux follets qui, dit-on, ne semblent éclairer les passans que pour les mener à des précipices.

Pénétré d'une sincere admiration pour ces rares génies, dont les écrits immortels & les mœurs pures & honnêtes éclairent & instruisent l'univers, j'apperçois chaque jour davantage, le danger qu'il y a de tolérer ce tas de grimands, qui ne déshonorent pas moins la littérature par les louanges qu'ils lui donnent, que par la manière dont ils la cultivent. Si tous les hommes étoient des Montesquieus, des Buffons, des Duclos, &c. je desirerois ardemment qu'ils cultivassent tous

les sciences , afin que le genre humain ne fût qu'une société de sages : mais vous , monsieur , qui sans doute êtes si modeste , puisque vous me reprochez tant mon orgueil , vous conviendrez volontiers , je m'assure , que si tous les hommes étoient des Frerons , leurs livres n'offriroient pas des instructions fort utiles , ni leur caractere , une société fort aimable.

Ne manquez pas , monsieur , je vous prie , quand votre piece aura remporté le prix , de faire entrer ces petits éclaircissemens dans la préface. En attendant , je vous souhaite bien des lauriers ; mais si dans la carrière que vous allez courir , le succès ne répond pas à votre attente , gardez - vous de prendre , comme vous dites , le parti de vous envelopper dans votre propre estime ; car vous auriez là , un méchant manteau.



L E T T R E

*A M. le comte D'ARGENSON, ministre
& secretaire d'état. (*)*

A Paris, le 6 mars 1754.

Monfieur.

AVANT donné l'année dernière à l'opéra un intermede, intitulé le *Devin du Village*, sous des conditions que les directeurs de ce théâtre ont enfreintes, je vous supplie d'ordonner que la partition de cet ouvrage me soit rendue, & que les représentations leur en soient à jamais interdites, comme d'un bien qui ne leur appartient pas : restitution à laquelle ils doivent avoir d'autant moins de répugnance, qu'après quatre-vingt représentations en doubles, il ne leur reste aucun parti à tirer de la piece, ni aucun tort à

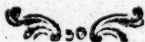
(*) L'académie royale de musique étoit de son département.

D I V E R S E S.

faire à l'auteur. Le mémoire ci-joint (a) contient les justes raisons sur lesquelles cette demande est fondée. On oppose à ces raisons, des réglemens qui n'existent pas, & qui, quand ils existeroient, ne sauroient les détruire; puisque le marché par lequel j'ai cédé mon ouvrage étant rompu, cet ouvrage me revient en toute justice. Permettez, monsieur le comte, que j'aie recours à la vôtre en cette occasion, & que j'implore celle qui m'est due.

Je suis avec un profond respect, &c.

(a) Ce mémoire étant presque le même que celui que l'on trouvera ci-après, à la suite de la lettre à M. le comte de S. Florentin, du 11 février 1759, on y renvoie le lecteur, pour ne pas donner ce morceau à double. (*Note de l'éditeur.*)



L E T T R E

*A M. le comte DE TURPIN, qui m'avoit
adressé une épître, à la tête des Amuse-
mens philosophiques & littéraires de
deux amis.*

A Paris, le 12 mai 1754.

EN vous faisant mes remerciemens,
monfieur, du recueil que vous m'avez
envoyé, j'en ajouterois pour l'épître qui
est à la tête, & qu'on prétend m'être adres-
sée, (*) si la leçon qu'elle contient,
n'étoit gâtée par l'éloge qui l'accompa-
gne, & que je veux me hâter d'oublier,
pour n'avoir point de reproches à vous
faire.

Quant à la leçon, j'en trouve les maxi-
mes très-sensées; il ne leur manque, ce
me semble, qu'une plus juste application.
Il faudroit que je changeasse étrangement

(*) Il n'y a que les lettres initiales de
mon nom.

d'humeur & de caractère , si jamais les devoirs de l'humanité cessoient de m'être chers , sous prétexte que les hommes sont méchans. Je ne punis ni moi ni personne , en me refusant à une société trop nombreuse. Je délivre les autres du triste spectacle d'un homme qui souffre , ou d'un observateur importun , & je me délivre moi-même , de la gêne où me mettroit le commerce de beaucoup de gens , dont heureusement je ne connoîtrois que les noms. Je ne suis point sujet à l'ennui que vous me reprochez ; & si j'en sens quelquefois , c'est seulement dans les belles assemblées , où j'ai l'honneur de me trouver fort déplacé de toutes façons. La seule société qui m'ait paru desirable , est celle qu'on entretient avec ses amis , & j'en jouis avec trop de bonheur pour regretter celle du grand monde. Au reste , quand je haïrois les hommes autant que je les aime & que je les plains , j'ai peur que , les voir de plus près , ne fût un mauvais moyen de me raccommo-der avec

eux; & quelque heureux que je puisse être dans mes liaisons, il me seroit difficile de me trouver jamais avec personne aussi bien que je suis avec moi-même.

J'ai pensé que me justifier devant vous étoit la meilleure preuve que je pouvois vous donner que vos avis ne m'ont pas déplu, & que je fais cas de votre estime. Venons à vous, monsieur, par qui j'aurois dû commencer; j'ai déjà lu une partie de votre ouvrage, & j'y vois avec plaisir l'usage aimable & honnête que vous & votre ami faites de vos loisirs & de vos talens. Votre recueil n'est pas assez mauvais pour devoir vous rebuter du travail, ni assez bon pour vous ôter l'espérance de faire un meilleur dans la suite. Travaillez donc, sous vos divins maîtres, à étendre leurs droits & votre gloire. Vaincrez comme vous avez commencé, les premiers jugés de votre naissance & de votre état, c'est se mettre fort au-dessus de l'un & de l'autre. Mais joindre l'exemple à la leçon de la vertu, c'est ce qu'on a dû

l'attendre de quiconque la prêche dans
les écrits. Tel est l'honorable engage-
ment que vous venez de prendre , &
que vous travaillez à remplir.
Je suis de tout mon cœur , &c.

L E T T R E

*A M. VERNES.**A Paris , le 15 octobre 1754.*

Il faut tenir parole , monsieur , &
satisfaire en même temps mon cœur &
ma conscience ; car , estime , amitié , sou-
venir , reconnoissance , tout vous est dû ;
je m'acquitterai de tout cela sans son-
ner que je vous le dois. Aimons-nous
bien tous deux , & hâtons-nous
à venir au point de n'avoir plus besoin
de nous le dire.

J'ai fait mon voyage très-heureuse-
ment & plus promptement encore que
j'espérois. Je remarque que mon retour
a surpris bien des gens , qui vouloient

faire entendre que la rentrée dans le royaume m'étoit interdite, & que j'étois relégué à Geneve; ce qui feroit pour moi comme pour un évêque françois, être relégué à la cour. Enfin, m'y voici, malgré eux & leurs dents, en attendant que le cœur me ramene où vous êtes: ce que je feroit à présent, si je ne consultois que lui. Je n'ai trouvé ici aucun de mes amis. Diderot est à Langres, Duclos en Bretagne, Grimm en Provence, d'Alembert même est en campagne; de sorte qu'il ne me reste ici que des connoissances, dont je ne me soucie pas assez pour déranger ma solitude en leur faveur. Le quatrième volume de l'*Encyclopédie* paroît depuis hier; on le dit supérieur encore au troisième. Je n'ai pas encore le moyen ainsi je n'en puis juger par moi-même. Des nouvelles littéraires ou politiques n'en fais pas, Dieu merci, & ne suis plus curieux des sottises qui se font dans ce monde, que de celles qu'on imprime dans les livres.

J'oubliai de vous laisser , en partant ,
les *canzoni* que vous m'aviez demandées ;
c'est une étourderie que je réparerai ce
printemps , avec usure , en y joignant
quelques chansons françoises , qui feront
mieux du goût de vos dames , & qu'elles
chanteront moins mal.

Mille respects , je vous supplie , à
M. votre pere & à Mad. votre mere , &
ne m'oubliez pas non plus auprès de
Mad. votre sœur , quand vous lui écri-
rez. Je vous prie de me donner particu-
lièrement de ses nouvelles ; je me recom-
mande encore à vous pour faire une ample
mention de moi dans vos voyages de Sé-
cheron , au cas qu'on y soit encore. *Item* ,
à M. Mad. & Mlle. Muffard , à Chate-
laine ; votre éloquence aura de quoi bril-
ler à faire l'apologie d'un homme qui ,
après tant d'honnêtetés reçues , part &
emporte le chat.

J'ai voulu faire un article à part pour
M. Abauzit. Dédommez - moi , en mon
absence , de la gêne que m'a causée sa

modestie, toutes les fois que j'ai voulu lui témoigner ma profonde & sincère vénération. Déclarez - lui, sans quartier tous les sentimens dont vous me savez pénétré pour lui, & n'oubliez pas de vous dire à vous-même quelque chose de pareil pour vous.

P. S. Mlle. le Vasseur vous prie d'agréer ses très-humbles respects. Je me proposois d'écrire à M. de Rochemont, mais cette maudite paresse. . . . Que votre amitié fasse pour la mienne auprès de lui, je vous en supplie.

L E T T R E

A Mad. la marquise DE MENARS.

A Paris, le 20 décembre 1754.

Madame.

SI vous prenez la peine de lire l'inclosure, vous verrez pourquoi j'ai l'honneur de vous l'adresser. Il s'agit d'un paquet que vous avez refusé de recevoir, parce qu'il n'étoit

n'étoit pas pour vous ; raison qui n'a pas paru si bonne à monsieur votre gendre. En confiant la lettre à votre prudence , pour en faire l'usage que vous trouverez à propos , je ne puis m'empêcher , madame , de vous faire réfléchir au hasard qui fait que cette affaire parvient à vos oreilles. Combien d'injustices se font tous les jours , à l'abri du rang & de la puissance , & qui restent ignorées , parce que le cri des opprimés n'a pas la force de se faire entendre ! C'est sur-tout , madame , dans votre condition , qu'on doit apprendre à écouter la plainte du pauvre , & la voix de l'humanité , de la commisération , ou du moins celle de la justice.

Vous n'avez pas besoin , sans doute , de ces réflexions , & ce n'est pas à moi qu'il conviendrait de vous les proposer ; mais ce sont des avis qui , de votre part , ne sont peut-être pas inutiles à vos enfans.

Je suis avec respect , &c.



L E T T R E

*A M. le comte DE LASTIC.**A Paris , le 20 décembre 1754.*

SANS avoir l'honneur, monsieur, d'être connu de vous, j'espère qu'ayant à vous offrir des excuses & de l'argent, ma lettre ne sauroit être mal reçue.

J'apprends que mademoiselle de Clery a envoyé de Blois, un panier à une bonne vieille femme, nommée Mad. le Vasseur, & si pauvre qu'elle demeure chez moi; que ce panier contenoit, entre autres choses, un pot de vingt livres de beurre; que le tout est parvenu, je ne fais comment, dans votre cuisine; que la bonne vieille l'ayant appris, a eu la simplicité de vous envoyer sa fille avec la lettre d'avis, vous redemander son beurre, ou le prix qu'il a coûté; & qu'après vous être moqué d'elle, selon l'usage, vous & madame votre épouse, vous avez, pour toute ré-

ponse, ordonné à vos gens de la chasser.

J'ai tâché de consoler la bonne femme affligée, en lui expliquant les regles du grand monde & de la grande éducation; je lui ai prouvé que ce ne seroit pas la peine d'avoir des gens, s'ils ne servoient à chasser le pauvre, quand il vient réclamer son bien; & en lui montrant combien *justice & humanité* sont des mots roturiers, je lui ai fait comprendre à la fin, qu'elle est trop honorée qu'un comte ait mangé son beurre. Elle me charge donc, monsieur, de vous témoigner sa reconnaissance de l'honneur que vous lui avez fait, son regret de l'importunité qu'elle vous a causée, & le desir qu'elle auroit que son beurre vous eût paru bon.

Que si par hasard, il vous en a coûté quelque chose pour le port du paquet à elle adressé, elle offre de vous le rembourser, comme il est juste. Je n'attends au-dessus que vos ordres, pour exécuter ses intentions, & vous supplie d'agréer

les sentimens avec lesquels j'ai l'honneur
d'être, &c. (*)

L E T T R E

A M. VERNES.

A Paris, le 6 juillet 1758

Voici, monsieur, une longue interruption ; mais comme je n'ignore pas mes torts, & que vous n'ignorez pas notre traité, je n'ai rien de nouveau à vous dire pour mon excuse, & j'aime mieux reprendre notre correspondance tout uniment, que de recommencer à chaque fois mon apologie ou mes inutiles excuses.

Je suppose que vous avez vu actuellement l'écrit pour lequel vous aviez marqué de l'empressement. Il y en a deux exemplaires entre les mains de M. C. puis. J'ai reçu, à Geneve, tant d'hon-

(*) Ces deux lettres pourront expliquer une petite note de l'*Héloïse*, adressée à l'*Homme au beurre*.

tetés de tout le monde , que je ne faurois
là-dessus donner des préférences , sans
donner en même temps des exclusions
offensantes ; mais il y auroit , à voler
M. Chapuis , une honnêteté dont l'amitié
seule est capable , & que j'ai quelque
droit d'attendre de ceux qui m'en ont
témoigné autant que vous. Je ne puis
exprimer la joie avec laquelle j'ai appris
que le conseil avoit agréé , au nom de la
république , la dédicace de cet ouvrage ,
& je sens parfaitement tout ce qu'il y a
d'indulgence & de grace dans cet aveu.
J'ai toujours espéré qu'on ne pourroit
méconnoître dans cette *épître* , les senti-
mens qui l'ont dictée , & qu'elle feroit
approuvée de tous ceux qui les partagent ;
je compte donc sur votre suffrage , sur
celui de votre respectable pere , & de tous
les bons concitoyens. Je me soucie très-
peu de ce qu'en pourra penser le reste de
l'Europe. Au reste , on avoit affecté de
épandre des bruits terribles sur la vio-
lence de cet ouvrage , & il n'avoit pas

tenu à mes ennemis , de me faire des affaires avec le gouvernement ; heureusement , l'on ne m'a point condamné sans me lire , & après l'examen , l'entrée a été permise sans difficulté.

Donnez-moi des nouvelles de votre journal. Je n'ai point oublié ma promesse , mais ma copie me presse si fort depuis quelque temps , qu'elle ne me donne pas le loisir de travailler. D'ailleurs , je ne veux rien vous donner que j'aie pu faire mieux : mais je vous tiendrai parole , comptez-y , & le pis - aller sera de vous porter moi - même , le printemps prochain , ce que je n'aurai pu vous envoyer plus tôt. Si je connois bien votre cœur , je crois qu'à ce prix , vous ne ferez pas fâché du retard.

Bon jour , monsieur ; préparez-vous à m'aimer plus que jamais , car j'ai bien résolu de vous y forcer à mon retour.



L E T T R E

A Madame la marquise DE CRÉQUI.

A Epinay, le 8 septembre 1755.

JE vois, madame, que la bienveillance dont vous m'honorez, vous cause de l'inquiétude sur le sort dont quelques gens, tout au moins fort indiscrets, aiment à me menacer. De grace, que ma tranquillité ne vous alarme point, quand on vous annoncera ma détention comme prochaine. Si je ne fais rien pour la prévenir, c'est que, n'ayant rien fait pour la mériter, je croirois offenser l'hospitalité de la nation françoise, & l'équité du prince qui la gouverne, en me précautionnant contre une injustice.

Si j'ai écrit, comme on le prétend, sur une question de droit politique, proposée par l'académie de Dijon, j'y étois autorisé par le programme; & puisqu'on n'a point fait un crime à cette académie de proposer

cette question , je ne vois pas pourquoi l'on m'en feroit un de la résoudre. Il est vrai que j'ai dû me contenir dans les bornes d'une discussion générale & purement philosophique , sans personnalités & sans application : mais pourriez - vous croire , madame , vous , dont j'ai l'honneur d'être connu , que j'aie été capable de m'oublier un moment là - dessus ? Quand la prudence la plus commune ne m'auroit point interdit toute licence à cet égard , j'aime trop la franchise & la vérité , pour ne pas abhorrer les libelles & la satyre ; & si je mets si peu de précaution dans ma conduite , c'est que mon cœur me répond toujours que je n'en ai pas besoin. Soyez donc bien assurée , je vous supplie , qu'il n'est jamais rien sorti & ne sortira jamais rien de ma plume , qui puisse m'exposer au moindre danger sous un gouvernement juste.

Quand je serois dans l'erreur sur l'utilité de mes maximes , n'a - t - on pas en France , des formes prescrites pour la

publication des ouvrages qu'on y fait paroître ? & quand je pourrois m'écarter impunément de ces formes , mon seul respect pour les loix ne suffiroit-il pas pour m'en empêcher ? Vous savez , madame , à quel point j'ai toujours porté le scrupule à cet égard : vous n'ignorez pas que mes écrits les plus hardis , sans excepter cette effroyable lettre sur la musique , n'ont jamais vu le jour qu'avec approbation & permission. C'est ainsi que je continuerai d'en user toute ma vie , & jamais , durant mon séjour en France , aucun de mes ouvrages n'y paroîtra de mon aven , qu'avec celui du magistrat.

Mais si je fais quels sont mes devoirs ; je n'ignore pas non plus quels sont mes droits : je n'ignore pas qu'en obéissant fidèlement aux loix du pays où je vis , je ne dois compte à personne , de ma religion ni de mes sentimens , qu'aux magistrats de l'état dont j'ai l'honneur d'être membre. Ce seroit établir une loi bien nouvelle , de vouloir qu'à chaque fois qu'on met le

piéd dans un état , on fût obligé d'en adopter toutes les maximes , & qu'en voyageant d'un pays à l'autre , il fallût changer d'inclinations & de principes , comme de langage & de logement. Partout où l'on est , on doit respecter le prince & se soumettre à la loi ; mais on ne leur doit rien de plus , & le cœur doit toujours être pour la patrie. Quand donc il seroit vrai , qu'ayant en vue le bonheur de la mienne , j'eusse avancé hors du royaume , des principes plus convenables au gouvernement républicain qu'au monarchique , où seroit mon crime ?

Qui jamais oût dire que le droit des gens , qu'on se vante si fort de respecter en France , permît de punir un étranger , pour avoir osé préférer en pays étranger , le gouvernement de son pays à tout autre ?

On dit , il est vrai , que cette occasion ne fera qu'un prétexte , à la faveur duquel on me punira de mon mépris pour la musique françoise. Comment , madame , punir un homme de son mépris pour la mu-

que ? Ouïtes-vous jamais rien de pareil ? Une injustice s'excuse - t - elle par une injustice encore plus criante ? & dans le tems de cette horrible fermentation, digne de la plume de Tacite , n'eût - il pas été moins odieux de m'opprimer sur ce grave sujet , que d'y revenir après coup , sur un sujet encore moins raisonnable ?

Quant à ce que vous me dites , madame , qu'il n'est pas question du bien ou du mal qu'on fait , mais seulement des amis ou des ennemis qu'on a , malgré la mauvaise opinion que j'ai de mon siècle , je ne puis croire que les choses en soient encore tout-à-fait à ce point. Mais quand cela seroit , quels ennemis puis-je avoir ? Content de ma situation , je ne cours ni des pensions , ni les emplois , ni les honneurs littéraires. Loin de vouloir du mal à personne , je ne cherche pas même à me venger de celui qu'on me fait. Je ne refuse point mes services aux autres , & leur en demande jamais. Je ne suis point flatteur , il est vrai : mais aussi je

ne suis pas trompeur ; & ma franchise n'est point satyrique : toutes personnalités odieuses sont bannies de ma bouche & de mes écrits ; & si je maltraite les vices , c'est en respectant les hommes.

Ne craignez donc rien pour moi , ma dame , puisque je ne crains rien & que je ne dois rien craindre. Si l'on jugeoit mon ouvrage sur les bruits répandus par la calomnie , je serois , je l'avoue , en fort grand danger : mais dans un gouvernement sage , on ne dispose pas si légèrement du sort des hommes ; & je fais bien que je n'ai rien à craindre , si l'on ne me juge qu'après m'avoir lu. Mes sentimens , ma conduite & la justice du roi sont la sauvegarde en qui je me fie : je demeure au milieu de Paris , dans la sécurité qui convient à l'innocence , & sous la protection des loix que je n'offensai jamais. Les calomnieux ne seront pas plus écoutés qu'ils ne l'ont été. Si j'ai tort , on me le réfutera , peut-être ; peut-être même si j'ai raison : mais un homme irréprochable ne

chable ne sera point traité comme un scélérat, pour avoir honoré sa patrie, & pour avoir dit que les François ne chantoient pas bien. Enfin, quand même il pourroit m'arriver un malheur que l'honnêteté ne me permet pas de prévoir, j'aurois peine à me repentir d'avoir jugé plus favorablement du gouvernement sous lequel j'avois à vivre, que les gens qui cherchent à m'effrayer.

Je suis avec respect, &c.

L E T T R E

A M. VERNES.

A Paris, le 23 novembre 1755.

QUE je suis touché de vos tendres inquiétudes ! Je ne vois rien de vous, qui ne me prouve de plus en plus votre amitié pour moi, & qui ne vous rende de plus en plus digne de la mienne. Vous avez quelque raison de me croire mort, & ne recevant de moi nul signe de vie,

car je sens bien que ce ne fera qu'avec elle , que je perdrai les sentimens que je vous dois. Mais , toujours aussi négligent que ci - devant , je ne vaudrai pas mieux que je ne faisois , si ce n'est que je vous aime encore davantage ; & si vous saviez combien il est difficile d'aimer les gens avec qui l'on a tort , vous sentiriez que mon attachement pour vous n'est pas tout-à-fait sans prix.

Vous avez été malade , & je n'en ai rien su : mais je savois que vous étiez surchargé de travail ; je crains que la fatigue n'ait épuisé votre santé , & que vous ne soyez encore prêt à la reprendre de même. Ménagez - la , je vous prie comme un bien qui n'est pas à vous seul , & qui peut contribuer à la consolation d'un ami qui a pour jamais perdu sa bien-aimée. J'ai eu , cet été , une rechûte assez vive ; l'automne a été très-bien ; mais les approches de l'hiver me sont cruelles ; j'ignore ce que je pourrai vous dire de celles du printemps.

Le cinquieme volume de l'*Encyclopédie* paroît depuis quinze jours ; comme la lettre E n'y est pas même achevée , votre article n'y a pu être employé ; j'ai même prié M. Diderot de n'en faire usage , qu'autant qu'il en sera content lui-même. Car dans un ouvrage fait avec autant de soin que celui-là , il ne faut pas mettre un article foible , quand on n'en met qu'un. L'article *Encyclopédie* , qui est de Diderot , fait l'admiration de tout Paris ; & ce qui augmentera la vôtre , quand vous le lirez , c'est qu'il l'a fait , étant malade.

Je viens de recevoir d'un noble Vénitien , une épître italienne , où j'ai lu avec plaisir ces trois vers en l'honneur de ma patrie :

Oh ! Cittadino di Citta ben retta
compagno e fratel d'ottimo Genti
l'amor del giusto hà ragunate insieme , &c.

Cet éloge me paroît simple & sublime , & ce n'est pas d'Italie que je l'aurois attendu. Puissions-nous le mériter !

Bon jour , monfieur ; il faut nous quitter , car la copie me preffe. Mes amitiés , je vous prie , à toute votre aimable famille ; je vous embraffe de tout mon cœur.

L E T T R E

A un anonyme , par la voie du Mercure de France.

A Paris , le 29 novembre 1755.

J'AI reçu le 26 de ce mois , une lettre anonyme , datée du 28 octobre dernier , qui , mal adreffée , après avoir été à Genève , m'est revenue à Paris , franche de port. A cette lettre étoit joint un écrit pour ma défenfe , que je ne puis donner au Mercure , comme l'auteur le defire , par des raifons qu'il doit fentir , s'il réellement pour moi l'eftime qu'il m'en témoigne. Il peut donc le faire retirer de mes mains , au moyen d'un billet de la même écriture ; fans quoi , fa piece restera fupprimée.

L'auteur ne devoit pas croire si facilement , que celui qu'il réfute fût citoyen de Geneve , quoiqu'il se donne pour tel ; car il est aisé de dater de ce pays là : mais tel se vante d'en être , qui dit le contraire sans y penser. Je n'ai ni la vanité , ni la consolation de croire que tous mes concitoyens pensent comme moi ; mais je connois la candeur de leurs procédés : si quelqu'un d'eux m'attaque , ce sera hautement & sans se cacher ; ils m'estimeront assez en me combattant , ou du moins s'estimeront assez eux-mêmes , pour me rendre la franchise dont j'use envers tout le monde. D'ailleurs , eux pour qui cet ouvrage est écrit , eux à qui il est dédié , eux qui l'ont honoré de leur approbation , ne me demanderont point à quoi il est utile : ils ne m'objecteront point avec beaucoup d'autres , que , quand tout cela seroit vrai , je n'aurois pas dû le dire ; comme si le bonheur de la société étoit fondé sur les erreurs des hommes. Ils y verront , j'ose le croire ,

de fortes raisons d'aimer leur gouvernement, des moyens de le conserver ; & s'ils y trouvent les maximes qui conviennent au bon citoyen, ils ne mépriseront point un écrit qui respire par-tout l'humanité, la liberté, l'amour de la patrie, & l'obéissance aux loix.

Quant aux habitans des autres pays, s'ils ne trouvent dans cet ouvrage rien d'utile ni d'amusant, il seroit mieux, comme semble, de leur demander pourquoi ils le lisent, que de leur expliquer pourquoi il est écrit. Qu'un bel esprit de Bordeaux m'exhorte gravement à laisser les discussions politiques pour faire des opéras, attendu que lui, bel esprit, s'amuse beaucoup plus à la représentation du *Devin du village*, qu'à la lecture du *Discours sur l'inégalité* ; il a raison sans doute, s'il est vrai qu'en écrivant aux citoyens de Geneve, je sois obligé d'amuser les bourgeois de Bordeaux.

Quoi qu'il en soit, en témoignant ma reconnaissance à mon défenseur, je le

ne. je ne veux point d'autre défense pour mes
 ; & saines, & j'ai bien du regret moi-même,
 rien. un temps que je perdois autrefois à leur
 ront. répondre. Quand la recherche de la vé-
 l'hu-rité dégénere en disputes & querelles per-
 rie, sonnelles, elle ne tarde pas à prendre les
 arms du mensonge; craignons de l'avilir
 ays, ainsi. De quelque prix que soit la science,
 rien. la paix de l'ame. vaut encore mieux. Je
 z, ce ne veux point d'autre défense pour mes
 qu'on écrits, que la raison & la vérité; ni pour
 our- ma personne, que ma conduite & mes
 Bor- mœurs: si ces appuis me manquent, rien
 er les ne me soutiendra; s'ils me soutiennent,
 opé- j'ai-je à craindre?

L E T T R E

A M. PERDRIAU.

A Paris, le 18 janvier 1756.

E ne fais, monsieur, pourquoi je suis
 at ma toujours si fort en arriere avec vous; car
 je le m'occupe fort agréablement en vous

écrivait. Mais ce n'est pas en cela seul que je m'apperois combien le tempérament l'emporte souvent sur l'inclination, & l'habitude sur le plaisir même.

Je commence par ce qui m'a le plus touché dans votre lettre, après les témoignages d'amitié que vous m'y donnez, & qui me deviennent plus chers de jour en jour. C'est l'espece de défiance où vous me paroissez être de vous-même, à l'entrée de la nouvelle carrière qui se présente à vous. Je ne puis vous parler de vos études & de vos connoissances, parce que je ne suis rien moins que juge dans ces matieres ; mais j'oserai vous parler de l'instrument qui fait valoir tout cela, & dont je trouve que vous vous servez à merveille. Vous avez de la finesse dans l'esprit ; c'est ce que j'ai remarqué chez beaucoup de nos compatriotes : mais vous y joignez le naturel plus rare, qui lui donne des graces. Je trouve dans toutes vos lettres, une élégante simplicité qui va au cœur ; rien de la sécheresse de

lettres de pur bel esprit , & tout l'agrément qui manque souvent à celles où le sentiment seul s'épanche avec un ami. J'ai trouvé la même chose dans votre conversation ; & moi , qui ne crains rien tant que les gens d'esprit , je me suis , sans y songer , attaché à vous par le tour du vôtre. Avec de telles dispositions , il ne faut point que vous vous embarrassiez des caprices de votre mémoire ; vous aurez peu besoin de ses ressources pour figurer dans le monde littéraire. La lecture des anciens ne vous attachera point au fatras de l'érudition ; vous y prendrez cet intérêt de l'ame , que la méthode & le compas ont chassé de nos écrits modernes. Si vous n'éclaircissez point quelque texte obscur , vous ferez sentir les vraies beautés de ceux qui s'entendent ; & vous ferez dire à vos auditeurs , qu'il faut encore mieux imiter les anciens , que les expliquer. Voilà , monsieur , ce que j'augure de vos talens appliqués à l'étude des belles lettres. Les inquié-

des que vous témoignez , & la manière dont vous les exprimez , m'apprennent que la seule faculté qui vous manque , est le courage de mettre à profit celles que vous possédez. Il me seroit fort doux , & il ne vous seroit peut-être pas inutile en cette occasion , que la confiance que vous devez à ma sincérité , vous en donnât un peu dans vos forces.

Je pense qu'il ne faut pas trop chercher de précision dans les mots *modus* , *numerus* , employés par Horace , non plus que dans tous les termes techniques qu'on trouve dans les poètes. Le seul endroit d'Horace , où il paroisse avoir choisi les termes propres , & qu'aussi les seuls ignorans entendent & expliquent , est le sonante *mistum* , &c. de la neuvième Epode. Dans tout le reste , il prend vaguement un instrument pour la musique , le nombre pour la poésie , &c. & c'est faute d'avoir fait cette réflexion très-simple , que tant de commentateurs se sont si ridiculement tourmentés sur tout cela.

(*)
Augu

Quant au sens précis des deux mots en question , c'est dans Boëce & Matianus Capella (*) qu'il faut le chercher ; car ils sont parmi les anciens , les seuls Latins , dont les écrits sur la musique nous soient parvenus. Vous y trouverez que *numerus* est pris pour l'exécution du rythme ; c'est-à-dire , en fait de musique , pour la division régulière des temps & des valeurs. A l'égard du mot *modus* , il s'applique aux règles particulières de la mélodie , & sur-tout à celles qui constituent le mode ou le ton. Ainsi le mode faisant sur les intervalles ou degrés des sons , ce que faisoit le nombre sur la durée des temps , la marche du chant , selon le premier sens , procédoit *per acutum* & *grave* , & selon le second , *per arsin* & *thesin*.

A propos de chant , j'oubliois depuis long-temps , de vous parler d'une obser-

(*) On y peut , si l'on veut , ajouter Augustin.

vation que j'ai faite sur celui des pfeaux
 mes dans nos temples ; chant dont
 loue beaucoup l'antique simplicité, mais
 dont l'exécution est choquante aux oreilles
 les délicates , par un défaut facile à cor-
 riger. Ce défaut est , que le chantre
 trouvant fort éloigné de certaines parties
 du temple , & le son parcourant assez
 lentement ces grands intervalles , sa voix
 se fait à peine entendre aux extrémités
 qu'il a déjà changé de ton & commencé
 d'autres notes ; ce qui devient d'autant
 plus choquant en certains points , que
 son arrivant beaucoup plus tard encore
 d'une extrémité à l'autre , que du milieu
 où est le chantre , la masse d'air qui rem-
 plit le temple , se trouve partagée à plu-
 sieurs fois , en divers sons fort discordans , qui
 enjambent sans cesse les uns sur les autres ,
 & choquent fortement une oreille sur l'autre
 exercée : défaut que l'orgue même ne saurait
 qu'augmenter , parce qu'au lieu d'être au
 milieu de l'édifice , comme le chantre , il

observée

Ton

il ne donne le ton que d'une extrémité.

Or, le remede à cet inconvenient me paroît très-facile ; car comme les rayons visuels se communiquent à l'instant, de l'objet à l'œil, ou du moins, avec une vitesse incomparablement plus grande que celle avec laquelle le son se transmet du corps sonore à l'oreille, il suffit de substituer l'un à l'autre, pour avoir dans toute l'étendue du temple, un chant simultané & parfaitement d'accord. Il ne faut pour cela, que placer le chantre, ou quelqu'un chargé de cette partie de sa fonction, de maniere qu'il soit à la vue de tout le monde, & qu'il se serve d'un bâton de mesure, dont le mouvement s'apperçoive aisément de loin, tel, par exemple, qu'un rouleau de papier. Car alors, avec la précaution de prolonger assez la premiere note, pour que l'intonation en soit par-tout entendue avant de continuer, tout le reste du chant marchera bien ensemble, & la discordance observée disparaîtra infailliblement. On

pourroit même , au lieu d'un homme , employer un chronometre , dont le mouvement seroit encore plus égal.

Il résulteroit de là , deux autres avantages : l'un , que sans presque altérer le chant des pseaumes , on pourra lui donner un peu de rythme ou de quantité , & y observer du moins les longues & les breves les plus sensibles ; l'autre , que ce qu'il a de langueur & de monotonie , pourra être relevé par une harmonie juste , mâle & majestueuse , en y ajoutant la basse & les parties , selon la première intention de l'auteur , qui n'étoit pas un harmoniste à mépriser. Voilà , monsieur , ce me semble , un usage important de l'*arsis* & *thesis* , & du nombre. Mais je n'en puis dire davantage , & le papier me manque plutôt que l'envie de m'entretenir avec vous. Bon jour , monsieur ; je vous embrasse avec respect & de tout mon cœur.



B I L L E T

A M. DE BOISSI, en lui renvoyant
la Lettre d'un bourgeois de Bordeaux,
qu'il n'avoit voulu imprimer dans le
Mercure, qu'avec mon consentement,
& après les retranchemens que je juge-
rois à propos d'y faire.

A Paris, le 24 janvier 1756.

Je remercie très-humblement M. de
Boissi, de la bonté qu'il a eue de me com-
muniquer cette piece. Elle me paroît
agréablement écrite, assaisonnée de cette
ironie fine & plaisante, qu'on appelle, je
crois, de la *politesse*, & je ne m'y trouve
nullement offensé. Non seulement je
consens à sa publication, mais je desiré
même qu'elle soit imprimée dans l'état
où elle est, pour l'instruction du public
& pour la mienne. Si la morale de l'au-
teur paroît plus saine que sa logique,
& si ses avis sont meilleurs que ses rais.

sonnemens , ne seroit-ce point que les défauts de ma personne se voient bien mieux que les erreurs de mon livre ? Au reste , toutes les horribles choses qu'il y trouve , lui montrent plus que jamais , qu'il ne devoit pas perdre son temps à le lire.

R É P O N S E

A M. MONIER, peintre d'Avignon, qui-m'avoit envoyé trois fois la même piece de vers, demandant instamment une réponse.

A l'Hermitage, le 14 septembre 1756.

Ainsi, monsieur, votre épître & vos louanges font un expédient que la curiosité vous inspire, pour voir une lettre de ma façon : d'où j'infere à quoi j'aurois dû m'attendre, si des moyens contraires vous eussent conduit à la même fin.

Pour moi, je trouve qu'on ne doit jamais répondre aux injures, & moi-

encore aux louanges ; car si la vérité les dicte , elle en fait l'excuse ou la récompense ; & si c'est le mensonge , il les faut également mépriser.

D'ailleurs , monsieur , que dire à quelqu'un qu'on ne connoît point ? Il y a de l'esprit dans vos vers ; vous m'en donnez beaucoup d'éloges , & peut-être en mériteriez-vous à plus juste titre : mais ce sont deux foibles recommandations près de moi , que de l'esprit & de l'encens.

Je vois que vous aimez à écrire ; en cela je ne vous blâme pas : mais moi , je n'aime point à répondre , sur-tout à des complimens , & il n'est pas juste que je sois tyrannisé pour votre plaisir : non que mon temps soit précieux comme vous dites ; il se passe à souffrir ou se perd dans l'oisiveté , & j'avoue qu'on ne peut guère en faire un moindre usage : mais quand je ne puis l'employer utilement pour personne , je ne veux pas qu'on m'empêche de le perdre comme il me plaît. Une seule minute usurpée , est un bien que

tous les rois de l'univers ne me sauroient rendre ; & c'est pour disposer de moi, que je suis les oisifs des villes, gens aussi ennuyés qu'ennuyeux, qui ne sachant que faire de leur temps, abusent de celui des autres.

Je suis très-parfaitement, &c.

L E T T R E

A M. VERNES.

A l'Hermitage, le 4 avril 1757.

VOTRE lettre, mon cher concitoyen, est venue me consoler, dans un moment où je croyois avoir à me plaindre de l'amitié, & je n'ai jamais mieux senti combien la vôtre m'étoit chère. Je me suis dit : je gagne un jeune ami ; je me survivrai dans lui, il aimera ma mémoire après moi ; & j'ai senti de la douceur à m'attendrir dans cette idée.

J'ai lu avec plaisir les vers de M. Roustan : il y en a de très-beaux parmi d'au-

tres fort mauvais ; mais ces disparates
sont ordinaires au génie qui commence.
J'y trouve beaucoup de bonnes pensées,
& de la vigueur dans l'expression. J'ai
grand' peur que ce jeune homme ne de-
vienne assez bon poëte pour être un mau-
vais prédicateur ; & le métier qu'un hon-
nête homme doit le mieux faire , c'est
toujours le sien. Sa piece peut devenir
fort bonne , mais elle a besoin d'être re-
touchée ; & à moins que M. de Voltaire
n'en voulût bien prendre la peine , cela
ne peut pas se faire ailleurs qu'à Paris ;
car il y a une certaine pureté de goût &
une correction de style , qu'on n'atteint
jamais dans la province , quelque effort
qu'on fasse pour cela. Je chercherai vo-
lontiers quelque ami qui corrige la piece
& ne la gâte pas : c'est la maniere la plus
honnête & la plus convenable , dont je
puisse remercier l'auteur ; mais son con-
sentement est préalablement nécessaire.
Il est vrai , mon ami , que j'espérois
vous embrasser ce printemps , & que je

compte avec impatience les minutes qui s'écoulent jusques à ma retraite dans la patrie, ou du moins à son voisinage. Mais j'ai ici une espece de petit ménage, une vieille gouvernante de quatre-vingts ans, qu'il m'est impossible d'emmener, & que je ne puis abandonner, jusqu'à ce qu'elle ait un asyle, ou que Dieu veuille disposer d'elle. Je ne vois aucun moyen de satisfaire mon empressement & le vôtre, tant que cet obstacle subsistera.

Vous ne me parlez, ni de votre santé, ni de votre famille : voilà ce que je ne vous pardonne point. Je vous prie de croire que vous m'êtes cher, & que j'aime tout ce qui vous appartient. Pour moi, je traîne & souffre plus patiemment dans ma solitude, que quand j'étois obligé de grimacer devant les importuns ; cependant je vais toujours ; je me promene ; je ne manque pas de vigueur, & voici le temps que je vais me dédommager du rude hiver que j'ai passé dans le bois.

Je vous prie instamment de ne point m'adresser de lettres chez Mad. d'Epinay ; cela lui donne des embarras , & multiplie les frais ; il faut écrire , envoyer des exprès ; & l'on évite tout cela en m'écrivant tout bonnement , à *l'Hermitage sous Montmorency , par Paris*. Les lettres me sont plus promptement , aussi fidèlement rendues , & à moindres frais pour Mad. d'Epinay & pour moi. A la vérité , quand il est question de paquets un peu gros , comme le précédent , on peut mettre une enveloppe avec cette adresse : à *M. de Lalive d'Epinay , fermier général du roi , à l'hôtel des fermes , à Paris*. Car ce que je vois qu'on ne fait pas à Geneve , c'est que les fermiers généraux ont bien leurs ports francs à l'hôtel des fermes , mais non pas chez eux. Encore faut-il bien prendre garde qu'il ne paroisse pas que leurs paquets contiennent des lettres à d'autres adresses ; il y a dans cette économie , une petite manœuvre que je n'aime point.

Adieu , mon cher concitoyen ; quand viendra le temps où nous irons ensemble profiter des utiles délassemens de ce médecin du corps & de l'ame , de ce Chryssippe moderne , que j'estime plus que l'ancien , que j'aime comme mon ami , & que je respecte comme mon maître ?

P. S. Je vous envoie ouverte , ma réponse à M. Roustan , pour que vous en jugiez & que vous la supprimiez , si vous la croyez capable de lui déplaire ; car assurément ce n'est pas mon intention.

L E T T R E

A M. DIDEROT.

Ce mercredi soir , 1757.

QUAND vous prenez des engagements , vous n'ignorez pas que vous avez femme , enfant , domestique , &c. Cependant vous ne laissez pas de les prendre comme si rien ne vous forçoit d'y manquer : j'ai

donc raison d'admirer votre courage. Il est vrai que , quand vous avez promis de venir , je murmure de vous attendre toujours vainement ; & quand vous me donnez des rendez-vous , de vous voir manquer à tous sans exception : voilà , je pense , le plus grand des maux que je vous ai faits en ma vie.

Vous n'avez pas changé ? Ne vous flattez pas de cela. Si vous eussiez toujours été ce que vous êtes , j'ai bien de la peine à croire que je fusse devenu votre ami ; je suis bien sûr au moins , que vous ne seriez pas devenu le mien.

Vous voulez venir à l'Hermitage samedi ? Je vous prie de n'en rien faire ; je vous en prie instamment. Dans la disposition où nous sommes tous deux , il ne convient pas de se voir si-tôt ; car il y a bien de l'apparence que ce seroit notre dernière entrevue , & je ne veux pas exposer une amitié qui m'est chère , à cette épreuve. Il n'est pas question de mon ouvrage , & je ne suis plus en état d'en

parler , ni d'y penser. Mais peut-être
serez-vous bien aise de gagner une ma-
ladie , pour avoir le plaisir de me la re-
procher , & de me chagriner doublement.
Dans nos altercations, vous avez toujours
été l'agresseur. Je suis très-sûr de ne vous
avoir jamais fait d'autre mal , que de ne
pas endurer assez patiemment celui que
vous aimez à me faire , & en cela je con-
viens que j'avois tort. J'étois heureux
dans ma solitude ; vous avez pris à tâche
d'y troubler mon bonheur , & vous l'
remplissez fort bien. D'ailleurs , vous
avez dit qu'il n'y a que le méchant qui
soit seul ; & pour justifier votre sentence
il faut bien , à quelque prix que ce soit
faire en sorte que je le devienne. Philo-
sophes ! philosophes !

Non , je ne reprocherai point au ci-
de m'avoir donné des amis ; mais sans
Mad. d'Epina y , j'ai bien peur que
n'eusse à lui reprocher de ne m'en avoir
point donné. Au reste , je ne convien-
pas de leur inutilité ; ils servoient d'

deva

To

devant à me rendre la vie agréable, & servent maintenant à m'en détacher.

Quant au sophisme inhumain que vous me reprochez, vous avez raison d'en parler bien bas; vous ne sauriez en parler assez bas pour votre honneur. Que Dieu vous préserve d'avoir un cœur qui voie ainsi ceux de vos amis! Je commence à être de votre avis sur Mad. le Vasseur; elle sera mieux à Paris: malheureusement je ne puis l'y tenir dans l'aisance; mais je lui donnerai tout ce que j'ai, je vendrai tout; si je puis gagner quelque chose, le produit sera pour elle. Elle a des enfans à Paris, qui peuvent la soigner; s'ils ne suffisent pas, sa fille la suivra. En tout cela, je ne ferai pas trop pour mon cœur, ni assez pour mes amis. Mais, quoi qu'il en puisse arriver, je ne veux pas aliéner la liberté de ma personne, ni devenir son esclave, la philosophie dût-elle me démontrer que je le dois. Je resterai seul ici; je mangerai du pain, je boirai de l'eau; je serai heureux

& tranquille : vous aurez Mad. le Va-
leur, & je serai bientôt oublié.

Je crois avoir répondu au lettré, c'est-à-dire, au fils d'un fermier général, que je ne plaignois pas les pauvres qu'il avoit aperçus sur le rempart, attendans mon liard ; qu'apparemment il les en avoit amplement dédommagés ; que je l'établissois mon substitut ; que les pauvres de Paris n'auroient pas à se plaindre de cet échange ; mais que je ne trouverois pas aisément un si bon substitut pour ceux de Montmorency, qui en avoient beaucoup plus de besoin. Il y a ici un bon vieillard respectable, qui a passé sa vie à travailler & qui ne le pouvant plus, meurt de faim sur ses vieux jours. Ma conscience est plus contente des deux sols que je lui donne tous les lundis, que des cent liards que j'aurois distribués à tous les gueux du rempart. Vous êtes plaifans, vous autres philosophes, quand vous regardez les habitans des villes, comme les seuls hommes auxquels vos devoirs vous lient. Ce

la campagne, qu'on apprend à aimer & servir l'humanité; on n'apprend qu'à la mépriser dans les villes. J'ai des devoirs dont je suis l'esclave; & c'est pour cela que je ne veux pas m'en imposer d'autres qui m'ôtent le pouvoir de remplir ceux-là.

Je remarque une chose, qu'il est important que je vous dise. Je ne vous ai jamais écrit sans attendrissement, & je couvrais de mes larmes ma précédente lettre; mais enfin, la sécheresse des vôtres s'étend jusqu'à moi. Mes yeux sont secs, & mon cœur se resserre en vous écrivant. Je ne suis pas en état de vous écrire: ne venez pas, je vous en conjure. J'en ai jamais consulté le temps, ni compté les jours, quand mes amis ont eu besoin de ma présence. Je puis attendre d'eux le même zèle; mais ce n'est pas ici le cas de l'employer. Si vous avez quelque respect pour une ancienne amitié, ne venez pas l'exposer à une rupture infaillible sans retour.

Je vous envoie cette lettre par un exprès, auquel vous pourrez remettre mes papiers cachetés.

L E T T R E

A U M Ê M E.

J'AI envie de reprendre, en peu de mots l'histoire de nos démêlés. Vous m'envoyez votre livre. Je vous écrivis là-dessus un billet, le plus tendre & le plus honnête que j'aie écrit de ma vie, & dans lequel je me plaignois, avec toute la douceur de l'amitié, d'une maxime très-louche, & dont on pourroit me faire une application bien injurieuse. Je reçus en réponse une lettre très-seche, dans laquelle vous prétendez me faire grâce en ne me regardant pas comme un malhonnête homme; & cela, uniquement parce que j'ai chez moi une femme de quatre-vingts ans: comme si la caligine étoit mortelle à cet âge, & qu'il

Il n'y eût des femmes de quatre-vingts ans qu'à Paris. Ma réplique avoit toute la vivacité d'un honnête homme insulté par son ami : vous repartîtes par une lettre abominable. Je me défendis encore, & très-fortement ; mais me défiant de la fureur où vous m'aviez mis, & dans cet état même, redoutant d'avoir tort avec un ami, j'envoyai ma lettre à Mad. d'Epinaÿ, que je fis juge de notre différent. Elle me renvoya cette même lettre, en me conjurant de la supprimer, & je la supprimai. Vous m'en écrivez maintenant une autre, dans laquelle vous m'appellez méchant, injuste, cruel, féroce. Voilà le précis de ce qui s'est passé dans cette occasion.

Je voudrois vous faire deux ou trois questions très-simples. Quel est l'agresseur dans cette affaire ? Si vous voulez vous en rapporter à un tiers, montrez mon premier billet ; je montrerai le vôtre.

En supposant que j'eusse mal reçu vos reproches, & que j'eusse tort dans le

fond , qui de nous deux étoit le plus obligé de prendre le ton de la raison pour y ramener l'autre ? Je n'ai jamais résisté à un mot de douceur. Vous pouvez l'ignorer ; mais vous pouvez savoir que je ne cede pas volontiers aux outrages. Si votre dessein , dans toute cette affaire , eût été de m'irriter , qu'eussiez - vous fait de plus ?

Vous vous plaignez beaucoup des maux que je vous ai faits. Quels sont-ils donc enfin ces maux ? Seroit-ce de ne pas endurer assez patiemment ceux que vous aimez à me faire ; de ne pas me laisser tyranniser à votre gré ; de murmurer quand vous affectez de me manquer de parole , & de ne jamais venir lorsque vous l'avez promis ? Si jamais je vous ai fait d'autres maux , articulez-les. Moi , faire du mal à mon ami ! Tout cruel , tout méchant , tout féroce que je suis , je mourrois de douleur , si je croyois jamais en avoir fait à mon plus cruel ennemi , autant que vous m'en faites depuis six semaines.

Vous me parlez de vos services ; je ne les avois point oubliés ; mais ne vous y trompez pas : beaucoup de gens m'en ont rendu , qui n'étoient point mes amis. Un honnête homme , qui ne sent rien , rend service , & croit être ami ; il se trompe : il n'est qu'honnête homme. Tout votre empressement , tout votre zele pour me procurer des choses dont je n'ai que faire , me touchent peu. Je ne veux que de l'amitié ; & c'est la seule chose qu'on me refuse. Ingrat , je ne t'ai point rendu de services , mais je t'ai aimé ; & tu ne me paieras de ta vie , ce que j'ai senti pour toi durant trois mois. Montre cet article à ta femme , plus équitable que toi , & demande lui si , quand ma présence étoit douce à ton cœur affligé , je comptois mes pas & regardois au temps qu'il faisoit , pour aller à Vincennes consoler mon ami. Homme insensible & dur , deux larmes versées dans mon sein , m'eussent mieux valu que le trône du monde ; mais tu me les refuses , & te contentes de m'en arra-

cher. Hé bien ! garde tout le reste ; je ne veux plus rien de toi.

Il est vrai que j'ai engagé Mad. d'Epinaï à vous empêcher de venir samedi dernier. Nous étions tous deux irrités : je ne fais point mesurer mes paroles ; & vous, vous êtes défiant, ombrageux, pesant à la rigueur les mots lâchés inconsidérément, & sujet à donner à mille choses simples, un sens subtil auquel on n'a pas songé. Il étoit dangereux en cet état, de nous voir. De plus, vous vouliez venir à pied ; vous risquiez de vous faire malade, & n'en auriez pas, peut-être, été trop fâché. Je ne me sentois pas le courage de courir tous les dangers de cette entrevue. Cette frayeur ne méritoit assurément pas vos reproches ; car quoi que vous puissiez faire, ce sera toujours un lien sacré pour mon cœur, que celui de notre ancienne amitié ; & dussiez-vous m'insulter encore, je vous verrai toujours avec plaisir, quand la colere ne m'aveuglera pas.

A l'égard de Mad. d'Epinay , je lui ai envoyé vos lettres & les miennes ; je serois étouffé de douleur , sans cette communication ; & n'ayant plus de raison , j'avois besoin de conseils. Vous paroissez toujours si fier de vos procédés dans cette affaire , que vous devez être fort content d'avoir un témoin qui les puisse admirer. Il est vrai qu'elle vous sert bien ; & si je ne connoissois son motif , je la croirois aussi injuste que vous.

Pour moi , plus j'y pense , moins je puis vous comprendre. Comment ! parce qu'à propos , je ne fais pas trop de quoi , vous avez dit que le méchant est seul , faut-il absolument me rendre méchant & sacrifier votre ami à votre sentence ? Pour d'autres auteurs , l'alternative seroit dangereuse : mais vous ! D'ailleurs , cette alternative n'est point nécessaire ; votre sentence , quoiqu'obscure & louche , est très-vraie en un sens , & dans ce sens elle ne me fait qu'honneur : car , quoi que vous en disiez , je suis beaucoup moins seul

ici, que vous au milieu de Paris. Diderot! Diderot! je le vois avec une douleur amère : sans cesse au milieu des méchans, vous apprenez à leur ressembler ; votre bon cœur se corrompt parmi eux, & vous forcez le mien de se détacher insensiblement de vous.

L E T T R E

A Mad. D'EPINAY.

A l'Hermitage, ce jeudi 1757.

DIDEROT m'a écrit une troisieme lettre, en me renvoyant mes papiers. Ma réponse étoit faite quand j'ai reçu la vôtre : il y a trop long-temps que cette tracasserie dure : il faut qu'elle finisse ; ainsi n'en parlons plus. Mais où avez-vous pris que je me plaindrai de vous aussi, parce que vous me querellez ? Eh, vraiment, vous faites fort bien : j'en ai souvent grand besoin quand j'ai tort ; & même à présent que vous me querellez quand j'ai raison, je

ne laisse pas de vous en faveur gré ; car je vois vos motifs ; & tout ce que vous me dites , pour être franc & sincère , n'en a que mieux le ton de l'estime & de l'amitié. Mais vous ne me ferez jamais entendre que vous croyez me faire grâce en parlant bien de moi ; vous ne direz jamais : *encore y auroit-il bien à dire là-dessus*. Vous m'offenseriez vivement , & vous vous outrageriez vous-même ; car il ne convient point à d'honnêtes gens d'avoir des amis dont ils pensent mal. Comment , madame ! appelez-vous cela une forme , un extérieur ?

En qualité de solitaire , je suis plus sensible qu'un autre : en qualité de malade , j'ai droit aux ménagemens que l'humanité doit à la foiblesse & à l'humeur d'un homme qui souffre. Je suis pauvre , & il me semble que cet état mérite encore des égards. Que je vous fasse donc ma déclaration sur ce que j'exige de l'amitié , & sur ce que j'y veux mettre. Reprenez librement ce que vous trouverez à blâmer

dans mes regles : mais attendez - vous à ne m'en pas voir départir aisément ; car elles sont tirées de mon caractère , que je ne puis changer.

Premièrement , je veux que mes amis soient mes amis , & non pas mes maîtres ; qu'ils me conseillent , & non pas qu'ils me gouvernent : je veux bien leur aliéner mon cœur , mais non pas ma liberté.

Qu'ils me parlent toujours librement & franchement. Ils peuvent me tout dire : hors le mépris , je leur permets tout. Le mépris des indifférens m'est indifférent ; mais si je le souffrois de mes amis , j'en serois digne. S'ils ont le malheur de me mépriser , qu'ils ne me le disent pas ; car à quoi cela sert-il ? Qu'ils me quittent : c'est leur devoir envers eux - mêmes. Après cela près , quand ils me font leurs représentations , de quelque ton qu'ils le fassent , ils usent de leur droit ; quand après les avoir écoutés , je fais ma volonté , j'use du mien , & je ne veux plus que , quand j'ai pris une fois mon parti ;

ils
Tom

ils y trouvent sans cesse à redire, en m'accablant de criailleries éternelles, & tout-à-fait inutiles.

Leurs grands empressements à me rendre mille services, dont je ne me soucie point, me sont à charge; j'y trouve un certain air de supériorité, qui me déplaît. D'ailleurs, tout le monde en peut faire autant. J'aime mieux qu'ils m'aiment & se laissent aimer; voilà ce que les amis seuls savent faire. Je m'indigne sur-tout, quand le premier venu les dédommage de moi, tandis que je ne peux souffrir d'eux seuls au monde. Il n'y a que leurs bontés qui puissent me faire endurer leurs bienfaits; & quand je fais tant que de recevoir d'eux, je veux qu'ils contentent mon goût, & non pas le leur: nous pensons si différemment sur tant de choses, que souvent ce qu'ils jugent bon, me paroît mauvais.

Si survient une querelle, je dirois bien que c'est à celui qui a tort, de revenir le premier; mais c'est ne rien dire, car cha-

cun croit toujours avoir raison. Tort ou raison, c'est à celui qui a commencé la querelle, à la finir. Si je reçois mal une censure, si je m'aigris sans sujet, si je mets en colere mal-à-propos, je ne veux point qu'il s'y mette à son tour. Je veux qu'il me caresse bien, qu'il me baise bien, entendez-vous, madame; en un mot qu'il commence par m'appaiser: ce qui ne fera pas long; car il n'y a point d'incendie au fond de mon cœur, qu'une larme ne puisse éteindre. Alors, quand je serai attendri, calmé, honteux, confus, qu'il me gourmande bien, qu'il me dise bien ce que mon fait, & sûrement il sera content de moi. Voilà ce que je veux que mon amant fasse envers moi quand j'ai tort, & ce que je suis toujours prêt à faire envers lui dans le même cas. S'il est question d'une minutie, qu'on la laisse tomber, & qu'il ne se fasse pas un sot point d'honneur d'avoir toujours l'avantage.

Je puis vous citer là-dessus, une espèce de petit exemple, dont vous ne voyez pas la cruauté, mais qui est du genre de la cruauté la plus ferme.

Ne doutez pas , quoiqu'il vous regarde. C'est à l'occasion de ce billet, où je vous parlois de la Bastille , dans un sens bien différent de celui où vous le prêtez , & que vous n'entendîtes assurément pas comme je l'avois écrit. Vous m'écrivîtes une lettre bien éloignée d'être injurieuse & désobligeante (vous n'en savez point écrire de telles à vos amis) , mais où je voyois que vous étiez mécontente de la mienne. J'étois persuadé , comme je le suis encore, qu'en cela vous aviez tort : je vous repliquai ; vous aviez établi certaines maximes , qu'il faut aimer les hommes indifféremment ; qu'il faut être content des autres , pour l'être de soi ; que nous sommes faits pour la société , pour supporter mutuellement nos défauts , pour avoir entre nous une intimité de freres , &c. Vous m'aviez mis précisément sur mon terrain. Ma lettre étoit bonne , du moins je la crus telle , & sûrement vous auriez pris du temps pour y répondre. Prêt à la fermer , je la relus avec plaisir ; elle

avoit , n'en doutez pas , le ton de l'amitié , mais une certaine chaleur dont je ne puis me défendre. Je sentis que vous n'en seriez pas plus contente que de la première , & qu'il s'éleveroit entre nous un nuage d'altercation dont je serois la cause. A l'instant je jetai ma lettre au feu , résolu d'en demeurer là : je ne saurois vous dire avec quel contentement de cœur je vis brûler mon éloquence ; & vous savez que je ne vous en ai plus parlé. Ma chere & bonne amie , Pythagore disoit qu'il ne faut jamais artiller le feu avec une épée ; cette sentence me paroît être la plus importante & la plus sacrée des loix de l'amitié.

J'ai bien d'autres prétentions encore avec mes amis & elles augmentent à mesure qu'ils me sont chers. Aussi serai-je de jour en jour plus difficile avec vous ; mais pour le coup , il faut finir cette lettre.

Je vois en relisant la vôtre , que vous m'annoncez le paquet de Diderot. L'un

l'autre ne me sont pourtant pas parvenus ensemble , & j'ai reçu le paquet longtemps avant la lettre. Ne vous étonnez pas , si je prends Paris toujours plus en haine : il ne m'en vient rien que de chagrinant , hormis vos lettres. Je n'irai jamais. Si vous voulez me faire vos représentations là-dessus , & même aussi vivement qu'il vous plaira , vous en avez le droit. Elles feront bien reçues & inutiles. Après cela , vous ne m'en ferez plus.

Faites ce que vous jugerez à propos au sujet du livre de M. d'Holback ; mais je n'approuve point qu'on se charge d'une édition , & sur-tout une femme. C'est une manière de faire acheter un livre par force , & de mettre à contribution ses amis. Je ne veux point de cela. Bon jour , ma bonne amie.



L E T T R E

*A M. DE SAINT-LAMBERT.**A l'Hermitage , le 4 septembre 1757.*

EN commençant de vous connoître, je desirai de vous aimer. Je n'ai rien vu de vous, qui n'augmentât ce desir. Au moment où j'étois abandonné de tout ce qui me fut cher, je vous dus une amie qui me consoloit de tout, & à laquelle je m'attachois à mesure qu'elle me parloit de vous. Voyez, mon cher S. Lambert, si j'ai de quoi vous aimer tous deux, & croyez que mon cœur n'est pas de ceux qui demeurent en reste. Pourquoi faut-il donc que vous m'ayez affligé l'un & l'autre ? Laissez-moi promptement délivrer mon ame, du poids de vos torts. Comme je me suis plaint de vous à elle, je viens me plaindre d'elle à vous. Elle m'a bien entendu ; j'espère que vous m'entendrez de même ; & peut-être,

une explication dictée par l'estime & la confiance , produira - t - elle entre de nouveaux amis , l'effet de l'habitude & des ans.

Je songeois à vous sans songer guere à elle , quand elle est venue me voir & qu'elle a commencé de me rechercher. Connoissant mon penchant à m'attacher , & les chagrins qu'il me donne , j'ai toujours fui les liaisons nouvelles ; & il y avoit quatre ans qu'elle m'offroit l'entrée de sa maison , sans que jamais j'y eusse mis le pied. Je n'ai pu la fuir ; je l'ai vue ; j'ai pris la douce habitude de la voir. J'étois solitaire & triste ; mon cœur affligé cherchoit que des consolations ; je les trouvois auprès d'elle ; elle en avoit besoin à son tour ; elle trouvoit un ami sensible à ses peines. Nous parlions de Voltaire , du bon & trop facile Diderot , de M. de Grimm , & d'autres encore. Les heures se passoient dans cet épanchement naturel. Je m'attachois en solitaire , comme un homme affligé : elle conquit aussi de

l'amitié pour moi ; elle m'en promet du moins. Nous faisons des projets pour le temps où nous pourrions lier entre nous trois une société charmante , dans laquelle j'osois attendre de vous , il est vrai , du respect pour elle & des égards pour moi.

Tout est changé , hormis mon cœur. Depuis votre départ elle me reçoit froidement ; elle me parle à peine , même avec vous : elle trouve cent prétextes pour m'éviter ; un homme dont on veut se défaire , n'est pas autrement traité que le suis d'elle ; du moins autant que je puis juger , car je n'ai encore été congédié de personne. Je ne sais ce que signifie ce changement. Si je l'ai mérité , qu'on me le dise , & je me tiens pour chassé : si c'est par légèreté , qu'on me le dise encore , & je me retire aujourd'hui , & serai parti demain. Mais après avoir répondu aux avances qui m'ont été faites , après avoir goûté le charme d'une société qui m'est devenue nécessaire , je crois , par l'a

(*)
M. d'Ho
me, sœur

qu'on m'a demandée , avoir acquis quelque droit à celle qui m'étoit offerte ; je crois , par l'état de langueur où je suis réduit dans ma retraite , mériter au moins quelques égards ; & quand je vous demande compte de l'amie que vous m'aviez donnée , je crois vous inviter à remplir un devoir de l'humanité.

Oui , c'est à vous que je demande compte d'elle. N'est-ce pas de vous que lui viennent tous ses sentimens ? Qui le sait mieux que moi ? Je le sais mieux que vous peut-être , & je puis bien lui reprocher ce que je reprochois avec moins de justice à feue Mad. d'Holback , (*) qu'elle ne m'aime que par l'impulsion de celui qu'elle aime. Dites-moi donc d'où vient son refroidissement. Auriez-vous pu craindre que je ne cherchasse à vous nuire auprès d'elle , & qu'une vertu mal-

(*) Quand j'écrivois cette lettre , M. d'Holback avoit déjà sa seconde femme , sœur de la première.

entendue ne me rendît perfide & trompeur ? L'article d'une de vos lettres , qui me regarde , m'a fait entrevoir ce soupçon. Non , non , S. Lambert , la poitrine de J. J. Rousseau n'enferma jamais le cœur d'un traître , & je me mépriserois bien plus que vous ne pensez , si jamais j'avois essayé de vous ôter le sien.

Ne croyez pas m'avoir séduit par vos raisons ; j'y vois l'honnêteté de votre ame , & non votre justification. Je blâme vos liens ; vous ne sauriez les approuver vous-même ; & tant que vous me serez chers l'un & l'autre , je ne vous laisserai jamais la sécurité de l'innocence , dans votre état. Mais un amour tel que le vôtre , mérite aussi des égards , & le bien qu'il produit le rend moins coupable. Après avoir connu tout ce qu'elle sent pour vous , pourrois-je vouloir vous rendre malheureux l'un par l'autre ? Non , je me sens du respect pour une union si tendre , & ne la puis mener à vertu par le chemin du désespoir. Un mo

sur-tout, qu'elle me dit il y a deux mois, & que je vous rapporterai quelque jour, m'a touché au point que, de confident de sa passion, j'en suis presque devenu le complice; & il est certain que, si vous pouviez jamais abandonner une pareille amante, je ne saurois m'empêcher de vous mépriser. Je me suis abstenu d'attaquer vos raisons, que je pouvois mettre en poudre; j'ai laissé goûter à son tendre cœur, le charme de s'y complaire; & sans lui cacher mon sentiment, j'ai laissé le voile sur cette égide redoutable, dont ses yeux & les vôtres se feroient détournés. Je le répète, je ne veux point vous ôter l'un à l'autre. Bien loin de là; si jamais entre vous deux, j'ai le bonheur de faire parler la vérité sans vous déplaire, & d'adoucir sa voix dans la bouche d'un ami, je ne veux que prévenir l'infailible terme de l'amour, en vous unissant d'un lien plus durable, à l'épreuve du ravage des ans, dont vous puissiez tous deux vous honorer à la face des hommes, &

qui vous soit doux encore au dernier moment de la vie. Mais soyez fîns que je ne tiendrai jamais ces discours à aucun des deux séparément.

Un excès de délicatesse vous auroit-il fait croire aussi, que l'amitié fait tout à l'amour, & que les sentimens que j'obtiendrois, nuiroient à ceux qui vous sont dus ? Mais dites-moi, qui est-ce qui fait aimer, si ce n'est un cœur sensible ? Les cœurs sensibles ne le sont-ils pas à toutes les sortes d'affections, & peut-il y naître un seul sentiment qui ne tourne au profit de celui qui les domine ? Où est l'aimant qui n'en devient pas plus tendre, en parlant de celle qu'il aime, à son ami ? Où est le cœur plein d'un sentiment qui déborde, qui n'a pas besoin dans l'absence, d'un autre cœur pour s'épancher ? Je fus jeune une fois, & je connus l'ame la plus aimante qui ait existé. Tous les attachemens imaginables étoient réunis dans cette ame tendre ; chacun n'en étoit que plus délicieux par le concours de

tous les autres ; & celui qui l'emportoit , tiroit de tous , un nouveau prix. Quoi ! ne vous est-il point doux dans l'éloignement , qu'il se trouve un être sensible , à qui votre amie aime à parler de vous , & qui se plaise à l'entendre ? Je suis persuadé que vous goûteriez ce plaisir aujourd'hui , si vous m'eussiez donné la journée que vous m'aviez promise , & que vous fussiez venu recevoir à l'Hermitage , l'effusion d'un cœur dont sûrement le vôtre eût été content.

Il est fait , j'en suis sûr , pour m'entendre & répondre au mien. Consultez-le ; il vous redemandera pour moi , l'amie que je tiens de vous , qui m'est devenue nécessaire , & que je n'ai point mérité de perdre. Si son changement vient d'elle , dites-lui ce qu'il convient : s'il vient de vous , dites-le à vous-même. Sachez au moins que , de quelque manière que vous en usiez , vous ferez , elle & vous , mes derniers attachemens. Les maux me gagnent , & m'éloignent

chaque jour davantage de la société. La vôtre étoit la seule de mon goût, qui restât à ma portée. Si vous cherchez tous deux à vous éloigner de moi, je retirerai mon ame au dedans d'elle-même; je mourrai seul & abandonné dans ma solitude, & vous ne penserez jamais à moi sans regret. Si vous vous rapprochez, vous trouverez un cœur qui ne laisse jamais faire la moitié du chemin, à celui qui lui conviennent.

L E T T R E

A M. GRIMM. (*)

A l'Hermitage, le 19 octobre 1757

DITES-MOI, mon cher Grimm, pour quoi tous mes amis prétendent que je dois suivre à Geneve Mad. d'Epina

(*) Notez sur la lettre suivante, que le secret de ce voyage de Mad. d'Epina qu'elle me croyoit bien caché, m'étoit bien connu, de même qu'à toute sa ma

Ai-je tort , ou seroient-ils tous séduits ? Auroient-ils tous cette basse partialité , toujours prête à prononcer en faveur du riche , & à surcharger la misere , de cent devoirs inutiles qui la rendent plus sûre & plus dure ? Je ne veux m'en rapporter là-dessus qu'à vous seul. Quoique sans

mon ; mais comme il ne me convenoit pas d'en paroître instruit , j'étois forcé de motiver mon refus sur d'autres causes : & ce fut par là que je donnai si beau jeu à leur vengeance , d'autant plus cruelle qu'elle étoit plus injuste. Je savois les secrets de Mad. d'Epinay , sans qu'elle me les eût dits , & sans avoir pris le moindre soin pour les apprendre. Jamais je n'en ai révélé aucun , même après ma rupture avec elle. Elle & d'autres faisoient les miens par ma pleine & libre confiance , parce que la réserve avec les amis , me paroît un crime , & qu'on ne doit pas vouloir passer à leurs yeux , pour meilleur qu'on n'est. C'est dans ces vœux , faits d'une manière qui devoit les leur rendre si sacrés , qu'ils ont tiré contre moi le parti que chacun fait. Quel honnête homme n'aimeroit pas cent fois mieux être coupable de mes fautes que de leurs trahisons ?

doute prévenu comme les autres, je vous crois assez équitable pour vous mettre à ma place, & me juger sur mes vrais devoirs. Ecoutez donc mes raisons, mon ami, & décidez du parti que je dois prendre; car, quel que soit votre avis, je vous déclare qu'il sera suivi sur-le-champ.

Qu'est-ce qui peut m'obliger à fuir Mad. d'Epinay? L'amitié, la reconnaissance, l'utilité qu'elle peut retirer de moi! Examinons tous ces points.

Si madame d'Epinay m'a témoigné de l'amitié, je lui en ai témoigné davantage. Les soins ont été mutuels, ou du moins aussi assidus de ma part que de la sienne. Nous sommes tous deux malades, & je ne lui dois plus qu'elle ne me doit sur ce point, qu'en cas que le plus souffrant soit obligé de garder l'autre. Je n'ai rien de plus dessus qu'un mot à vous dire. Elle a des amis moins malades, moins pauvres, moins jaloux de leur liberté, & qui sont du moins aussi chers que moi; mais

je ne vois pas qu'aucun d'eux se fasse un devoir de la fuivre. Par quelle bizarrerie en fera-ce un pour moi seul, qui suis moins en état de le remplir? Si Mad. d'Epinay m'est assez chère pour que je renonce à tout, afin de l'amuser, comment lui suis-je assez peu cher moi-même, pour qu'elle achete aux dépens de ma santé, de ma vie, de mon temps, de mon repos & de toutes mes ressources, les soins d'un complaisant aussi maladroît? Je ne fais si je devois offrir de la fuivre; mais je fais qu'à moins d'avoir cette dureté d'ame que donne l'opulence, & dont elle m'a toujours paru loin, elle ne devoit jamais l'accepter.

Quant aux bienfaits, premièrement je ne les aime point, n'en veux point, & ne fais aucun gré de ceux que je reçois par force. J'ai articulé cela bien nettement à Mad. d'Epinay, avant d'en recevoir aucun d'elle. Ce n'est pas que je n'aime à me livrer comme un autre; à ces doux liens quand l'amitié les forme;

mais lorsqu'on veut trop tirer la chaîne, elle rompt & je suis libre. Qu'a fait pour moi Mad. d'Epinay ? Vous le savez tout mieux que personne, & j'en puis parler librement avec vous. Elle a fait bâtir à mon occasion, une petite maison à l'Hermitage, & m'a engagé d'y loger : j'ai jointe avec plaisir, qu'elle a pris soin d'en rendre l'habitation agréable & sûre. Qu'ai-je fait de mon côté pour Mad. d'Epinay ? Dans le temps que j'étois prêt à me retirer dans ma patrie, que je le desirois si vivement, & que j'aurois dû le faire, elle remua ciel & terre pour me retenir. A force de sollicitations & même d'intrigues, elle réussit ; elle vainquit ma longue résistance, mes vœux, mon goût, l'improbation de mes amis. Tout céda dans mon cœur, à son ascendant. Je me laissai conduire à l'Hermitage ; dès ce moment j'ai toujours senti que j'étois chez autrui, & cet instant de faiblesse m'a déjà causé de longs repentirs. Mes chers amis, attentifs à m'y désoler sans

ne, relâche, ont eu grand soin de m'ôter le
our repos que j'espérois y trouver. Mad.
ous d'Epinay, souvent seule à sa campagne,
eler souhaitoit que je lui tinssé compagnie.
ir à Après avoir fait un sacrifice à l'amitié,
Mer. il en fallut faire un autre à la reconnois-
nte sance. Il faut être pauvre, sans valet,
ren- hair la gêne, & avoir mon ame, pour
l'ai- sentir ce que c'est pour moi, que de
ay? vivre dans la maison d'autrui. J'ai pour-
eti- tant vécu deux ans dans la sienne, assu-
is je jetti sans relâche avec les plus beaux dis-
re, cours de liberté, servi par vingt domesti-
nin. ques & nettoyant tous les matins mes
tri- souliers, surchargé de tristes indigestions
lon- & soupirant sans cesse après ma gamelle.
bût, Vous savez, ami, qu'il m'est impossible
péda de travailler autrement que dans ma
e me retraite, seul, à mon aise, au milieu des
s ce bois, sans distraction & sans assujettisse-
tois ment. Mais je ne parle point du temps
lesse perdu; j'en ferai quitte pour aller tout nu
Mes quelques mois plus tôt. Cependant, cher-
sans chez combien d'écus paient une heure

dé vie & de liberté ; comparez les bienfaits de Mad. d'Epinay avec mes sacrifices , & dites-moi qui d'elle ou de moi reste redevable à l'autre.

Je passe à l'article de l'utilité. Mad. d'Epinay part dans une bonne chaise de poste , accompagnée de son mari , du gouverneur de son fils , de sa femme-de-chambre , & de cinq ou six domestiques. Elle va à Geneve , ville peuplée & pleine de sociétés , où elle n'aura que l'embarras du choix. Elle va chez M. Tronchin , son médecin , son ami , homme d'esprit , homme considéré , recherché , entouré du plus grand monde , dans une famille pleine de mérite , & où elle trouvera les ressources de toute espee pour la santé , pour l'amitié , pour l'amusement. Considérez à présent mon état , mes maux , mon humeur , mes moyens & voyez , je vous prie , en quoi je puis être utile à Mad. d'Epinay dans ce voyage. Soutiendrai-je une chaise de poste ? Puis-je espérer d'achever la route dans

cette saison , sans accident ? Feraï-je arrêter à chaque instant pour descendre , ou faudra-t-il me retenir , souffrir & mourir ? Que Diderot fasse bon marché tant qu'il voudra de ma santé , de ma vie : mon état est connu ; les chirurgiens qui m'ont visité , peuvent l'attester ; & je vous jure qu'avec ce que je souffre , je ne suis guere moins ennuyé que les autres , de me voir vivre si long-temps. Mad. d'Epinaï doit donc s'attendre à de continuelles désagréments , & peut-être à quelque accident dans la route. Elle me connoît trop bien , pour ignorer qu'en pareil cas , j'irois plutôt expirer secrètement au coin d'un buisson , que de causer les moindres frais & retenir un seul domestique ; & moi je connois trop son bon cœur , pour ignorer combien il lui seroit pénible de me laisser dans cet état.

Je pourrois suivre la voiture à pied , comme le veut M. Diderot ; mais les bones pourront me retarder , & la pluie ou la neige me retenir : d'ailleurs , quel-

que fort que je coure , comment faire trente lieues par jour ? & si je laisse aller la chaise , en quoi serai-je utile à la personne qui sera dedans ? Arrivés à Geneve , il faudra passer mes jours , enfermé avec Mad. d'Epinay ; & quelque effort que je fasse pour tâcher de l'amuser , il est impossible qu'une vie si contrainte & si contraire à mon goût ne me plonge pas dans une mélancolie dont je ne serai pas le maître. Quand nous sommes seuls & contents , Mad. d'Epinay ne me parle point , ni moi à elle ; que sera-ce quand je serai triste & gêné ? Si elle tombe des nues à Geneve , j'y tomberai beaucoup plus ; car avec de l'argent , on a par-tout des amis : mais le pauvre n'est chez lui nulle part. Les connoissances que j'y ai , ne peuvent lui convenir ; celles qu'elle y fera , ne me conviendront pas davantage. J'aurai des devoirs à remplir , qui m'éloigneront souvent d'elle , ou bien on ne saura quel soin me les fait négliger & me retient sans cesse dans sa maison. Mieux

mis
pot
sieur
qui t
qui r
qui r
ser m
Mad.
toute
suis n
tune !
passer
que ce
passer
qu'elle
de son
le pass
trem
rien to
est u
age à
servi
nssi pa
oyons

mis, j'y pourrois passer, tout au plus, pour son valet-de-chambre. Quoi, monsieur, un malheureux accablé de maux, qui traîne à peine des souliers à ses pieds, qui n'a ni habits, ni argent, ni ressource, qui ne demande à ses amis que de le laisser misérable & libre, seroit nécessaire à Mad. d'Epinay, qu'il voit environnée de toutes les commodités de la vie, & que suit un cortège de dix personnes? O fortune! si dans ton sein, l'on ne peut se passer du pauvre, je suis plus heureux que ceux qui te possèdent, car je fais me passer d'eux. Ah! me direz-vous, c'est qu'elle vous aime; elle ne peut se passer de son ami. Mais, mon cher Grimm, elle se passera bien de vous, à qui je ne ferai sûrement pas préféré. Oh, que je connois bien tous les sens de ce mot d'amitié! C'est un beau nom, qui sert souvent de passe à la servitude. J'aimerai toujours servir mon ami, pourvu qu'il soit aussi pauvre que moi. S'il est plus riche, soyons libres tous deux, ou qu'il me

serve lui-même ; car son pain est tout gagné , & il a plus de temps à donner à ses plaisirs.

Il me reste à vous dire deux mots de moi. S'il est des devoirs qui m'appellent à la suite de Mad. d'Epinay , n'en est-il point de plus indispensables qui me retiennent , & ne dois-je rien qu'à elle seule ? Je n'aurai pas fait six lieues , que Diderot qui trouve si mauvais que je reste , trouvera bien plus mauvais que je parte , & fera beaucoup mieux fondé. Ah ! m'écrira-t-il , vous suivez une femme à son aise , bien accompagnée , à laquelle après tout vous ne devez rien , & qui n'a pas le moindre besoin de vous pour laisser ici dans la misère & l'abandon , des personnes qui ont passé leur vie à vous servir , & que votre départ réduira au désespoir. Si je me laisse défrayer Diderot m'en fera encore une nouvelle obligation. Si jamais dans la suite , j'osais un moment disposer de moi , il dirait voyez cet ingrat ! elle l'a conduit dans

son pays, & puis il la quitte. Si je paie ma part des frais, comme je dois & veux faire assurément, d'où rassembler si promptement tant d'argent ? A qui vendre si-tôt le peu de livres, d'effets & de meubles qui me restent ? Je ne demande point ce que je deviendrai, le voyage fini ; il est bien clair que, ne pouvant vivre que d'un travail lent & paisible, & tout le monde disposant de mon temps, il faut bien, tôt ou tard mourir de faim. Pendant que j'irai là bas, je laisserai ici un ménage qui, quoique petit, ne laissera pas de m'incommoder durant mon absence. Je serai défrayé chez Mad. d'Epinay. Mais qu'est-ce qu'être défrayé dans la maison d'autrui, quand on n'a ni valet à soi, ni autorité ? C'est dépenser beaucoup plus que chez soi, pour être contrarié toute la journée, pour manquer de tout ce qu'on desire, pour ne rien dire de ce qu'on veut, pour être accablé de mille chaînes, & se trouver enfin très obligé à ceux au service desquels

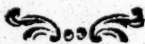
on s'est ruiné. Ajoutez à cela , l'indolence d'un malade paresseux , dans l'usage de laisser tout traîner & de ne rien perdre , de ne rien demander & d'avoir tout son nécessaire , de sentir toujours à côté de lui , quelqu'un qui devine & prévienne ses besoins. Dans la maison d'autrui , les maîtres toujours bien servis sont tranquilles , & supposent tout le monde aussi content qu'eux. Les étrangers qui ont leurs gens , savent se faire servir encore ; mais un homme comme moi , dont l'équipage , la fortune & le silence invitent également à le négliger , n'est servi qu'au prix de l'or. Il n'ose être son valet lui-même , & ne peut employer ceux d'autrui.

Je vois d'où viennent tous les chagrins qu'on me donne. C'est parce que j'ai des sociétés hors de mon état ; c'est parce que tous les gens avec qui je vis , me jugent toujours sur leur fort , jamais sur le mien , & qu'ils veulent qu'un homme qui n'a rien , vive comme s'il avoit dix mille

livres de rente. Personne ne fait se mettre à ma place ; on ne veut pas voir que je suis un être à part , qui n'a point le caractère , les maximes , les ressources des autres , & qu'il ne faut point juger sur leurs regles. Si l'on fait attention à ma pauvreté , ce n'est que pour m'en rendre les charges plus insupportables. C'est ainsi que le philosophe Diderot , dans son cabinet , au coin d'un bon feu , dans une bonne robe de chambre bien fourrée , veut que je fasse trente lieues par jour en hiver , pour courir après une chaise de poste , parce qu'après tout , courir & se crotter est le métier d'un pauvre. Quoi qu'il arrive , soyez bien sûr que le philosophe Diderot , s'il ne pouvoit supporter la chaise , ne courroit de sa vie après celle de personne. Cependant il y auroit du moins cette différence , qu'il auroit de bons bas & de bons souliers , une bonne camifole , qu'il auroit bien soupé la veille , & se feroit bien chauffé en partant ; au moyen de quoi , l'on est

plus fort pour courir , que celui qui n'a de quoi payer ni le souper , ni les fagots , ni la fourrure. Ma foi , si la philosophie ne sert pas à faire ces distinctions , je ne vois pas trop à quoi elle sert.

Pesez bien mes raisons , mon cher ami , & puis dites-moi ce que je dois faire. Je veux remplir mon devoir ; mais dans l'état où je suis , en vérité , l'on ne doit rien exiger de plus. Si vous pensez que je doive partir , prévenez-en Mad. d'Espinay ; prenez quelques mesures pour ne pas laisser ces pauvres femmes seules , cet hiver au milieu des bois. Puis envoyez-moi un exprès , & soyez sûr que je pars pour Paris , à la réception de votre réponse.



L E T T R E

*A Mad. D'EPINAY.**Octobre 1757.*

J'APPRENDS, madame, que votre voyage est différé, & votre fils malade. Je vous prie de me donner de ses nouvelles & des vôtres. Je voudrois bien que votre voyage fût rompu, mais par le rétablissement de votre santé, & non par le dérangement de la sienne.

Mad. de Houdetot me parla mardi beaucoup de votre voyage, & m'exhorta à vous accompagner, presque aussi vivement qu'avoit fait Diderot. Cet empressement à me faire partir, qui devoit être si peu naturel à ceux qui ont de l'humanité & qui connoissent mon état, me fit soupçonner une espee de ligue dont vous étiez le mobile. Je ne disconviens pas que ce desir de m'avoir avec vous, ne soit obligant pour moi & ne m'honore; mais

outre que vous ne m'aviez pas témoigné ce desir à moi-même avec une extrême chaleur, je ne puis souffrir qu'une amie emploie l'autorité d'autrui pour obtenir ce que personne n'eût mieux obtenu qu'elle-même. Je trouve à tout cela un air de tyrannie & d'intrigue, qui m'a donné une indignation contre vous, que je n'ai peut-être que trop exhalée, mais seulement avec votre ami & le mien. Je n'ai pas oublié ma promesse : mais on n'est pas maître de ses pensées ; & tout ce que je puis faire, est de vous dire la mienne en cette occasion, pour être désabusé, si j'ai tort. Je n'ai ni l'art, ni la patience de vérifier les choses ; mais j'ai le tact assez sûr, & suis certain que le billet de Diderot ne vient pas de lui. Soyez sûre qu'au lieu de tous ces mensonges détournés, si vous eussiez insisté avec amitié, que vous m'eussiez dit que vous le desiriez fort, & que je vous serois utile, j'aurois passé par-dessus toute autre considération, & je serois parti.

Je ne fais point encore comment tout

ceci finira ; mais je vous proteste avec vérité, que quoi qu'il arrive, je n'oublierai point vos bontés pour moi, & que quand vous ne voudrez pas m'avoir pour valet, vous m'aurez toujours pour ami. Toutes mes inégalités viennent de ce que j'étois fait pour vous aimer du fond de mon cœur ; qu'ensuite, ayant eu pour suspect votre caractère, & jugeant qu'insensiblement vous cherchiez à me réduire en servitude, ou à m'employer selon vos secrètes vues, je flotte depuis long-temps entre mon penchant pour vous, & les soupçons qui le contrarient. Les indiscretions de Diderot, son ton impérieux & pédagogue avec un homme plus âgé que lui, tout cela a changé le trouble de mon ame en une indignation, qu'heureusement je n'ai laissé exhaler qu'avec votre meilleur ami. Avant de savoir quels en seront les effets & les suites, je me hâte de vous déclarer que le plus ardent de mes vœux est de pouvoir vous honorer toute ma vie, & continuer à nourrir pour

vous , autant d'amitié que je vous dois
de reconnoissance.

L E T T R E

A Mad. DE HOUDETOT.

Octobre 1757

MADAME d'Epinaÿ ne part que demain
dans la matinée : cela m'empêchera, chere
comtesse , de pouvoir me rendre de bonne
heure à Aubonne ; à moins que vous
n'ayez la bonté d'envoyer votre carrosse
entre onze heures & midi , m'attendre
la croix de Deuil. Quoi qu'il en soit
j'irai dîner avec vous ; je vous porterai
un cœur tout nouveau , dont vous serez
contente ; j'ai dans ma poche une égide
invincible , qui me garantira de vous.
n'en falloit pas moins pour me rendre
moi-même ; mais j'y suis rendu , cela est
sûr ; ou plutôt je suis tout à l'amitié que
vous me devez , que vous m'avez jurée
& dont je suis digne dès ce moment

L E T T R E

A M. DE SAINT-LAMBERT.

A l'Hermitage, le 28 octobre 1757.

QUE de joie & de tristesse me viennent de vous, mon cher ami ! A peine l'amitié est-elle commencée entre nous, que vous m'en faites sentir en même temps, tous les tourmens & tous les plaisirs. Je ne vous parlerai point de l'impression que m'a fait la nouvelle de votre accident ; Mad. d'Epinaï en a été témoin. Je ne vous peindrai point non plus les agitations de notre amie, votre cœur est fait pour les imaginer ; & moi, la voyant hors d'elle-même, j'avois à la fois, le sentiment de votre état & le spectacle du sien : jugez de celui de votre ami. On voit bien à vos lettres, que vous êtes de nous tous, le moins sensible à vos maux. Mais pour exciter le zèle & les soins que vous devez à votre guérison, songez, je vous en con-

sure, que vous avez en dépôt, l'espérance de tout ce qui vous est cher. Au reste, quel que soit l'effet des eaux, dont j'attends tout, le bonheur ne réside point dans le sentiment d'une jambe & d'un bras. Tant que votre cœur sera sensible, soyez sûr, mon cher & digne ami, qu'il pourra faire des heureux, & l'être.

Notre amie vint mardi faire ses adieux à la vallée; j'y passai une demi-journée triste & délicieuse. Nos cœurs vous plaçoient entre eux, & nos yeux n'étoient point secs en parlant de vous. Je lui dis que son attachement pour vous, étoit désormais une vertu; elle en fut si touchée, qu'elle voulut que je vous l'écrivisse, & je lui obéis volontiers. Oui, mes enfans, soyez à jamais unis; il n'est plus d'âmes comme les vôtres, & vous méritez de vous aimer jusqu'au tombeau. Il m'est doux d'être en tiers, dans une amitié tendre. Je vous remercie du cœur que vous m'avez rendu, & dont le mien n'est pas indigne. L'estime que vous lui devez,

& celle dont elle m'honore , vous feront sentir toute votre vie , l'injustice de vos soupçons.

Vous savez mon raccommodement avec Grimm : j'ai cette obligation de plus à Mad. d'Epinay , & l'honneur d'avoir fait toutes les avances. J'en fis autant avec Diderot , & j'eus cette obligation à notre amie. Qu'on ait tort ou qu'on ait raison , je trouve qu'il est toujours doux de revenir à son ami ; & le plaisir d'aimer me semble plus cher à un cœur sensible , que les petites vanités de l'amour-propre.

Vous savez aussi le prochain départ de Mad. d'Epinay pour Geneve. Elle m'a proposé de l'accompagner , sans me montrer là-dessus beaucoup d'empressement. Moi , la voyant escortée de son mari , du gouverneur de son fils , de cinq ou six domestiques , aller chez son médecin & son ami , & par conséquent mon cortège lui étant fort inutile , sentant d'ailleurs qu'il me seroit impossible de supporter avec mon mal , & dans la saison où nous en

trons, une chaise de poste jusqu'à Geneve, & joignant aux obstacles tirés de ma situation présente, la gêne insurmontable que j'éprouve toujours à vivre chez autrui, je n'ai pas accepté le voyage, & elle s'est contentée de mes raisons. Là-dessus, Didierot m'écrit un billet extravagant, dans lequel me disant *surchargé du poids des obligations que j'ai à Mad. d'Epinaï*, il me représente ce voyage comme indispensable, en quelque état que soit ma santé, jusqu'à vouloir que je suive plutôt à pied la chaise de poste. Mais ce qui m'a sur-tout percé le cœur, c'est de voir que votre amie est du même avis, & m'ose donner les conseils de la servitude. On diroit qu'il y a une ligue entre tous mes amis, pour abuser de mon état précaire & me livrer à la merci de Mad. d'Epinaï. Laisant ici des gens qu'il faut entretenir partant sans argent, sans habits, sans linge, je serai forcé de tout recevoir d'elle & peut-être de lui tout demander. L'amitié peut confondre les biens ain-

qu

Tom

que les cœurs ; mais dès qu'il sera question de devoirs & d'obligations , étant encore à ses gages , je ne ferai plus chez elle comme son ami , mais comme son valet ; & quoi qu'il arrive , je ne veux pas l'être , ni m'aller étaler dans mon pays , à la suite d'une fermière générale. Cependant j'ai écrit à Grimm une longue lettre , dans laquelle je lui dis mes raisons , & le laisse le maître de décider si je dois partir ou non , résolu de suivre à l'instant son avis ; mais j'espère qu'il ne m'avilira pas. Jusqu'ici je n'ai point de réponse positive , & j'apprends que Mad. d'Epinay part demain. Je me sens , en écrivant cet article , dans une agitation qui me le feroit indiscrètement prolonger ; il faut finir. Mon ami , que n'êtes - vous ici ! Je verserois mes peines dans votre ame ; elle entendroit la mienne , & ne donneroit point à ma juste fierté , le vil nom d'ingratitude. Quoi qu'il en soit , on ne m'enchaînera jamais par certains bienfaits ; je n'en suis toujours défendu ; je méprise

l'argent, je ne fais point mettre à prix ma liberté; & si le sort me réduit à choisir entre les deux vices que j'abhorre le plus, mon parti est pris, & j'aime encore mieux être un ingrat qu'un lâche.

Je ne dois point finir cette lettre, sans vous donner un avis qui nous importe à tous. La santé de notre amie se délabre sensiblement. Elle est maigrie; son estomac va mal; elle ne digere point, elle n'a plus d'appétit; & ce qu'il y a de pis, est que le peu qu'elle mange ne font que des choses mal-saines. Elle étoit déjà changée avant votre accident: jugez de ce qu'elle est, & de ce qu'elle va devenir. Elle confie à des quidams la direction de sa santé: on lui a conseillé les eaux de Passy; mais ce qui importe beaucoup plus à lui conseiller, est le choix d'un médecin qui sache l'examiner & la conduire, & d'un régime qui n'augmente pas le désordre de son estomac. J'ai fait là-dessus tout ce que j'ai pu, mais inutilement. C'est à vous d'obtenir d'elle

qu
to
vo
d'e

JE
tre q
renvo
une f
que j'
noiffez
assez.
d'Epin
fais dav
toute p
reste un
consoler
Hâtez-v
truire. A

qu'elle refuse à mon amitié. C'est surtout par le soin que vous prendrez de vous, que vous l'engagerez à en prendre d'elle. Adieu, mon ami.

L E T T R E

A Mad. DE HOUDETÔT.

8 novembre 1758.

JE viens de recevoir de Grimm une lettre qui m'a fait frémir, & que je lui ai renvoyée à l'instant, de peur de la lire une seconde fois. Madame, tous ceux que j'aimois me haïssent, & vous connoissez mon cœur; c'est vous en dire assez. Tout ce que j'avois appris de Mad. d'Epinay, n'est que trop vrai, & j'en fais davantage encore. Je ne trouve de toute part que sujets de désespoir. Il me reste une seule espérance; elle peut me consoler de tout & me rendre le courage. Hâtez-vous de la confirmer ou de la détruire. Ai-je encore une amie & un ami?

M ij

Un mot, un seul mot, & je puis vivre.

Je vais déloger de l'Hermitage. Mon dessein est de chercher un asyle éloigné & inconnu : mais il faut passer l'hiver, & vos défenses m'empêchent de l'aller passer à Paris. Je vais donc m'établir à Montmorency comme je pourrai, en attendant le printemps. Ma respectable amie, je ne vous reverrai jamais : je le sens à la tristesse qui me serre le cœur ; mais je m'occuperai de vous dans ma retraite. Je songerai que j'ai deux amis au monde, & j'oublierai que j'y suis seul.

L E T T R E

A L A M Ê M E.

Novembre 1758.

VOICI la quatrième lettre que je vous écris, sans réponse. Ah ! si vous continuez de vous taire, je vous aurai trop entendue. Songez à l'état où je suis, & consultez votre bon cœur. Je puis sup-

porter d'être abandonné de tout le monde. Mais vous ! vous qui me connoissez si bien ! Grand Dieu ! suis-je un scélérat ! un scélérat , moi ! Je l'apprends bien tard. C'est M. Grimm , c'est mon ancien ami , c'est celui qui me doit tous les amis qu'il m'ôte , qui a fait cette belle découverte , & qui la publie. Hélas ! il est l'honnête homme , & moi l'ingrat. Il jouit des honneurs de la vertu pour avoir perdu son ami , & moi je suis dans l'opprobre pour n'avoir pu flatter une femme perfide , ni m'affervir à celle que j'étois forcé de haïr. Ah , si je suis un méchant , que toute la race humaine est vile ! Cruelle , falloit-il céder aux séductions de la fausseté , & faire mourir de douleur , celui qui ne vivoit que pour vous aimer ? Adieu : je ne vous parlerai plus de moi ; mais si je ne puis vous oublier , je vous défie d'oublier à votre tour , ce cœur que vous méprisez , ni d'en trouver jamais un semblable.



L E T T R E

A L A M Ê M E.

Janvier 1758.

VOTRE barbarie est inconcevable ; elle n'est pas de vous. Ce silence est un raffinement de cruauté, qui n'a rien d'égal. On vous dira l'état où je suis depuis huit jours. Et vous aussi ! & vous aussi, Sophie, vous me croyez un méchant ? (*)

(*) Notez que toutes les horribles noirceurs dont on m'accusoit, se réduisoient à n'avoir pas voulu suivre à Genève Mad. d'Epinay. C'étoit uniquement pour cela, que j'étois un monstre d'ingratitude, un homme abominable. Il est vrai qu'on m'accusoit de plus, du crime horrible d'être amoureux de Mad. de Houdetot, & de ne pouvoir me résoudre à m'éloigner d'elle. Que cela fût ou non, il est certain que j'avois une autre puissante raison pour ne pas suivre Mad. d'Epinay, qui m'en eût empêché, quand j'en aurois eu que celle-là. Je ne pouvois, sans lui manquer, dire cette raison, qui n'a

Ah Bien ! si vous le croyez , à qui donc en appellerai-je ? Mais pourtant comment se fait-il que la vertu me soit si chère ? que je sente en moi le cœur d'un homme de bien ? Non : quand je tourne les yeux sur le passé , & que je vois quarante ans d'honneur , à côté d'une mauvaise lettre , je ne puis désespérer de moi.

Je n'affecterai point une fermeté dont je suis bien loin ; je me sens accablé de mes maux. Mon ame est épuisée de douleurs & d'ennuis. Je porte dans un cœur innocent , toutes les horreurs du crime ; je ne suis point des humiliations qui conviennent à mon infortune ; & si j'espérois vous fléchir , j'irois , ne pouvant arriver

voit de rapport qu'à elle. Ainsi , réduit à taire les deux véritables raisons que j'avois pour rester , j'étois forcé , pour m'excuser , de battre la campagne , & de ne laisser accuser par Mad. d'Epinay , & par ses amis , de l'ingratitude la plus noire , précisément parce que je ne voulois pas me justifier , ni la compromettre.

jusqu'à vous, vous attendre à votre sortie, me prosterner au - devant de vous, trop heureux d'être foulé aux pieds des chevaux, écrasé sous votre carrosse, & de vous arracher au moins un regret à ma mort. N'en parlons plus : la pitié n'efface point le mépris ; & si vous me croyez digne du vôtre, il faut ne me regarder jamais.

Ah ! méprisez - moi, si vous le pouvez ; il me fera plus cruel de vous savoir injuste que moi déshonoré, & j'implore de la vertu, la force de supporter le plus douloureux des opprobres. Mais, pour m'avoir ôté votre estime, faut-il renoncer à l'humanité ? Méchant ou bon, quel bien attendez - vous de mettre un homme au désespoir ? Voyez ce que je vous demande ; & si vous n'êtes pire que moi, osez me refuser. Je ne vous verrai plus ; les regards de Sophie ne doivent tomber que sur un homme estimé d'elle, & l'œil du mépris n'a jamais souillé ma personne. Mais vous fûtes, après S. Lambert, la pre-

dernier attachement de mon cœur : ni lui
ni vous n'en sortirez jamais ; il faut que
je m'occupe de vous sans cesse , & je ne
puis me détacher de vous qu'en renon-
çant à la vie. Je ne vous demande aucun
témoignage de souvenir ; ne parlez plus
de moi ; ne m'écrivez plus ; oubliez que
vous m'avez honoré du nom de votre ami ,
& que j'en fus digne. Mais ayant à vous
parler de vous , ayant à vous tenir le sacré
engagement de la vérité , que vous n'enten-
dez peut-être que de moi seul , que je
suis sûr au moins , que vous daignerez
recevoir mes lettres , qu'elles ne seront
jetées au feu sans les lire , & que je
perdrai pas ainsi les chers & derniers
moyens auxquels je consacre le reste in-
fortuné de ma vie. Si vous craignez d'y
trouver le venin d'une ame noire , je
consens qu'avant de les lire , vous les
fassiez examiner , pourvu que ce ne soit
que par cet honnête homme qui se com-
mit si fort à faire un scélérat de son ami.
C'est la première où l'on trouvera la

moindre chose à blâmer, fasse à jamais révoquer la permission que je vous demande. Ne soyez pas surprise de cette étrange priere ; il y a si long - tems que j'apprends à aimer sans retour , que mon cœur y est tout accoutumé.

L E T T R E

A L A M Ê M E.

Ce samedi 25 mars 1758

EN attendant votre courier, je commence par répondre à votre lettre de vendredi, venue par la poste.

Je crois avoir à m'en plaindre, & j'ai peine à comprendre que vous l'ayez écrite avec l'intention que j'en fusse content. Expliquons - nous ; & si j'ai tort, dites - moi sans détour.

Vous me dites que j'ai été le plus grand obstacle au progrès de votre amitié. D'un bord , j'ai à vous dire que je n'exige point que votre amitié fût du progrès

mais seulement qu'elle ne diminuât pas ; & certainement je n'ai point été la cause de cette diminution. En nous séparant à notre dernière entrevue d'Aubonne, j'aurais juré que nous étions les deux personnes de l'univers qui avoient le plus d'estime & d'amitié l'une pour l'autre , & qui s'honoroient le plus réciproquement. C'est, ce me semble, avec les assurances de ce mutuel sentiment, que nous nous séparâmes , & c'est encore sur ce même ton que vous m'écrivîtes quatre jours après. Insensiblement, vos lettres ont changé de style ; vos témoignages d'amitié sont devenus plus réservés , plus circonspécts , plus conditionnels ; au bout d'un mois il s'est trouvé, je ne fais comment, que votre ami n'étoit plus votre ami. Je vous ai demandé plusieurs fois la raison de ce changement , & vous m'obligez de vous la demander encore ; je vous demande pas pourquoi votre amitié n'a point augmenté, mais pourquoi elle s'est éteinte. Ne m'alléguez pas

ma rupture avec votre belle - sœur & son digne ami. Vous savez ce qui s'est passé, & de tout temps vous avez dû savoir qu'il ne sauroit y avoir de paix entre J. J. Rousseau & les méchans.

Vous me parlez de fautes, de foiblesses, d'un ton de reproche. Je suis foible, il est vrai ; ma vie est pleine de fautes, car je suis homme. Mais voici ce qui me distingue des hommes que je connois : c'est qu'au milieu de mes fautes, je me suis toujours reprochées ; c'est qu'elles ne m'ont jamais fait mépriser mon devoir ni fouler aux pieds la vertu ; c'est qu'enfin j'ai combattu & vaincu pour elle, dans les momens où tous les autres l'oublient. Puissiez - vous ne trouver jamais que des hommes ainsi criminels !

Vous me dites que votre amitié, telle qu'elle est, subsistera toujours pour moi tel que je sois, excepté le crime & l'indignité, dont vous ne me croirez jamais capable. A cela, je vous réponds que j'ignore quel prix je dois donner à votre amitié.

amitié, telle qu'elle est ; que quant à moi , je ferai toujours ce que je suis depuis quarante ans ; qu'on ne commence pas si tard à changer ; & quant au crime & à l'indignité , dont vous ne me croirez jamais capable , je vous apprends que ce compliment est dur pour un honnête homme , & insultant pour un ami.

Vous me dites que vous m'avez toujours vu beaucoup meilleur que je ne me suis montré. D'autres , trompés par les apparences , m'estiment moins que je ne vaudrais , & sont excusables ; mais pour vous , vous devez me connoître : je ne vous demande que de me juger sur ce que vous avez vu de moi.

Mettez - vous un moment à ma place. Que voulez - vous que je pense de vous de vos lettres ? On diroit que vous avez peur que je ne sois paisible dans ma retraite , & que vous êtes bien aise de m'y passer de temps en temps , des témoignages de peu d'estime , que , quoi que vous en puissiez dire , votre cœur dément

tira toujours. Rentrez en vous-même, je vous en conjure : vous m'avez demandé quelquefois les sentimens d'un pere ; je les sens en vous parlant , même aujourd'hui que vous ne me les demandez plus. Je n'ai point changé d'opinion sur votre bon cœur ; mais je vois que vous ne savez plus ni penser , ni parler , ni agir par vous-même. Voyez au moins quel rôle on vous fait jouer. Imaginez ma situation. Pourquoi venez-vous contrister encore par vos lettres , une ame que vous devez croire assez affligée de ses propres ennuis ? Est-il si nécessaire à votre repos de troubler le mien ? Ne sauriez-vous concevoir que j'ai plus besoin de consolations que de reproches ? Épargnez-moi donc ceux que vous savez bien que je ne mérite pas , & portez quelque respect à mes malheurs. Je vous demande de trois choses l'une : ou changez de style , ou justifiez le vôtre , ou cessez de m'écrire ; j'aime mieux renoncer à vos lettres , que d'en recevoir d'injurieuses.

puis me passer que vous m'estimiez , mais j'ai besoin de vous estimer vous-même ; & c'est ce que je ne saurois faire , si vous manquez à votre ami.

Quant à la Julie , ne vous gênez point pour elle. Soit que vous m'écriviez ou non , vos copies ne se feront pas moins ; & si je les ai suspendues après un silence de trois semaines , c'est que j'ai cru que m'ayant tout-à-fait oublié , vous ne vous souciez plus de rien qui vint de moi. Adieu : je ne suis ni changeant ni subjugué comme vous ; l'amitié que vous m'avez demandée & que je vous ai promise , je vous la garderai jusqu'au tombeau. Mais si vous continuez à m'écrire de ce ton équivoque & soupçonneux que vous affectez avec moi , trouvez bon que je cesse de vous répondre ; rien n'est moins regrettable qu'un commerce d'outrages : mon cœur & ma plume s'y refuseront toujours avec vous.



L E T T R E

*A M. D'ALEMBERT.**A Montmorency , le 25 juin 1758.*

J' A I dû , monsieur , répondre à votre article *Geneve*. Je l'ai fait , & je vous ai même adressé cet écrit. Je suis sensible aux témoignages de votre souvenir , & à l'honneur que j'ai reçu de vous en plus d'une occasion : mais vous nous donnez un conseil pernicieux ; & si mon pere en avoit fait autant , je n'aurois pu ni dû me taire. J'ai tâché d'accorder ce que je vous dois , avec ce que je dois à ma patrie ; quand il a fallu choisir , j'aurois fait un crime de balancer. Si ma témérité vous offense , vous n'en ferez que trop vengeance par la foiblesse de l'ouvrage. Vous y chercherez en vain , les restes d'un talent qui n'est plus , & qui ne se nourrissoit peut-être , que de mon mépris pour mes adversaires. Si je n'avois consulté que ma

réputation, j'aurois certainement supprimé cet écrit : mais il n'est pas ici question de ce qui peut vous plaire ou m'honorer ; en faisant mon devoir, je ferai toujours assez content de moi, & assez justifié près de vous.

L E T T R E

A M. VERNES.

A Montmorency, le 4 juillet 1758.

Je me hâte, mon cher Vernes, de vous rassurer sur le sens que vous avez donné à ma dernière lettre, & qui sûrement n'étoit pas le mien. Soyez sûr que j'ai pour vous, toute l'estime & toute la confiance qu'un ami doit à son ami. Il est vrai que j'ai eu les mêmes sentimens pour d'autres qui m'ont trompé, & que plein d'une amertume en secret dévorée, si s'en est répandu quelque chose sur mon papier ; mais, mon ami, cela vous regardoit si peu, que dans la même lettre

je vous ai, ce me semble, assez témoigné l'ardent desir que j'ai de vous voir & de vous embrasser. Vous me connoissez mal; si je vous croyois capable de me tromper, je n'aurois plus rien à vous dire.

J'ai reçu l'exemplaire de M. Duval; je vous prie de l'en remercier. S'il veut bien m'en adresser deux autres, non pas par la même voie dont il s'est servi, mais à l'adresse de M. Coindet, chez MM. Theluffon, Necker & Compagnie, rue Michel-le-Comte, je lui en serai obligé. Il a eu tort d'imprimer cet article sans m'en rien dire; il a laissé des fautes que j'aurois ôtées, & il n'a pas fait des corrections & additions que je lui aurois données.

J'ai sous presse un petit écrit sur l'article de *Geneve* de M. d'Alembert. Le conseil qu'il nous donne, d'établir une comédie m'a paru pernicieux; il a réveillé mon zele & m'a d'autant plus indigné, que j'ai vu clairement, qu'il ne se faisoit pas un scrupule de faire sa cour à M. de Vol-

taire à nos dépens. Voilà les auteurs & les philosophes ! Toujours pour motif quelque intérêt particulier , & toujours le bien public pour prétexte. Cher Vernes , soyons hommes & citoyens jusqu'au dernier soupir. Osons toujours parler pour le bien de tous , fût-il préjudiciable à nos amis & à nous-mêmes. Quoi qu'il en soit, j'ai dit mes raisons ; ce sera à nos compatriotes à les peser. Ce qui me fâche , c'est que cet écrit est de la dernière foiblesse ; il se sent de l'état de langueur où je suis , & où j'étois bien plus encore quand je l'ai composé. Vous n'y reconnoîtrez plus rien que mon cœur ; mais je me flatte que c'en est assez pour me conserver le vôtre. Voulez-vous bien passer de ma part , chez M. Marc Chapuis , lui faire mes tendres amitiés , & lui demander s'il peut bien que je lui fasse adresser les exemplaires de cet écrit que je me suis réservés , afin de les distribuer à ceux à qui je les destine , suivant la note que je vous enverrai ?

Vous m'avez parlé ci-devant , de Mad. d'Epinay ; l'ami Roustan que j'embrasse & remercie , m'en parle , & d'autres m'en parlent encore. Cela me fait juger qu'elle vous laisse dans une erreur , dont il faut que je vous tire. Si Mad. d'Epinay vous dit que je suis de ses amis , elle vous trompe ; si elle vous dit qu'elle est des miens , elle vous trompe encore plus. Voilà tout ce que j'ai à vous dire d'elle.

Loin que l'ouvrage dont vous me parlez , soit un roman philosophique , c'est au contraire un commerce de bonnes gens. Si vous venez , je vous montrerai cet ouvrage ; & si vous jugez qu'il vous convienne de vous en mêler , je l'abandonne avec plaisir à votre direction. Adieu , mon ami ; songez , non pas , graces au ciel , aux ides de mars , mais aux calendes de septembre : c'est ce jour là que je vous attends.



L E T T R E

A SOPHIE.

13 juillet 1758.

Je commence une correspondance qui n'a point d'exemple & ne fera guere imitation : mais votre cœur n'ayant plus rien à comparer au mien , j'aime mieux faire seul les frais d'un commerce qui ne seroit qu'opération pour vous , & où vous n'aurez à mettre que des paroles. C'est une faiblesse méprisable de substituer des procédés à la place des sentimens , & de n'être honnête qu'à l'extérieur. Quiconque a le courage de paroître toujours ce qu'il est , deviendra tôt ou tard ce qu'il doit être ; mais il n'y a plus rien à espérer de ceux qui se font un caractère de parade. Je vous pardonne de n'avoir plus d'activité pour moi , c'est parce que vous ne m'en montrez plus. Je vous aime cent fois mieux ainsi , qu'avec ces lettres froi-

des, qui vouloient être obligeantes, & montroient, malgré vous, que vous songiez à autre chose en les écrivant. De la franchise, ô Sophie ! il n'y a qu'elle qui élève l'ame, & soutienne par l'estime de soi-même, le droit à celle d'autrui.

Mon dessein n'est pas de vous ennuyer de fréquentes & longues lettres. Je n'espere pas même, avec toute ma discrétion, que vous lisiez toutes celles que je vous écrirai ; mais du moins aurai-je eu le plaisir de les écrire, & peut-être est-il bon pour vous & pour moi, que vous ayez la complaisance de les recevoir. Je vous crois un bon naturel ; c'est cette opinion qui m'attache encore à vous : mais une grande fortune sans adversités, a dû vous endurcir l'ame ; vous avez trop peu connu de maux, pour être fort sensible à ceux des autres. Ainsi les douceurs de la commiseration vous sont encore inconnues. N'ayant su partager les peines d'autrui, vous ferez moins en état d'en supporter vous-même, si jamais il en vient

& il est toujours à craindre qu'il n'en vienne : car vous n'ignorez pas que la fortune même n'en garantit pas toujours ; & quand elles nous attaquent au milieu de ses faveurs , quelles ressources lui reste-t-il pour les guérir ?

Non fidarti della forte
Ancor a me già fù grata ,
Et tu ancor abbandonata
Sospirar potresti un di.

Veuille le ciel tromper ma prévoyance !
En ce cas , mes soins n'auront été qu'inutiles , & il n'y aura point de mal au moins à les avoir pris : mais si jamais votre cœur affligé se sent besoin de ressources qu'il ne trouvera pas en lui-même , si peut-être un jour d'autres manières de penser vous dégoûtent de celles qui n'ont pu vous rendre heureuse , revenez à moi si je vis encore , & vous saurez quel ami vous avez méprisé. Si je ne vis plus , relisez mes lettres ; peut-être le souvenir de mon attachement adoucira-t-il vos

peines ; peut-être trouverez-vous dans mes maximes, des consolations que vous n'imaginez pas aujourd'hui.

L E T T R E

A M. DELEYRE.

A Montmorency, le 5 octobre 1758

ENFIN, mon cher Deleyre, j'ai de vos nouvelles. Vous attendiez plus tôt des miennes & vous n'aviez pas tort ; mais pour vous en donner, il falloit savoir où vous prendre, & je ne voyois personne qui pût me dire ce que vous étiez devenu. N'ayant & ne voulant avoir désormais, pas plus de relation avec Paris qu'avec Pekin, il étoit difficile que je pusse être mieux instruit ; cependant jeudi dernier, un pensionnaire des Vertus, qui me vint voir avec le pere curé m'apprit que vous étiez à Liege ; mais ce que j'aurois dû faire il y a deux mois étoit à présent hors de propos, & ce n'est

toit j
vous
de to
reten
J'a
avez
de vo
où vo
crois
tous
fares
préfer
gloire
ce qu'i
plaisoi
cas de
an lieu
trister
Cher D
fatyriq
la relig
pect. L
du fied
point d
To

toit plus le cas de vous prévenir ; car je vous avoue que je suis & serai toujours de tous les hommes , le moins propre à retenir les gens qui se détachent de moi.

J'ai d'autant plus senti le coup que vous avez reçu , que j'étois bien plus content de votre nouvelle carrière que de celle où vous êtes en train de rentrer. Je vous crois assez de probité pour vous conduire toujours en homme de bien dans les affaires , mais non pas assez de vertu pour préférer toujours le bien public à votre gloire , & ne dire jamais aux hommes que ce qu'il leur est bon de favoir. Je me complaisois à vous imaginer d'avance dans le cas de relancer quelquefois les frippons , au lieu que je tremble de vous voir contrister les âmes simples dans vos écrits. Cher Deleyre , défiez-vous de votre esprit satyrique ; sur-tout apprenez à respecter la religion. L'humanité seule exige ce respect. Les grands , les riches , les heureux du siècle seroient charmés qu'il n'y eût point de Dieu ; mais l'attente d'une autre

vie console de celle-ci, le peuple & le misérable : quelle cruauté de leur ôter encore cet espoir !

Je suis attendri, touché de tout ce que vous me dites de M. G. Quoique je fusse déjà tout cela, je l'apprends de vous avec un nouveau plaisir. C'est bien plus votre éloge que le sien, que vous faites : la mort n'est pas un malheur pour un homme de bien, & je me réjouis presque de la sienne, puisqu'elle m'est une occasion de vous estimer davantage. Ah ! Deleyre, puissai-je m'être trompé, & goûter le plaisir de me reprocher cent fois le jour, de vous avoir été juge trop sévère !

Il est vrai que je ne vous parlai point de mon écrit sur les spectacles ; car, comme je vous l'ai dit plus d'une fois, je ne me fiois pas à vous. Cet écrit est bien loin de la prétendue méchanceté dont vous parlez : il est lâche & foible, les méchans n'y font plus gourmandés, vous ne m'y reconnoîtrez plus. Cependant je l'aime plus que tous les autres

parce qu'il m'a sauvé la vie , & qu'il me servit de distraction dans des momens de douleur , où sans lui , je serois mort de désespoir. Il n'a pas dépendu de moi de mieux faire ; j'ai fait mon devoir , c'est assez pour moi. Au surplus , je livre l'ouvrage à votre juste critique. Honorez la vérité ; je vous abandonne tout le reste. Adieu : je vous embrasse de tout mon cœur.

L E T T R E

*A M. VERNES.**A Montmorency , le 22 octobre 1758.*

J E reçois à l'instant , mon ami , votre dernière lettre , sans date , dans laquelle vous m'en annoncez une autre , sous le pli de M. de Chenonceaux , que je n'ai point reçue. C'est une négligence de ses commis , j'en suis sûr ; car il vint me voir il y a peu de jours , & ne m'en parla point. Quoi qu'il en soit , ne nous

exposons plus au même inconvénient; écrivez-moi directement, & n'affranchissez plus vos lettres, car je ne suis pas à portée ici d'en faire de même. Quoique ce paquet soit assez gros pour en valoir la peine, je ne crois pas que mon ami regrette l'argent qu'il lui coûtera, & je ne lui ai pas donné le droit, que je fache, de penser moins favorablement de moi. Soyez aussi plus exact aux dates, que vous êtes sujet à oublier.

L'écrit à M. d'Alembert paroît en effet à Paris, depuis le 2 de ce mois; je ne l'ai appris que le 7. Le lundi 8, je reçus le petit nombre d'exemplaires que mon libraire avoit joints pour moi à cet envoi: je les ai fait distribuer le même jour & les suivans; en sorte que le débit de cet ouvrage ayant été assez rapide, tous ceux à qui j'en ai envoyé l'avoient déjà; & voilà un des désagrémens auxquels m'assujettit l'inconcevable négligence de ce libraire. Pour que vous jugiez s'il y a de ma faute dans les retards de l'envoi pour

Gen
tres
reusc
relat
de vo
Selon
vous
vous
celui
somm
somm
de rel
de lui
n'ai p
mon c
état d'
aussi l
souv
riche &
pour le
u cho
laire,
gréer à
e gran

Geneve, je vous envoie une de ses lettres, à demi déchirée, & que j'ai heureusement retrouvée. Si vous avez des relations en Hollande, vous m'obligerez de vous en faire informer à lui-même. Selon son compte, j'espere enfin que vous aurez reçu & distribué ceux qui vous sont adressés. Je vous dirai, sur celui de M. Labat, que nous ne nous sommes jamais écrit, & que nous ne sommes par conséquent en aucune espece de relation; cependant je serois bien aise de lui donner ce léger témoignage que je n'ai point oublié ses honnêtetés. Mais, mon cher Vernes, Roustan est moins en état d'en acheter un; je voudrois bien aussi lui donner cette petite marque de souvenir; & dans la balance entre le riche & le pauvre, je penche toujours pour le dernier. Je vous laisse le maître au choix. A l'égard de l'autre exemplaire, il faut, s'il vous plait, le faire gréer à M. Soubeyran, avec lequel j'ai de grands torts de négligence, & non

pas d'oubli ; tâchez , je vous prie , de l'engager à les oublier.

Je n'ignorois pas que l'article *Geneve* étoit en partie de M. de Voltaire. Quoique j'aie eu la discrétion de n'en rien dire , il vous sera aisé de voir , par la lecture de l'ouvrage , que je savois , en l'écrivant , à quoi m'en tenir. Mais je trouveroïs bizarre que M. de Voltaire crût , pour cela , que je manquerois de lui rendre un hommage que je lui offre de très-bon cœur. Au fond , si quelqu'un devoit se tenir offensé , ce seroit M. d'Alembert ; car , après tout , il est au moins le pere putatif de l'article. Vous verrez , dans la lettre ci-jointe , comment il a reçu la déclaration que je lui fis dans le temps , de ma résolution. Que maudisse tout respect humain qui offense la droiture & la vérité ! J'espère avoir secoué pour jamais cet indigne joug.

Je n'ai rien à vous dire sur la réimpression de l'*Economie politique* , parce que je n'ai pas reçu la lettre où vous

m'en parlez. Mais je vous avoue que, sur l'offre de M. Duvillard, j'ai cru que l'auteur pouvoit lui en demander deux exemplaires, & s'attendre à les recevoir. S'il ne tient qu'à les payer, je vous prie d'en prendre le soin, & je vous ferai rembourser cette avance, avec celles que vous aurez pu faire au sujet de mon dernier écrit, & dont je vous prie de m'envoyer la note.

Je n'ai point lu le livre de *l'Esprit*; mais j'en aime & estime l'auteur. Cependant j'entends de si terribles choses de l'ouvrage, que je vous prie de l'examiner avec bien du soin, avant d'en hasarder un jugement ou un extrait dans votre recueil.

Adieu, mon cher Vernes. Je vous aime trop pour répondre à vos amitiés; ce langage doit être pros crit entre amis.



L E T T R E

A U M Ê M E.

A Montmorency , le 21 novembre 1758.

C H E R Vernes , plaignez - moi. Les approches de l'hiver se font sentir. Je souffre , & ce n'est pas le pire pour ma paresse. Je suis accablé de travail , & jamais mon dernier écrit ne m'a coûté la moitié de la peine & du temps à faire, que me coûteront à répondre , les lettres qu'il m'attire. Je voudrois donner la préférence à mes concitoyens ; mais cela ne se peut sans m'exposer. Car , parmi les autres lettres , il y en a de très-dangereuses , dans lesquelles on me tend visiblement des pièges , auxquelles il faut pourtant répondre & répondre promptement , de peur que mon silence même ne soit imputé à crime. Faites donc en sorte , mon ami , qu'un retard de nécessité ne soit pas attribué à négligence , & que

mes compatriotes aient pour moi , plus d'indulgence que je n'ai lieu d'en attendre des étrangers. J'aurai soin de répondre à tout le monde ; je desiré seulement qu'un délai forcé ne déplaîse à personne.

Vous me parlez des critiques. Je n'en lirai jamais aucun ; c'est le parti que j'ai pris dès mon précédent ouvrage , & je m'en suis très-bien trouvé. Après avoir dit mon avis , mon devoir est rempli. Errer est d'un mortel , & sur-tout d'un ignorant comme moi ; mais je n'ai pas tantétément de l'ignorance. Si j'ai fait des fautes , qu'on les censure , c'est fort bien fait. Pour moi , je veux rester tranquille ; & si la vérité m'importe , la paix m'importe encore plus.

Cher Vernes , qu'avons - nous fait ? nous avons oublié M. Abauzit. Ah ! mes , méchant ami ! cet homme respectable , qui passe sa vie à s'oublier soi-même , doit-il être oublié des autres ? Il ne doit oublier tout le monde avant lui. Ne m'avez-vous dit un mot ? Je ne puis en consolerai jamais. Adieu.

Je n'oublie pas ce que vous m'avez demandé pour votre recueil ; mais..... du temps ! du temps ! Hélas ! je n'en fais cas que pour le perdre. Ne trouvez-vous pas qu'avec cela , mes comptes seront bien rendus ?

L E T T R E

A M. le docteur TRONCHIN.

A Montmorency , le 27 novembre 1758

VO T R E lettre , monsieur , m'auroit fait grand plaisir en tout temps , & m'en a fait sur-tout aujourd'hui ; car j'y vois qu'ayant jugé l'absent sans l'entendre vous ne l'avez pas jugé tout-à-fait aussi sévèrement qu'on me l'avoit dit. Plus je suis indifférent sur les jugemens du public , moins je le suis sur ceux des hommes de votre ordre ; mais quoique j'ai peine à mériter l'estime des honnêtes gens je ne fais mendier celle de personne ; j'avoue que c'est la chose du monde

moins importante , que d'être juste ou injuste envers moi.

Je ne doutois pas que vous ne fussiez de mon avis , ou plutôt que je ne fusse du vôtre , sur la proposition de M. d'Alembert , & je suis charmé que vous ayez bien voulu confirmer vous-même cette opinion. Il y aura du malheur , si votre sagesse & votre crédit n'empêchent pas la comédie de s'établir à Geneve & de se maintenir à nos portes.

A l'égard des cercles , je conviens de leur abus , & je n'en doutois pas : c'est le sort des choses humaines ; mais je crois qu'aux cercles détruits , succéderont de plus grands abus encore. Vous faites une distinction très-judicieuse sur la différence des républiques grecques à la nôtre , par rapport à l'éducation publique : mais cela n'empêche pas que cette éducation ne puisse avoir lieu parmi nous , & qu'elle ne l'ait même par la seule force des choses , soit qu'on le veuille , soit qu'on ne le veuille pas. Considérez

qu'il y a une grande différence entre nos artisans & ceux des autres pays. Un horloger de Geneve est un homme à présenter par-tout ; un horloger de Paris n'est bon qu'à parler de montres. L'éducation d'un ouvrier tend à former ses doigts rien de plus. Cependant le citoyen reste bien ou mal, la tête & le cœur se forment ; on trouve toujours du temps pour cela, & voilà à quoi l'institution doit pourvoir. Ici, monsieur, j'ai sur vous dans le particulier, l'avantage que vous avez sur moi dans les observations générales : cet état des artisans est le mien, celui dans lequel je suis né, dans lequel j'aurois dû vivre, & que je n'ai quitté que pour mon malheur. J'y ai reçu cette éducation publique, non par une institution formelle, mais par des traditions & des maximes qui, se transmettant d'âge en âge, donnoient de bonne heure à la jeunesse, les lumières qui lui conviennent & les sentimens qu'elle doit avoir. A douze ans, j'étois un Romain ; à vingt

j'av

Tox

j'avois couru le monde , & n'étois plus qu'un polifson. Les temps font changés , je ne l'ignore pas ; mais c'est une injustice de rejeter sur les artisans , la corruption publique ; on fait trop que ce n'est pas par eux qu'elle a commencé. Par-tout le riche est toujours le premier corrompu , le pauvre fuit , l'état médiocre est atteint le dernier. Or , chez nous , l'état médiocre est l'horlogerie.

Tant pis si les enfans restent abandonnés à eux-mêmes. Mais pourquoi le font-ils ? Ce n'est pas la faute des cercles ; au contraire , c'est là qu'ils doivent être élevés , les filles par les meres , les garçons par les peres. Voilà précisément l'éducation moyenne qui nous convient , entre l'éducation publique des républiques grecques , & l'éducation domestique des monarchies , où tous les sujets doivent rester isolés , & n'avoir rien de commun que l'obéissance.

Il ne faut pas , non plus , confondre les exercices que je conseille , avec ceux

de l'ancienne gymnastique. Ceux-ci for-
moient une véritable occupation, pres-
que un métier ; les autres ne doivent être
qu'un délassement, des fêtes, & je ne les
ai proposés qu'en ce sens. Puisqu'il faut
des amusemens, voilà ceux qu'on nous
doit offrir. C'est une observation qu'on
faisoit de mon temps, que les plus habi-
les ouvriers de Geneve étoient précise-
ment ceux qui brilloient le plus dans
ces sortes d'exercices, alors en honneur
parmi nous. Preuve que ces diversions
ne nuisent point l'une à l'autre, mais au
contraire s'entr'aident mutuellement ; le
temps qu'on leur donne en laisse moins
à la crapule, & empêche les citoyens de
s'abrutir.

Adieu, monsieur ; je vous embrasse de
tout mon cœur. Puissiez-vous long-temps
honorer votre patrie, & faire du bien au
genre humain !



L E T T R E

*A M. MOULTOU.**A Montmorency, le 15 décembre 1758.*

QUOIQUE je sois incommodé & accablé d'occupations défagréables, je ne puis, monsieur, différer plus long-temps à vous remercier de votre excellente lettre. Je ne puis vous dire à quel point elle m'a touché & charmé. Je l'ai relue & la relirai plus d'une fois : j'y trouve des traits dignes du sens de Tacite & du zèle de Caton ; il ne faut pas deux lettres comme celle-là pour faire connoître un homme, & c'est d'après cette connoissance, que je m'honore de votre suffrage. O cher Moulto ! nouveau Genevois, vous montrez pour la patrie, toute la ferveur que les nouveaux chrétiens avoient pour la foi. Puissiez-vous l'étendre, la communiquer à tout ce qui vous environne ! Puissiez-vous réchauf-

fer la tiédeur de nos vieux citoyens , & puissions-nous en acquérir beaucoup qui vous ressembtent ! car malheureusement il nous en reste peu.

Ne sachant si M. Vernes vous avoit remis un exemplaire de mon dernier écrit , j'ai prié M. Coindet de vous en envoyer un par la poste , & il m'a promis de le faire contre-signer. Si par hasard vous aviez reçu les deux & que vous n'en eussiez pas disposé , vous m'obligeriez d'en rendre un à M. Vernes ; car j'apprends qu'il a distribué pour moi , tous ceux que je lui avois fait adresser , & qu'il ne lui en reste pas un seul. Si vous n'en avez qu'un , vous m'offenseriez de songer à le rendre : si vous n'en avez point , vous m'affligeriez de ne m'en pas avertir.

Quoi , monsieur , le respectable Abauzit daigne me lire , il daigne m'approuver ! Je puis donc me consoler de l'improbation de ceux qui me blâment ; car il est bien à craindre que , si j'obtenois

leur approbation , je ne méritasse guere
la sienne. Adieu , mon cher monsieur.
Quand vous aurez un moment à perdre ,
je vous prie de me le donner ; il me sem-
ble qu'il ne sera pas perdu pour moi.

L E T T R E

*A M. VERNES.**A Montmorency , le 6 janvier 1759.*

LE mariage est un état de discorde &
de trouble pour les gens corrompus ; mais
pour les gens de bien , il est le paradis sur
la terre. Cher Vernes , vous allez être
heureux ; peut-être l'êtes-vous déjà.
Votre mariage n'est point secret ; il ne
voit point l'être : il a l'approbation de
tout le monde , & ne pouvoit manquer
de l'avoir. Je me fais honneur de penser
que votre épouse , quoiqu'étrangere , ne
sera point parmi nous. Le mérite & la
vertu ne sont étrangers que parmi les
méchans ; ajoutez une figure qui n'est

commune nulle part, mais qui fait bien se naturaliser par-tout ; & vous verrez que Mlle. C..... étoit Genevoise avant de le devenir. Je m'attendis en songeant au bonheur de deux époux bien unis, à penser que c'est le fort qui vous attend. Cher ami ! quand pourrai-je en être témoin ? Quand verserai-je des larmes de joie en embrassant vos chers enfans ? Quand me dirai-je, en abordant votre chere épouse : " Voilà la mere de famille „ que j'ai dépeinte ; voilà la femme qu'il „ faut honorer. „

Je ne suis point étonné de ce que vous avez fait pour M. Abauzit ; je ne vous en remercie pas même ; c'est insulter ses amis, que de les remercier de quelque chose. Mais cependant vous avez donné votre exemplaire, & il ne suffit pas que vous en ayez un, il faut que vous l'ayez de ma main. Si donc il ne vous en reste aucun des miens, marquez-le moi ; je vous enverrai celui que je m'étois réservé, & que je n'espérois pas employer

bien. Vous ferez le maître de me le payer par un exemplaire de l'*Economie politique* ; car je n'en ai point reçu.

M. de Voltaire ne m'a point écrit. Il me met tout-à-fait à mon aise , & je n'en suis pas fâché. La lettre de M. Tronchin venoit uniquement sur mon ouvrage , & contenoit plusieurs objections très-judicieuses , sur lesquelles pourtant je ne suis pas de son avis.

Je n'ai point oublié ce que vous voulez bien desirer sur le *Choix littéraire*.

Mais , mon ami , mettez - vous à ma place ; je n'ai pas le loisir ordinaire aux gens de lettres. Je suis si près de mes piéces , que si je veux dîner , il faut que je le gagne ; si je me repose , il faut que je jeûne , & je n'ai pour le métier d'auteur , que mes courtes récréations. Les faibles honoraires que m'ont rapporté mes écrits , m'ont laissé le loisir d'être malade , & de mettre un peu plus de traîsse dans ma soupe ; mais tout cela est acquisé , & je suis plus près de mes piéces

que je ne l'ai jamais été. Avec cela, il faut encore répondre à cinquante mille lettres, recevoir mille importuns, & leur offrir l'hospitalité. Le temps s'en va & les besoins restent. Cher ami, laissons passer ces temps durs de maux, de besoins, d'importunités, & croyez que je ne ferai rien si promptement & avec tant de plaisir que d'achever le petit morcean que je vous destine, & qui malheureusement ne fera guere au goût de vos lecteurs ni de vos philosophes; car il est tiré de Platon.

Adieu, mon bon ami; nous sommes tous deux occupés; vous, de votre bonheur; moi, de mes peines: mais l'amitié partage tout. Mes maux s'allegent quand je songe que vous les plaignez; ils s'effacent presque par le plaisir de vous croire heureux. Ne montrez cette lettre à personne, au moins le dernier article. Adieu derechef.



(*)
furent r
Geneve.
une répo

L E T T R E

A M. le comte DE S. FLORENTIN. (*)

A Montmorency , le 11 février 1759.

Monseigneur.

J'APPRENDS qu'on s'apprête à remettre à l'opéra de Paris , une piece de ma composition , intitulée , *le Devin du village*. Si vous daignez jeter les yeux sur le mémoire ci - joint , vous verrez , monseigneur , que cet ouvrage n'appartient point à l'académie royale de musique. Je vous supplie donc de vouloir bien lui défendre de le représenter , & ordonner que la partition m'en soit restituée. Il y a trois ans que j'avois écrit à M. le comte d'Argenson , pour lui demander cette restitution.

(*) Cette lettre & le mémoire qui suit , furent remis par M. Sellon , résident de Geneve , à M. de S. Florentin , qui promit une réponse , & qui n'en fit point.

Il ne fit aucune attention à ma lettre, ni à mon mémoire. J'espere, monseigneur, être plus heureux aujourd'hui : car je ne demande rien que de juste, & vous ne refusez la justice à personne.

Je suis avec un profond respect, &c.

M É M O I R E.

Au commencement de l'année 1753, je présentai à l'opéra un petit ouvrage intitulé, *le Devin du village*, qui avoit été représenté devant le roi à Fontainebleau, l'automne précédent. Je déclarai aux sieurs Rebel & Francœur, alors inspecteurs de l'académie-royale de musique, en présence de M. Duclos, de l'académie françoise, historiographe de France, que je ne demandois aucun argent de ce petit opéra ; que je me contentois pour son prix, de mes entrées franches à perpétuité ; mais que je les stipulois expressément : à quoi il me fut répondu par ledit sieur Rebel, en présence du même M. Duclos, que cela étoit de droit, conforme à

l'usage , & que de plus il m'étoit dû des honoraires qu'on auroit soin de me faire payer.

Le *Devin du village* fut joué ; & quoique j'eusse aussi exigé que les quatre premières représentations seroient faites par les bons acteurs , ce qui fut accordé , il fut mis en double dès la troisième , & la pièce eut trente - une représentations de suite avant pâques , sans compter les trois capitations , où elle fut aussi donnée.

Pour les honoraires qui m'étoient dus & que je n'avois point demandés , on m'apporta chez moi douze cents francs , dont je signai la quittance , telle qu'elle me fut présentée.

Le *Devin du village* fut repris après pâques & continué toute l'année , & même le carnaval suivant , presque sans interruption , mais dans un état qui ne me laissant pas le courage d'en soutenir le spectacle , m'a toujours forcé de m'en absenter ; & c'est une année de non jouissance de mon droit , dont je ne serois que trop fondé à demander compte.

Enfin, dans le temps que, délivré de ce chagrin, je croyois pouvoir profiter sans dégoût, du privilege de mes entrées, le sieur de Neuville me déclara à la porte de l'opéra, qu'il avoit ordre du bureau de la ville (*) de me les refuser, convenant en même temps, qu'un tel procédé étoit sans exemple; & en effet, si telle est la distinction que réserve le bureau de la ville à ceux qui font à la fois, les paroles & la musique d'un opéra, & aux auteurs des ouvrages qu'on joue cent fois de suite, il n'est pas étonnant qu'elle soit rare.

Sur cet exposé simple & fidelle, je me crois en droit de demander la restitution de mon manuscrit, & qu'il soit défendu à l'académie royale de musique de jamais représenter le *Devin du village*, sur lequel elle a perdu son droit, en violant le traité par lequel je le lui avois cédé, car m'en ôter le prix convenu, c'est m'en

(*) La ville de Paris tenoit alors l'opéra

rendre la propriété. Cela est incontestable en toute justice.

1. Ce ne feroit pas répondre que de m'opposer un règlement prétendu qui , dit - on , borne à une année , le droit d'entrée pour les auteurs d'opéra en un acte : règlement qu'on allègue sans le montrer , qui n'est connu de personne & qui n'a jamais eu d'exécution contre aucun auteur avant moi ; règlement , enfin , qui après une soigneuse vérification , se trouve n'avoir point existé quand mon accord fut fait , & qui , quand on l'auroit établi depuis , ne peut avoir un effet rétroactif.

2. Quand ce règlement existeroit , quand il seroit en vigueur , il ne peut avoir aucune force vis - à - vis de moi étranger , qui ne le connoissois point , & à qui on ne l'a point opposé dans le temps que , maître de mon ouvrage , je ne cédois rien en stipulant une condition contraire. A-t-on pas dérogé à ce règlement en traitant avec moi ? C'étoit alors qu'il

falloit m'en parler. Qui a jamais oui dire qu'on annulle une convention expresse, par l'intention secrette de ne la pas tenir?

3. Pourquoi l'académie royale de musique se prévaudroit-elle contre moi, d'un règlement qu'elle-même viole à mon préjudice? Si l'auteur des paroles & celui de la musique d'un opéra d'un acte ont chacun leurs entrées pour un an, celui qui est à la fois l'un & l'autre, doit les avoir pour deux, à moins que la réunion des talens, qui concourt à leur perfection, ne soit un titre contre celui qui les rassemble.

4. Si l'intention du bureau de la ville étoit d'en user à toute rigueur avec moi, il falloit donc commencer par me payer à la rigueur ce qui m'étoit dû. Le produit d'un grand opéra pour chacun des deux auteurs est de deux mille livres lorsqu'il soutient trente représentations consécutives; savoir, cent francs pour chacune des dix premières représentations, & cinquante francs pour chacune

(*) I
ette der

des vingt autres. Or le tiers de quatre mille francs est plus de douze cents francs. Si je n'ai pas réclamé le surplus, ce n'étoit point par ignorance de mon droit, mais c'est qu'ayant stipulé un autre prix pour mon ouvrage, je ne voulois pas marchander sur celui-là.

Si l'on ajoute à ces raisons, que contre ce qu'on m'avoit promis, mon ouvrage a été mis en double dès la troisieme représentation, l'on trouvera que la direction de l'opéra n'ayant observé avec moi, ni les conditions que j'avois stipulées, ni les propres réglemens, s'est dépouillée comme à plaisir, de toute espece de droit sur ma piece. Il est vrai que j'ai reçu douze cents francs, que je suis prêt à prendre en recevant ma partition : espérant qu'à son tour, l'académie royale de musique voudra bien me rendre compte de ses représentations (*) qu'elle a faites

(*) Il faut ajouter toutes celles de cette derniere reprise & des suivantes,

d'un ouvrage qu'elle favoit n'être pas à elle , puisqu'elle n'en vouloit pas payer le prix convenu.

Que si cette académie a des plaintes à faire contre moi , elle peut les faire par-devant les tribunaux , & non pas s'établir juge dans sa propre cause , ni se croire en droit pour cela , de s'emparer de mon bien. Si - tôt qu'on est mécontent d'un homme , il ne s'ensuit pas qu'il soit permis de le voler.

L E T T R E

A M. le maréchal DE LUXEMBOURG.

A Montmorency , le 30 avril 1759.

Monfieur.

JE n'ai oublié , ni les graces dont vous m'avez comblé , ni l'engagement auquel

où pour le coup , les directeurs , qui eux-mêmes avoient contracté avec moi , ne pouvoient ignorer qu'ils dispofoient d'un bien qui ne leur appartenoit pas.

le respect & la reconnoissance ne m'ont pas permis de me refuser. Je n'ai perdu ni la volonté de tenir ma parole, ni le sentiment avec lequel il me convient d'accepter l'honneur que vous m'avez fait. Mais, monsieur le maréchal, cet engagement ne pouvoit être que conditionnel; & dans l'extrême distance qu'il y a de vous à moi, ce seroit de ma part une témérité inexcusable d'oser habiter votre maison, sans savoir si j'y serois vu de vous & de Mad. la maréchale, avec la même bienveillance qui vous a porté à me l'offrir.

G. Vos bontés m'ont mis dans une perplexité qu'augmente le desir de n'en pas être indigne. Je conçois comment on recourt avec un respect froid & repoussant, aux avances des grands qu'on n'estime pas; mais comment, sans m'oublier, en usera-t-on avec vous, monsieur, que mon cœur honore; avec vous que je rechercherois, si vous étiez mon égal? N'ayant jamais voulu vivre qu'avec mes amis, je n'ai

qu'un langage, celui de l'amitié, de la familiarité. Je n'ignore pas combien de mon état au vôtre, il faut modifier ce langage : je fais que mon respect pour votre personne, ne me dispense pas de celui que je dois à votre rang ; mais je fais mieux encore, que la pauvreté qui s'avilit, devient bientôt méprisable ; je fais qu'elle a aussi sa dignité, que l'amour même de la vertu l'oblige de conserver. Je suis ainsi toujours dans le doute de manquer à vous ou à moi, d'être familier ou rampant ; & ce danger même qui me préoccupe, m'empêche de rien faire ou rien dire à propos. Déjà, sans le vouloir, je puis avoir commis quelque faute, & cette crainte est bien raisonnable à un homme qui ne fait point comment on doit se conduire avec les grands, qui ne s'est point soucié de l'apprendre, & qui n'aura qu'une fois en sa vie, regretté de ne le pas savoir.

Pardonnez donc, monsieur le maréchal, la timidité qui me fait hésiter à me

prévaloir d'une grace à laquelle je devois si peu m'attendre , & dont je voudrois ne pas abuser. Je n'ai point , quant à moi , changé de résolution ; mais je crains de vous avoir donné lieu de changer de sentiment sur mon compte. Si M. Chaffot m'apprend de votre part & de celle de madame la maréchale, que je suis toujours le bien venu , vous verrez par mon empressement à profiter de vos graces , que ce n'est pas la crainte d'être ingrat qui m'a fait balancer.

Soit que j'habite votre maison & que je sois admis quelquefois auprès de vous , soit que je reste dans la distance qui me convient , les bontés dont vous m'avez honoré , & la maniere dont j'ai tâché d'y répondre , ont mis désormais un intérêt commun entre nous. L'estime réciproque rapproche tous les états ; quelque élevé que vous soyez , quelque obscur que je puisse être , la gloire de chacun des deux ne doit plus être indifférente à l'autre. Je me dirai tous les jours de ma vie : sou-

viens - toi que si M. le maréchal duc de Luxembourg t'honora de sa visite , & vint s'asseoir sur ta chaise de paille , au milieu de tes pots cassés , ce ne fut ni pour ton nom ni pour ta fortune , mais pour quelque réputation de probité que tu t'es acquise ; ne le fais jamais rougir de l'honneur qu'il t'a fait. Daignez , monsieur le maréchal , vous dire aussi quelquefois : il est dans le patrimoine de mes peres , un solitaire qui s'intéresse à moi , qui s'attendrit au bruit de ma bienfaisance , qui joint les bénédictions de son cœur , à celles des malheureux que je soulage , & qui m'honore , non parce que je suis grand , mais parce que je suis bon.

Recevez , monsieur le maréchal , les humbles témoignages de ma reconnaissance & de mon profond respect.



L E T T R E

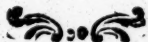
A Mad. la maréchale DE LUXEMBOURG.

*Au petit château de Montmorency ,
le 15 mai 1759.*

Madame.

TOUTE ma lettre est déjà dans sa date, Que cette date m'honore ! que je l'écris de bon cœur ! Je ne vous loue point , madame , je ne vous remercie point ; mais j'habite votre maison. Chacun a son langage , & j'ai tout dit dans le mien.

Daignez , madame la maréchale , agréer mon profond respect.



L E T T R E

A M. le chevalier DE LORENZY.

Au petit château, 21 mai 1759

J'AI fort prudemment fait, monsieur, de supprimer avec vous les remerciemens vous m'auriez donné trop d'affaires. Tant de livres me sont venus de votre part, que je ne fais par lequel commencer. D'ailleurs le séjour enchanté que j'habite, ne me laisse guere le courage de lire, pas même d'écrire, au moins pour le besoin. Dans les charmantes promenades dont je me vois environné, mes pieds me font perdre l'usage de mes mains, & le métier n'en va pas mieux. Si la campagne a besoin de pluie, j'en ai grand besoin aussi. Mad. la maréchale m'a marqué qu'elle craignoit que je ne fusse pas bien. Elle a raison, l'on n'est jamais bien quand on n'est pas à sa place; & dès qu'on en sort on ne fait plus comment y rentrer. Toute

fois je ne faurois me repentir de la faute que je puis avoir commise ; & duffai - je m'accoutumer à un bien-être pour lequel je n'étois pas fait , je ne voudrois pas , pour le repos de ma vie , avoir reçu d'une autre maniere , l'honneur & les graces dont m'ont comblé M. & Mad. de Luxembourg. Je suis fâché qu'il y ait si loin d'eux à moi. Je ne fais ni ne veux faire ma cour à personne , pas même à eux. J'ai mes manieres , mon ton , mes manieres , dont je ne saurois changer ; mais toute la sensibilité que les temoignages d'estime & de bienveillance peuvent exciter dans une ame honnête , ils la trouveront dans la mienne. Je vois qu'ils s'efforcent de me faire oublier leur rang : s'ils réussissent , je réponds qu'ils seront contents de moi.

Pour vous , monsieur , je ne vous dis rien ; j'ai trop à vous dire. Il faut se voir. Venez , ou je vais vous chercher. Bon jour.

M. d'Alembert m'a envoyé son recueil ,

où j'ai vu sa réponse. Je m'étois tenu à l'examen de la question, j'avois oublié l'adversaire. Il n'a pas fait de même; il a plus parlé de moi que je n'avois parlé de lui; il a donc tort.

L E T T R E

A M. le maréchal DE LUXEMBOURG.

Au petit château, le 27 mai 1759

Monsieur.

VOTRE maison est charmante, le séjour en est délicieux. Il le seroit plus encore si la magnificence que j'y trouve & les attentions qui m'y suivent, me laissoient un peu moins appercevoir que je ne suis pas chez moi. A cela près, il ne manque au plaisir avec lequel je l'habite, que celui de vous en voir le témoin.

Vous savez, monsieur le maréchal, que les solitaires ont tous l'esprit romanesque. Je suis plein de cet esprit; je

sens & ne m'en afflige point. Pourquoi chercherois-je à guérir d'une si douce folie, puisqu'elle contribue à me rendre heureux ? Gens du monde & de la cour, n'allez pas vous croire plus sages que moi : nous ne différons que par nos chimères.

Voici donc la mienne en cette occasion. Je pense que, si nous sommes tous deux tels que j'aime à le croire, nous pouvons former un spectacle rare & peut-être unique, dans un commerce d'estime & d'amitié (vous m'avez dicté ce mot) entre deux hommes d'états si divers, qu'ils ne sembloient pas faits pour avoir la moindre relation entre eux. Mais pour cela, monsieur, il faut rester tel que vous êtes, & me laisser tel que je suis. Ne venillez point être mon patron ; je vous promets, moi, de ne point être votre panégyriste ; & je vous promets de plus, que nous aurons fait tous deux une très-belle chose, & que notre société, si j'ose employer ce mot, sera pour l'un & pour l'autre, un sujet de gloire préférable à tous ceux que l'adula-

lation prodigue. Au contraire, si vous voulez me protéger, me faire des dons, obtenir pour moi des graces, me tirer de mon état, & que j'acquiesce à vos bienfaits, vous n'aurez recherché qu'un faiseur de phrases, & vous ne ferez plus qu'un grand à mes yeux. J'espère que ce n'est pas à cette opinion réciproque qu'aboutiront les bontés dont vous m'honorez.

Mais, monsieur, il faut vous avouer tout mon embarras. Je n'imagine point la possibilité de ne voir que vous & Mad. la maréchale, au milieu de la foule inséparable de votre rang, & dont vous êtes sans cesse environnés. C'est pourtant une condition dont j'aurois peine à me départir. Je ne veux, ni complaire aux curieux, ni voir, pas même un moment, d'autres hommes que ceux qui me conviennent & si j'avois cru faire pour vous une exception, je ne l'aurois jamais faite. Mon humeur qui ne souffre aucune gêne, mes incommodités qui ne la fauroient suppo-

ter, mes maximes sur lesquelles je ne veux point me contraindre, & qui sûrement offenseront tout autre que vous, la paix sur-tout & le repos de ma vie, tout m'impose la douce loi de finir comme j'ai commencé. Monsieur le maréchal, je souhaite de vous voir, de cultiver votre estime, d'apprendre de vous à la mériter; mais je ne puis vous sacrifier ma retraite. Faites que je puisse vous voir seul, & trouvez bon que je ne vous voie que de cette manière.

Je ne me pardonnerois jamais d'avoir ainsi capitulé avec vous, avant d'accepter l'honneur de vos offres; & c'est encore un hommage que je crois devoir à votre générosité, de ne vous dire mes fantaisies qu'après m'être mis en votre pouvoir: car en sentant quels devoirs j'allois contracter, j'en ai pris l'engagement sans crainte. Je n'ignore pas que mon séjour ici, qui n'est rien pour vous, est pour moi d'une extrême conséquence. Je sais que quand je n'y aurois couché qu'une nuit,

le public, la postérité peut-être, me demanderoient compte de cette seule nuit. Sans doute ils me le demanderont du reste de ma vie; je ne suis pas en peine de la réponse. Monsieur, ce n'est pas à moi de la faire. En vous nommant, il faut que je sois justifié, ou jamais je ne faurois l'être.

Je ne crois pas avoir besoin d'excuse pour le ton que je prends avec vous. Il me semble que vous devez m'entendre. Monsieur le maréchal, je pourrois, il est vrai, vous parler en termes plus respectueux, mais non pas plus honorables.

L E T T R E

A Mad. la maréchale DE LUXEMBOURG.

Au petit château, le 3 juin 1759.

Madame.

J'APPRENDS que votre santé est parfaitement rétablie, & je compte au nombre de vos bienfaits, de m'en réjouir & de vous

le dire. Si chacun doit veiller sur la sienne à proportion de ceux qu'elle intéresse, songez quelquefois, je vous supplie, aux nouvelles raisons que vous avez de vous conserver. L'air de votre parc est si bon pour les malades, qu'il ne doit pas l'être moins pour les convalescens; & quant à moi, je m'en trouve trop bien pour ne pas vous le conseiller. Agréez, madame la maréchale, les assurances de mon profond respect.

L E T T R E

A M. VERNES.

A Montmorency, le 14 juin 1759.

JE suis négligent, cher Vernes, vous le savez bien; mais vous savez aussi que je n'oublie pas mes amis. Jamais je ne m'avise de compter leurs lettres ni les miennes; & quel qu'exacts qu'ils puissent être, je pense à eux plus souvent qu'ils ne m'écrivent. En rien de ce monde, je ne m'in-

quiete de mes torts apparens , pourvu que je n'en aie pas de véritables ; & j'espere bien n'en avoir jamais à me reprocher avec vous. Quand M. Tronchin vous a dit que j'avois pris le parti de ne plus aller à Geneve, il a, lui, pris la chose au pis. Il y a bien de la différence entre n'avoir pas pris , quant à présent, la résolution d'aller à Geneve, ou avoir pris celle de n'y aller plus. J'ai si peu pris cette dernière, que si je savois y pouvoir être de la moindre utilité à quelqu'un, ou seulement y être vu avec plaisir de tout le monde, je partirois dès demain ; mais, mon bon ami, ne vous y trompez pas : tous les Genevois n'ont pas pour moi le cœur de mon ami Vernes ; tout ami de la vérité trouvera des ennemis par-tout, & il m'est moins dur d'en trouver par-tout ailleurs que dans ma patrie. D'ailleurs, mes chers Genevois, on travaille à vous mettre tous sur un si bon ton, & l'on y réussit si bien, que je vous trouve trop avancés pour moi. Vous voilà

tois si élégans, si brillans, si agréables, que feriez-vous de ma bizarre figure & de mes maximes gothiques? Que deviendrois-je au milieu de vous, à présent que vous avez un maître en plaisanteries, qui vous instruit si bien? Vous me trouveriez fort ridicule, & moi je vous trouverois fort jolis; nous aurions grand'peine à nous accorder ensemble. Je ne veux point vous répéter mes vieilles railleries, ni aller chercher de l'humeur parmi vous. Il vaut mieux rester en des lieux où, si je vois des choses qui me déplaisent, l'intérêt que j'y prends n'est pas assez grand pour me tourmenter. Voilà, quant à présent, la disposition où je me trouve, & mes raisons pour n'en pas changer, tant que ne convenant pas au pays où vous êtes, je ne serai pas dans ce pays-ci un hôte trop insupportable, & jusqu'ici je n'y suis pas traité comme tel. Que s'il m'arrivoit jamais d'être obligé d'en sortir, j'espère que je ne rendrois pas peu d'honneur à ma patrie, que de la rendre pour un pis-aller.

Adieu, cher Vernes ; je n'ai pas oublié le temps où vous m'offrîtes de me venir voir, & où, quand je vous eus pris au mot, vous ne m'en parlâtes plus. Je n'ai rien dit, quand vous êtes resté garçon ; & si, maintenant que vous voilà marié, & que la chose est impossible, je vous en parle, c'est pour vous dire que je ne désespere point d'avoir le plaisir de vous embrasser, non pas à Montmorency, mais à Geneve. Adieu, de tout mon cœur.

L E T T R E

A M. CARTIER.

A Montmorency, le 10 juillet 1759

JE te remercie de tout mon cœur, mon bon patriote, & de l'intérêt que tu veux bien prendre à ma santé, & des offres humaines & généreuses que cet intérêt t'engage à me faire pour la rétablir. Crois que si la chose étoit faisable, j'accepterois ces offres avec autant & plus de plaisir.

le toi que de personne au monde : mais ,
 mon cher , on t'a mal exposé l'état de la
 maladie ; le mal est plus grave & moins
 guérissable , & un vice de conformation appor-
 té dès ma naissance , achève de le rendre
 absolument incurable. Tout ce qu'il y
 aura donc de réel dans l'effet de tes offres ,
 est la reconnoissance qu'elles m'inspi-
 rent , le plaisir de connoître & d'estimer
 un de mes concitoyens de plus.

Quant à ton style , il est bon & hono-
 rable ; pourquoi veux-tu t'excuser , puis-
 qu'il est celui de l'amitié ? Je ne peux
 mieux te montrer que je l'approuve ,
 qu'en m'efforçant de l'imiter , & il ne
 me reste qu'à toi de voir que c'est de bon
 cœur. Ne serois-tu point par hasard un
 de nos freres les Quakers ? Si cela est ,
 j'en réjouis , car je les aime beau-
 coup ; & à cela près que je ne tutoie pas
 tout le monde , je me crois plus Quaker
 que toi. Cependant , peut-être n'est-ce
 pas là ce que nous faisons de mieux l'un
 à l'autre ; car c'est encore une autre folie

que d'être sage parmi les foux. Quoi qu'il en soit , je suis très-content de toi , & de ta lettre , excepté la fin , où tu te dis encore plus à moi qu'à toi ; car tu mens , & ce n'est pas la peine de se mettre à tutoyer les gens pour leur dire aussi des mensonges. Adieu , cher patriote ; je te salue & t'embrasse de tout mon cœur. Tu peux compter que je ne mens pas en cela.

L E T T R E

A M. le maréchal DE LUXEMBOURG.

Août 1759

ASSEZ d'autres vous feront des complimens. Je fais combien le roi vous en veut , & vous venez d'en recevoir un nouveau témoignage d'estime. (*) Je fais

(*) La survivance de la charge de capitaine des gardes , accordée à M. le duc de Montmorency.

combien vous êtes bon pere , & ce témoignage est une grace pour votre fils. Vous voyez que mon cœur entend le vôtre , & qu'il fait quelle sorte de plaisir vous touche le plus ; il le fait , il le sent , il s'en félicite. Ah , monsieur le maréchal ! vous ne savez pas combien il m'est doux de voir que l'inégalité n'est pas incompatible avec l'amitié , & qu'on peut avoir plus grand que soi pour ami.

L E T T R E

A Mad. la maréchale DE LUXEMBOURG.

A Montmorency , le 31 août 1759.

NON , madame la maréchale , vous ne me faites point de présens ; vous n'en faites qu'à ma gouvernante. Quel détour ! Est-il digne de vous , & me méprisez-vous assez pour croire me donner ainsi le change ? En vérité , madame , vous me faites bien souvenir de moi. J'allois tout oublier , hormis mon devoir ; & comme si j'étois

votre égal , mon cœur eût o'sé s'élever jusqu'à l'amitié. Mais vous ne voulez que de la reconnoissance : il faut bien tâcher de vous obéir.

L E T T R E

A M. le maréchal DE LUXEMBOURG.

Novembre 1759.

QUELLE vie triste & pénible ! Que je pressens d'ici vos ennuis , & que je les partage ! O monsieur le maréchal ! quand viendrez-vous reprendre ici , dans la simplicité de nos promenades champêtres , le contentement , la gaieté , la sérénité d'esprit ? Je me fais presque mauvais gré de la tranquillité dont je jouis ici sans vous : elle n'est plus parfaite , quand vous ne la partagez pas.

Depuis ma dernière lettre , je n'ai point eu de rechûte , & je suis aussi bien que je puisse être pour la saison. Mais vous monsieur , faites-moi dire un mot de vous

je vous supplie. Je voudrois bien aussi savoir où est M. le duc de Montmorency, & si vous ne l'attendez pas cet hiver.

L E T T R E

A Mad. la maréchale DE LUXEMBOURG.

A Montmorency, le 15 nov. 1759.

VOUS ne me répondez point, madame la maréchale ; votre silence m'effraie. Il faut que j'aie avec vous quelque tort que j'ignore, ou que j'aie eu trop raison, peut-être, de craindre d'être oublié. Daignez vous mettre à ma place, & soyez équitable. Comblé de tant de caresses, n'ai-je pas dû prévoir la fin de l'illusion qui m'en faisoit trouver digne ? Mais où est ma faute ? Qu'ai-je fait pour causer cette illusion ? Qu'ai-je fait pour la détruire ? Elle devoit ne point commencer, ou ne point finir. . . . Quoi, si-tôt ? . . . Ce n'étoit être toujours trop tôt. Si mes alar-

mes vous ont offensée , étoit - ce en les justifiant , qu'il falloit m'en punir ?

En vérité , madame la maréchale , j'ai le regret de ne savoir de quoi m'accuser ; car dans la distance qui nous sépare , il vaudroit mieux que le tort fût à moi qu'à vous. Craignant d'avoir commis quelque faute par ignorance , si vous étiez une moins grande dame , j'irois me jeter à vos pieds , & je n'épargnerois ni soumissions , ni prières , pour effacer vos mécontentemens , bien ou mal fondés. Mais dans le rang où vous êtes , ne vous attendez pas que je fasse tout ce que mon cœur me demande ; je dois bien plutôt me punir de l'avoir trop écouté. Si cette lettre reste encore sans réponse , je me dirai qu'il n'en faut plus espérer.



L E T T R E

A M. le maréchal DE LUXEMBOURG.

A Montmorency, le 26 décemb. 1759.

J'APPRENDS, monsieur le maréchal, la perte que vous venez de faire, (*) & ce moment est un de ceux où j'ai le plus de regret de n'être pas auprès de vous. Car la joie se suffit à elle-même ; mais la tristesse a besoin de s'épancher, & l'amitié est bien plus précieuse dans la peine que dans le plaisir. Que les mortels sont à plaindre de se faire entre eux des attachemens durables ! Ah ! puisqu'il faut passer sa vie à pleurer ceux qui nous sont chers, à pleurer les uns morts, les autres peu dignes de vivre, que je la trouve peu regrettable à tous égards ! Ceux qui s'en vont sont plus heureux que ceux

(*) De Mad. la duchesse de Villeroy, la sœur.

qui restent ; ils n'ont plus rien à pleurer. Ces réflexions sont communes : qu'importe ? En sont-elles moins naturelles ? Elles sont d'un homme plus propre à s'affliger avec ses amis qu'à les consoler, & qui sent aigrir ses propres peines, en s'attendrissant sur les leurs.

L E T T R E

A Mad. la maréchale DE LUXEMBOURG.

15 janvier 1760.

JE vous oublie donc , madame la maréchale ? Si vous le pensiez , vous ne daigneriez pas me le faire dire ; & si cela étoit , je ne vaudrois pas la peine que vous vous en apperçussiez. Taxez-moi de lenteur , mais non pas de négligence. L'exactitude dépend de moi , la diligence n'en dépend pas. Jugez-moi sur les faits. Vous savez que je fais pour Mad. d'Houdotot , une copie pareille à la vôtre. Elle avoit grande envie d'avoir cette copie, & moi grande envie de lui faire plaisir.

Cependant il y a trois ans que cette copie est commencée, & elle n'est pas finie : il n'y a pas encore deux mois que la vôtre est commencée, & vous aurez la première partie dans huit jours. En continuant de la même manière, vous aurez le tout en moins d'un an. Comparez, & concluez. Quand j'aurai eu le temps de vous expliquer comment je travaille, & comment je puis travailler, vous jugerez vous-même s'il dépend de moi d'aller plus vite. En attendant, j'ai un peu sur le cœur, le reproche que vous m'avez fait faire. Je ne croyois pas que vous me jugeassiez sans m'entendre, & que vous me jugassiez si sévèrement. Je n'oublierai de long-temps que vous m'accusez de vous oublier. Consultez un peu là-dessus, M. le maréchal, je vous en supplie. Il y a un temps infini que je ne lui ai écrit. Demandez-lui s'il croit pour cela que je l'oublie. Madame, il faut être lent à donner son estime, afin de n'être pas si prompt à la retirer.

L E T T R E

A M. MOULTOU.

A Montmorency, le 29 janvier 1760.

SI j'ai des torts avec vous, monsieur, je n'ai pas celui de ne les pas sentir, & de ne me les pas reprocher. Mon silence est bien plus contre moi que contre vous; car comment répondre à une lettre qui m'honore si fort, & où je me reconnois si peu? Je laisserai de votre lettre ce qui ne me convient pas; je ne vous rendrai point les éloges que vous me donnez; je suppose que vous n'aimeriez pas à les entendre, & je tâcherai de mériter dans la suite, que vous en pensiez autant de moi.

Il y a un peu de la faute de M. Favre, si je vous réponds si tard. Il m'avoit promis de me revenir voir, & je m'étois promis, après avoir causé un peu de temps avec lui, de lui remettre une lettre pour

vous ; je l'ai attendu , & il n'est point revenu. Je l'ai reçu avec simplicité , mais avec joie ; je n'imagine pas qu'une pareille réception puisse rebuter un Genevois , & un ami de M. Moulton. Si cela pouvoit être , mon intention seroit bien mal remplie , & j'en ferois véritablement affligé.

M. Favre avoit un extrait de votre sermon sur le luxe ; il me l'a lu , & je l'ai prié de me le prêter pour le copier. M'entendez-vous , monsieur ?

Au reste vous êtes le premier , que je sache , qui ait montré que la feinte charité du riche n'est en lui qu'un luxe de plus ; il nourrit les pauvres comme des chiens & des chevaux. Le mal est , que les chiens & les chevaux servent à ses plaisirs , & qu'à la fin les pauvres l'ennuient ; à la fin , c'est un air de les laisser périr , comme c'en fut d'abord un de les assister.

J'ai peur qu'en montrant l'incompatibilité du luxe & de l'égalité , vous n'ayez

fait le contraire de ce que vous vouliez ; vous ne pouvez ignorer que les partisans du luxe sont tous ennemis de l'égalité. En leur montrant comment il la détruit, vous ne ferez que le leur faire aimer davantage ; il falloit faire voir au contraire, que l'opinion tournée en faveur de la richesse & du luxe, anéantit l'inégalité des rangs , & que tout le crédit gagné par les riches , est perdu pour les magistrats. Il me semble qu'il y auroit là-dessus un autre sermon bien plus utile à faire, plus profond , plus politique encore , & dans lequel , en faisant votre cour , vous diriez des vérités très-importantes , dont tout le monde seroit frappé.

Vous me parlez de ce Voltaire ! Pour quoi le nom de ce baladin fouille-t-il vos lettres ? Le malheureux a perdu ma patrie ; je le haïrois davantage , si je le méprisois moins. Je ne vois dans ses grands talens , qu'un opprobre de plus qui le déshonore par l'indigne usage qu'il en fait. Ses talens ne lui servent, ain-

que ses richesses, qu'à nourrir la dépravation de son cœur. O Genevois, il vous aie bien de l'asyle que vous lui avez donné ! Il ne savoit plus où aller faire du mal ; vous ferez ses dernières victimes. Je ne crois pas que beaucoup d'autres hommes sages soient tentés d'avoir un tel hôte, après vous.

Ne nous faisons plus illusion, monsieur ; je me suis trompé dans ma lettre à M. d'Alembert. Je ne croyois pas nos progrès si grands, ni nos mœurs si avancées. Nos maux sont désormais sans remède ; il ne vous faut plus que des palatifs, & la comédie en est un. Homme de bien, ne perdez pas votre ardente éloquence à nous prêcher l'égalité ; vous ne seriez plus entendu. Nous ne sommes encore que des esclaves ; apprenez-nous, si il se peut, à n'être pas des méchants : *non ad vetera instituta, quæ jam pridem, corruptis moribus, ludibrio sunt, revo-* nous ; mais en retardant le progrès du mal par des raisons d'intérêt, qui seules

peuvent toucher des hommes corrompus.
Adieu , monsieur ; je vous embrasse.

P. S. J'allois faire partir ma lettre, quand M. Faure est entré. J'ai été charmé de voir qu'il n'étoit pas mécontent de moi. J'ai passé avec lui une demi-journée agréable ; nous avons parlé de vous. Il m'a dit que vous méditiez un second sermon sur la même matière ; j'en suis fort aise. Bon jour.

L E T T R E

A M.

A Montmorency , 1768

LE mot propre me vient rarement, & je ne le regrette guere en écrivant à des lecteurs aussi clair-voyans que vous. La préface (*) est imprimée, ainsi je n'y puis plus rien changer. Je l'ai déjà cousue à la première partie ; je l'en détacherai pour

(*) Celle de la *Nouvelle Héloïse*.

vous l'envoyer , si vous voulez : mais elle ne contient rien dont je ne vous aie déjà dit ou écrit la substance , & j'espère que vous ne tarderez pas à l'avoir avec le livre même , car il est en route. Malheureusement , mes exemplaires ne viennent qu'avec ceux du libraire. J'espère pourtant faire en sorte que vous ayez le vôtre avant que le livre soit public. Comme cette préface n'est que l'abrégé de celle dont je vous ai parlé , je persiste dans la pensée de donner celle-ci à part ; mais j'y dis trop de bien & trop de mal du livre , pour la donner d'avance : il faut lui laisser faire son effet bon ou mauvais , de lui-même , & puis la donner après.

Quant aux aventures d'Edouard , il étoit trop tard , puisque le livre est imprimé ; d'ailleurs , craignant de succomber à la tentation , j'en ai jeté les cahiers au feu , & il n'en reste qu'un court extrait que j'en ai fait pour Mad. la maréchale de Luxembourg , & qui est entre ses mains.

A l'égard de ce que vous me dites de Wolmar , & du danger qu'il peut faire courir à l'éditeur , cela ne m'effraie point ; je suis sûr qu'on ne m'inquiétera jamais justement , & c'est une folie de vouloir se précautionner contre l'injustice. Il restera là - dessus d'importantes vérités à dire , & qui doivent être dites par un croyant. Je serai ce croyant là ; & si je n'ai pas le talent nécessaire , j'aurai du moins l'impétuosité. A Dieu ne plaise que je veuille ébranler cet arbre sacré que je respecte , & que je voudrois cimenter de mon sang. Mais j'en voudrois bien ôter les branches qu'on y a greffées , & qui portent de mauvais fruits.

Quoique je n'aie plus reçu de nouvelle de mon libraire depuis la dernière feuille , je crois son envoi en route , & j'estime qu'il arrivera à Paris vers Noël. Au reste si vous n'êtes pas honteux d'aimer ce ouvrage , je ne vois pas pourquoi vous abstenriez de dire que vous l'avez lu , puisque cela ne peut que favoriser

déb

Tom

débit. Pour moi, j'ai gardé le secret que nous nous sommes promis mutuellement; mais si vous me permettez de le rompre, j'aurai grand soin de me vanter de votre approbation.

Un jeune Genevois, qui a du goût pour les beaux arts, a entrepris de faire graver pour ce livre, un recueil d'estampes dont je lui ai donné les sujets : comme elles ne peuvent être prêtes à temps pour paraître avec le livre, elles se débiteront à part.

L E T T R E

A M. le maréchal DE LUXEMBOURG.

A Montmorency, le 2 février 1760.

COMPTEZ-VOUS les mois, monsieur le maréchal ? Pour moi je compte les jours, & il me semble que je trouve cet hiver plus long que les autres. J'attends avec impatience le voyage de pâques, pour célébrer un anniversaire qui me fera tout

Tome VII.

T

jours cher. J'ai donc oublié d'user du présent, puisque je desiré l'avenir ; & voilà de quoi vous êtes cause. La vie n'est plus égale quand le cœur a des besoins ; alors le temps passe trop lentement ou trop vite ; il n'a sa mesure fixe que pour le sage. Mais où est le sage ? Que je plains ! Il est égal, parce qu'il est insensible ; ses heures ont toutes la même longueur, parce qu'il ne jouit d'aucune. Je ne voudrois pas pour tout au monde un ami dont la montre iroit toujours bien. Monsieur le maréchal, vous avez fort dérangé la mienne ; elle retarde tous les jours davantage, elle est prête à s'arrêter. Je voudrois aller la remonter près de vous, mais cela m'est impossible ; mon état & la saison me condamnent à vous attendre.



L E T T R E

*A M. DE MALESHERBES.**A Montmorency, le 6 mars 1760.*

COMBLÉ depuis long-temps, monsieur, de vos bontés, j'en profitois en silence, bien sûr que vous n'auriez pu m'en croire digne, si vous m'y eussiez cru peu sensible, & bien plus sûr encore que vous aimez mieux mériter des remerciemens que d'en recevoir. Je n'ai donc point été surpris de la permission que vous avez donnée à M. Rey, mon libraire, de vous adresser les épreuves d'un fâcheux recueil qu'enfin je fais imprimer; je suis même tout disposé à croire & à m'en glorifier, que cette grace est plus accordée à moi qu'à lui. Mais, monsieur, j'en ai pu vous la demander, & je ne puis m'en prévaloir, qu'en supposant qu'elle ne vous est pas onéreuse; & c'est sur quoi je ne m'a point éclairci. J'attendois cet

T ij

éclaircissement d'une de ses lettres, dont il fait mention dans une autre, & qui ne m'est pas parvenue : ce qui me fait prendre la liberté de vous le demander à vous-même.

Je suis trop jaloux de votre estime, pour ne pas souffrir à penser que ce long recueil passera tout entier sous vos yeux. Mon ridicule attachement pour ces lettres, ne m'aveugle point sur le jugement que vous en porterez sans doute, & qui doit être confirmé par le public; je souhaiterois seulement que ce jugement se bornât au livre, & ne s'étendît pas jusqu'à l'éditeur. Je tâcherai, monsieur, de justifier cette indulgence par quelque production plus digne de l'approbation dont vous avez honoré les précédentes.

Les épreuves lues, refermées à mon adresse, & mises à la poste, me parviendront exactement. Si les paquets étoient fort gros, nous avons un messager qui va quatre fois la semaine à Paris, & dont l'entrepôt est à l'hôtel de Grammont, sur

S. Germain-l'Auxerrois. Tous les paquets qu'on y porte à mon adresse, me parviennent fidèlement aussi, & même quelquefois plus tôt que par la poste, parce que le messager retourne le même jour. Recevez, monsieur, avec mes très-humbles excuses, les assurances de ma reconnaissance & de mon profond respect.

L E T T R E

A U M Ê M E.

A Montmorency, le 18 mai 1760.

M. Rey me marque, monsieur, qu'il a mis à la poste, le 8 de ce mois, un paquet contenant l'épreuve H & la bonne feuille D, de la première partie du recueil qu'il imprime. Je n'ai point reçu ce paquet, & il ne m'est rien parvenu l'ordinaire précédent. Permettez-moi donc, monsieur, de vous demander si vous avez reçu ce même paquet; car comme son retard suspend tout, il m'importeroit de

savoir où il faut le réclamer. Le contre-
feing, votre cachet, votre nom sont trop
respectés pour que je puisse imaginer
qu'un tel paquet se perde à la poste;
& je connois trop vos attentions, votre
exactitude, pour supposer qu'il vous soit
resté. Mais, monsieur, est-il bien sûr que
les envois ne passent point par quel-
que autre main, en sortant des vôtres,
& que peut-être ces misérables feuilles
n'ont pas quelque lecteur à votre insu?
Il y a quinze jours que je reçus deux
paquets consécutivement, l'un le lundi,
l'autre le lendemain, & je conjecturai
que vous n'aviez pas arrangé ainsi cet en-
voi. Si cela étoit, il seroit à croire qu'un
paquet pût se perdre où les autres se re-
tardent.

C'est à regret, monsieur, que je fais
passer sous vos yeux ces minuties; mais
j'y suis forcé par la chose même, & il est
très-sûr que l'importunité que je vous
cause, me fait beaucoup plus de peine
que mon propre embarras.

M
qu'il
gent
& j'
câhi
que,
Je l'
crain
soign
penfe
clair?
ficile
pris.
dont v
pas g
variés

Agréez, monsieur, les assurances de mon profond respect.

L E T T R E

A M. DE BASTIDE.

Le 16 juin 1760.

M. Duclos vous aura dit, monsieur, qu'il m'envoya la semaine dernière, l'argent que vous lui aviez remis pour moi ; & j'ai aussi reçu avant-hier, le premier cahier de votre nouvel ouvrage périodique, dont je vous fais mes remerciemens. Je l'ai lu avec plaisir ; cependant, je crains que le style n'en soit un peu trop soigné. S'il étoit un peu plus simple, ne pensez-vous pas qu'il seroit un peu plus clair ? Une longue lecture me paroît difficile à soutenir sur le ton que vous avez pris. Je crains aussi que les petites lettres dont vous coupez les matieres, ne disent pas grand' chose. Deux ou trois sujets variés, mais suivis, feroient peut-être

un tout plus agréable. Si je ne fais ce que je dis, comme il est probable, acte de mon zele, & puis jetez mon papier au feu.

Quand vous ferez imprimer la *Paix perpétuelle*, vous voudrez bien, monsieur, ne pas oublier de m'en envoyer les épreuves. J'approuve fort le changement de M. Duclos. Il est très-apparent que le public ne prendroit pas le mot de *secte* dans le sens que je l'avois écrit ; au reste, ce sens peut être contre la bonne acception du mot, mais il n'est pas contre mes principes.

Il y a une note où je dis que dans vingt ans, les Anglois auront perdu leur liberté : je crois qu'il faut mettre *le reste de leur liberté* ; car il y en a d'assez fots pour croire qu'ils l'ont encore.

Quand vous me demandez de vous ouvrir mon porte-feuille, voulez-vous, monsieur, insulter à ma misere ? Non ; mais vous oubliez que vous avez vu le fond du sac. Je vous salue de tout mon cœur.

L E T T R E

A Mad. la maréchale DE LUXEMBOURG.

Le 20 juin 1760.

VOICI, madame, la troisieme partie des lettres. Je tâcherai que vous les ayez toutes au mois de juillet ; & puisque vous ne dédaignez pas de les faire relier, je me propose de donner à cette copie, le seul mérite que puisse avoir un manuscrit de cette espece, en y insérant une petite addition qui ne sera pas dans l'imprimé. Vous voyez, madame la maréchale, que je ne vous rends pas le mal pour le mal ; car je cherche à trouver quelque chose qui vous amuse, vous & M. le maréchal ; au lieu que vous ne cessez de vous occuper ici l'un & l'autre, à me rendre ma solitude ennuyeuse quand vous n'y êtes plus.



L E T T R E

A L A M Ê M E.

A Montmorency , le 6 octobre 1760.

Vous savez , madame , que je ne vous remercie plus de rien. Je me contenterois donc de vous parler de ma santé , si elle n'étoit assez bonne pour n'en rien dire. Vous me faites tort de croire que je ne me soucie pas assez de me conserver. Vous & M. le maréchal m'avez rendu l'amour de la vie ; elle me sera chère tant que vous y prenez intérêt. M. le prince de Conti est venu ici avec Mad. de Bonfliers , & je n'ignore pas à qui s'adressoit cette visite. Je ne suis point surpris que l'honneur de votre bienveillance m'en attire d'autres ; mais en voyant la considération qu'on me témoigne , je suis effrayé des dettes que je vous fais contracter. Les perdreux que j'ai reçus , me confirment que M. le maréchal se

porte bien , & que vous ne m'oubliez ni l'un ni l'autre. Pour moi , je ne fais si je dois être bien aise ou fâché d'avoir si peu de mérite à penser continuellement à vous ; mais je fais bien qu'il ne se passe pas une heure dans la journée , où votre nom ne soit prononcé dans ma retraite avec attendrissement & respect.

Votre copie n'est pas encore achevée ; vous ne sauriez croire combien je suis détourné dans cette saison. Mais cependant , madame , vous aurez la sixieme partie avant le 15 , ou j'aurai manqué de parole à Mad. de Houdetot ; & je tâche de n'en manquer à personne.

L E T T R E

A M. le maréchal DE LUXEMBOURG.

Le 7 octobre 1760.

SI j'avois à me fâcher contre vous , monsieur le maréchal , ce seroit de la trop grande exactitude à répondre , à la

quelle vous m'avez accoutumé, & qui fait que je m'alarme aussi-tôt que vous en manquez. J'étois inquiet, & je n'avois que trop raison de l'être. Mad. la maréchale étoit malade, & je n'en favois rien ! La maladie de Mad. la princesse de Robeck vous tenoit en peine, & je n'en favois rien ! Après cela, pensez-vous que je puisse être tranquille toutes les fois que vous tarderez à me répondre ? Comment puis-je alors éviter de me dire, que si tout alloit bien, vous auriez déjà répondu.

Madame la maréchale est quitte de sa fièvre : mais ce n'est pas assez ; je voudrois bien apprendre aussi qu'elle est quitte de son rhume, & n'a plus besoin de garder le lit. Sans écrire vous-même, faites-moi marquer, je vous prie, par quelqu'un de vos gens, comment elle se trouve. Il faut bien que mon attachement vous coûte un peu de peine, quand il ne me laisse pas non plus sans soucis.

La nouvelle perte dont vous êtes me
nacé.

né, ou plutôt que vous avez déjà faite, vous affligera sans vous surprendre : vous n'avez que trop eu le temps de la pressentir & de vous y préparer. Après l'avoir pleurée vivante, vous devez voir avec quelque sorte de consolation, le moment qui terminera ses langueurs. Vivre pour souffrir, n'est pas un sort désirable ; mais ce qui est désirable & rare, est de porter jusqu'à la fin de ses peines, la sécurité qui les adoucit ; elle cessera de souffrir, sans avoir eu l'effroi de cesser de vivre. Tandis qu'elle est dans cet état paisible, mais sans ressource, le meilleur souhait qui me reste à faire pour vous & pour elle, est de vous savoir bientôt délivré du sentiment de ses maux.



L E T T R E

A M. DE LALIVE.

Le 7 octobre 1760.

J'ÉTOIS occupé, monsieur, au moment que je reçus votre présent, à un travail qui ne pouvoit se remettre, & qui m'empêcha de vous en remercier sur-le-champ. Je l'ai reçu avec le plaisir & la reconnaissance que me donnent tous les témoignages de votre souvenir.

Venez, monsieur, quand il vous plaira, voir ma retraite ornée de vos bienfaits; ce fera les augmenter, & les moments que vous aurez à perdre ne feront point perdus pour moi. Quant au scrupule de me distraire, n'en ayez point. Graces au ciel, j'ai quitté la plume pour ne la plus reprendre; du moins l'unique emploi que j'en fais désormais, craint peu les distractions. Que n'ai-je été toujours aussi sage! Je serois aimé des bonnes gens,

& ne serois point connu des autres.
Rentré dans l'obscurité qui me convient,
je la trouverai toujours honorable &
douce, si je n'y suis point oublié de vous.

L E T T R E

A Mad. DE BOUFFLERS.

A Montmorency, le 7 octobre 1760.

RECEVEZ mes justes plaintes, madame :
J'ai reçu de la part de M. le prince de
Conti, un second présent de gibier, dont
sûrement vous êtes complice, quoique
vous fussiez, qu'après avoir reçu le pre-
mier, j'avois résolu de n'en plus accepter
d'autre. Mais S. A. S. a fait ajouter dans
la lettre, que ce gibier avoit été tué de sa
main, & j'ai cru ne pouvoir refuser ce
second acte de respect à une attention si
attentive. Deux fois je n'ai songé qu'à ce
que je devois au prince ; il sera juste à la
troisième, que je songe à ce que je me
dois.

Je suis vivement touché des témoignages d'estime & de bonté, dont m'a honoré S. A. & auxquels j'aurois le moins dû m'attendre; je fais respecter le mérite jusques dans les princes, d'autant plus que quand ils en ont, il faut qu'ils en aient plus que les autres hommes. Je n'ai rien vu de lui, qui ne soit selon mon cœur, excepté son titre; encore sa personne m'attire-t-elle plus que son rang ne me repousse. Mais, madame, avec tout cela, je n'enfreindrai plus mes maximes, même pour lui. Je leur dois peut-être en partie l'honneur qu'il m'a fait; c'est encore une raison pour qu'elles me soient toujours chères. Si je pensois comme un autre, eût-il daigné me venir voir? Hé bien, j'aime mieux sa conversation que ses dons.

Ces dons ne sont que du gibier, j'en conviens; mais qu'importe? Ils n'en sont que d'un plus grand prix, & je n'y vois que mieux la contrainte dont on use pour me les faire accepter. Selon moi, rien de

ce que l'on reçoit n'est sans conséquence. Quand on commence par accepter quelque chose, bientôt on ne refuse plus rien. Si-tôt qu'on reçoit tout, bientôt on demande ; & quiconque en vient à demander, fait bientôt tout ce qu'il faut pour obtenir. La gradation me paroît inévitable. Or , madame , quoi qu'il arrive , je n'en veux pas venir là.

Il est vrai que M. le maréchal de Luxembourg m'envoie du gibier de sa chasse , & que je l'accepte. Je suis bien heureux qu'il ne m'envoie rien de plus ; car j'aurois honte de rien refuser de sa main. Mais je suis très-sûr qu'il m'aime trop pour abuser de ses droits sur mon cœur , & pour avilir toute la pureté de mon attachement pour lui. M. le maréchal de Luxembourg est avec moi dans un cas unique. Madame , je suis à lui ; il peut disposer comme il lui plaît de son bien.

Voilà une bien grande lettre, employée à ne vous parler que de moi : mais je

crois que vous ne vous tromperez pas à ce langage ; & si je vous fais mon apologie avec tant d'inquiétude , vous en verrez aisément la raison.

L E T T R E

A M. DE MALESHERBES.

A Montmorency , le 5 novembre 1760.

JE vois , monsieur , par la réponse dont vous m'avez honoré , que j'ai commis , sans le savoir , une indiscretion pour laquelle je vous dois , avec mes humbles excuses , ma justification autant qu'il est possible. Prenant donc la discussion dans laquelle vous voulez bien entrer avec moi , comme une permission d'y entrer à mon tour , j'usurai de cette liberté pour vous exposer les raisons de mon sentiment , que j'estimois être aussi le vôtre , sur l'affaire en question.

Je remarquerai d'abord , qu'il y a sur le droit des gens , beaucoup de maximes

incontestées, lesquelles sont pourtant & seront toujours vaines & sans effet dans la pratique, parce qu'elles portent sur une égalité supposée entre les états comme entre les hommes; principe qui n'est vrai pour les premiers, ni de leur grandeur, ni de leur forme, ni par conséquent du droit relatif des sujets, qui dérive de l'une & de l'autre. Le droit naturel est le même pour tous les hommes, qui tous ont reçu de la nature une mesure commune, & des bornes qu'ils ne peuvent passer; mais le droit des gens, tenant à des mesures d'institutions humaines & qui n'ont point de terme absolu, varie & doit varier de nation à nation. Les grands états en imposent aux petits, & s'en font respecter; cependant ils ont besoin d'eux, & plus besoin, peut-être, que les petits n'ont des grands. Il faut donc qu'ils leur cèdent quelque chose en équivalent de ce qu'ils en exigent. Les avantages pris en détail ne sont pas égaux, mais ils se compensent; &

de là naît le vrai droit des gens , établi , non dans les livres , mais entre les hommes. Les uns ont pour eux , les honneurs , le rang , la puissance ; les autres , le profit ignoble , & la petite utilité. Quand les grands états voudront avoir à eux seuls leurs avantages , & partager ceux des petits , ils voudront une chose impossible ; & quoi qu'ils fassent , ils ne parviendront jamais à établir dans les petites choses , cette parité qu'ils ne souffrent pas dans les grandes.

Les différences qui naissent de la nature du gouvernement , ne modifient pas moins nécessairement les droits respectifs des sujets. La liberté de la presse , établie en Hollande , exige dans la police de la librairie , des réglemens différens de ceux qu'on lui donne en France , où cette liberté n'a ni ne peut avoir lieu. Et si l'on vouloit , par des traités de puissance à puissance , établir une police uniforme & les mêmes réglemens sur cette matière entre les deux états , ces traités seroient

bientôt sans effet, ou l'un des deux gouvernemens changeroit de forme, attendu que dans tout pays il n'y a jamais de loix observées que celles qui tiennent à la nature du gouvernement.

Le débit de la librairie est prodigieux en France, presque aussi grand que dans le reste de l'Europe entière. En Hollande, il est presque nul. Au contraire, il s'imprime proportionnellement plus de livres en Hollande qu'en France. Ainsi l'on pourroit dire à quelque égard, que la consommation est en France, & la fabrication en Hollande, quand même la France enverroit en Hollande plus de livres qu'elle n'en reçoit du même pays; parce qu'où le François est consommateur, le Hollandois n'est que facteur; la France reçoit pour elle seule; la Hollande reçoit pour autrui. Tel est entre les deux puissances, l'état relatif de cette partie du commerce; & cet état, forcé par les deux constitutions, reviendra toujours, malgré qu'on en ait. J'entends

bien que le gouvernement de France voudroit que la fabrique fût où est la conlommation : mais cela ne le peut , & c'est lui-même qui l'empêche par la rigueur de la censure. Il ne fauroit , quand il le voudroit , adoucir cette rigueur ; car un gouvernement qui peut tout , ne peut pas s'ôter à lui-même les chaînes qu'il est forcé de se donner pour continuer de tout pouvoir. Si les avantages de la puissance arbitraire sont grands , un pouvoir modéré a aussi les siens , qui ne sont pas moindres ; c'est de faire sans inconvénient , tout ce qui est utile à la nation.

Suivant une des maximes du gouvernement de France , il y a beaucoup de choses qu'on ne doit pas permettre , & qu'il convient de tolérer : d'où il suit qu'on peut & qu'on doit souffrir l'entrée de tel livre , dont on ne doit pas souffrir l'impression. Et en effet , sans cela , la France , réduite presque à sa seule littérature , seroit scission avec le corps de la

république des lettres, retomberoit bientôt dans la barbarie, & perdrait même d'autres branches de commerce, auxquelles celle-là sert de contre-poids. Mais, quand un livre imprimé en Hollande, parce qu'il n'a pu ni dû être imprimé en France, y est pourtant réimprimé, le gouvernement peche alors contre ses propres maximes, & se met en contradiction avec lui-même. J'ajoute que la parité dont il s'autorise est illusoire; & la conséquence qu'il en tire, quoique juste, n'est pas équitable: car comme on imprime en France pour la France, & en Hollande encore pour la France, & comme on ne laisse pas entrer dans le royaume, les éditions contrefaites sur celles du pays, la réimpression faite en Hollande, d'un livre imprimé en France, fait peu de tort au libraire François; & la réimpression faite en France, d'un livre imprimé en Hollande, ruine le libraire Hollandois. Si cette considération ne touche pas le gouvernement

de France, elle touche le gouvernement de Hollande ; & il saura bien la faire valoir , si jamais le premier lui propose de mettre la chose au pair.

Je fais trop bien , monsieur , à qui je parle , pour entrer avec vous dans un détail de conséquences & d'applications. Le magistrat & l'homme d'état versé dans ces matieres , n'a pas besoin des éclaircissements qui seroient nécessaires à un homme privé. Mais voici une observation plus directe , & qui me rapproche du cas particulier. Lorsqu'un libraire Hollandois commerce avec un libraire François , comme ils disent , en change ; c'est-à-dire , lorsqu'il reçoit le paiement de ses livres en livres , alors le profit est double & commun entr'eux ; & aux frais du transport près , l'effet est absolument le même que si les livres qu'ils s'envoient réciproquement , étoient imprimés dans les lieux où ils se débitent. C'est ainsi que Rey a traité ci-devant avec Pissot & avec Durand , de ce qu'il a imprimé pour moi jusqu'ici.

jusqu'ici. De plus, le libraire Hollandois qui craint la contrefaction, se met à couvert & traite avec le libraire François, de maniere que celui-ci se charge, à ses périls & risques, du débit des exemplaires qu'il recoit, & dont le nombre est convenu entre eux. C'est encore ainsi que Rey a négocié pour la *Julie*. Il met son correspondant François en son lieu & place; & suivant, sans le savoir, le conseil que vous avez bien voulu me donner pour moi, il lui envoie à la fois, la moitié de son édition. Par ce moyen, la contrefaction, si elle a lieu, ne nuira point au libraire d'Amsterdam, mais au libraire de Paris qui lui est substitué. Ce sera un libraire François qui en ruinera un autre, & ce seront deux libraires François qui se ruineront mutuellement.

De tout ceci, se déduisent seulement ces raisons qui me portoient à croire que vous ne permettriez point qu'on réimprimât en France, contre le gré du premier auteur, un livre imprimé d'abord en

Hollande. Il me reste à vous exposer celles qui m'empêchent, & de consentir à cette réimpression, & d'en accepter aucun bénéfice, si elle se fait malgré moi. Vous dites, monsieur, que je ne dois point me croire lié par l'engagement que j'ai pris avec le libraire Hollandois, parce que je n'ai pu lui céder que ce que j'avois, & que je n'avois pas le droit d'empêcher les libraires de Paris de copier ou contrefaire son édition. Mais équitablement, je ne puis tirer de là qu'une conséquence à ma charge; car j'ai traité avec le libraire sur le pied de la valeur que je donnois à ce que je lui ai cédé. Or, il se trouve qu'au lieu de lui vendre un droit que j'avois réellement, je lui ai vendu seulement un droit que je croyois avoir. Si donc ce droit se trouve moindre que je n'avois cru, il est clair que, loin de tirer du profit de mon erreur, je lui dois le dédommagement du préjudice qu'il en peut souffrir.

Si je recevois derechef d'un libraire de Paris, le bénéfice que j'ai déjà reçu, je ne pourrois pas le recevoir a

celui d'Amsterdam, j'aurois vendu mon
manuscrit deux fois ; & comment aurois-
je ce droit de l'avoir de celui avec qui j'ai
traité, puisqu'il m'a disputé même le droit
de faire une édition générale & unique de
mes écrits, revus & augmentés de nou-
velles pieces ? Il est vrai que, n'ayant
jamais pensé m'ôter ce droit en lui cédant
mes manuscrits, je crois pouvoir en ceci,
passer par-dessus son opposition, dont il
m'a fait le juge ; & cela, par le même
principe qui m'empêche, monsieur, d'ac-
quiescer en cette occasion à votre avis.
Comme je me sens tenu à tout ce que j'ai
annoncé ou entendu mettre dans mes
marchés, je ne me crois tenu à rien au-
delà.

Soit donc que vous jugiez à propos de
permettre ou d'empêcher la contrefaçon
ou réimpression du livre dont il s'agit,
je ne puis, en ma qualité d'éditeur, ni
choisir un libraire François pour cette
réimpression, ni beaucoup moins en re-
cevoir aucune sorte de bénéfice, en repos

de conscience. Mais un avantage qui m'est plus précieux, & dont je profite avec le contentement de moi-même, est de recevoir en cette occasion, de nouveaux témoignages de vos bontés pour moi, & de pouvoir vous réitérer, monsieur, ceux de ma reconnoissance & de mon profond respect, &c.

P. 3. Je vous demande pardon, monsieur, d'avoir oublié vos délassemens par ma précédente lettre. J'attendrai, pour faire partir ce-ci, votre retour de la campagne. Je n'ai point non plus remis encore à M. Guérin mon petit manuscrit. Je trouve une lâcheté qui me répugne, à vouloir excuser d'avance en public un livre frivole. Il vaut mieux laisser d'abord paroître & juger le livre; & puis je dirai mes raisons.

Rey me paroît fort en peine de n'avoir point reçu, monsieur, la permission qu'il vous a demandée. Je lui ai marqué qu'il ne devoit point être inquiet de ce retard, que le livre, par son espece, ne pouvoit

souffrir de difficulté, & que sur toute matière suspecte, il étoit le plus circonspect de tous les écrits que j'avois publiés jusqu'ici. J'espere qu'il ne s'est rien trouvé dans les feuilles, qui vous en ait fait penser autrement.

L E T T R E

A U M Ê M E.

Novembre 1760.

LORSQUE je reçus, monsieur, la première feuille que vous eûtes la bonté de m'envoyer, je n'imaginai point que vous vous fussiez fait le moindre scrupule d'ouvrir le paquet; & ni la lettre que je vous avois écrite, ni la réponse dont vous m'aviez honoré, ne me donnoient lieu de concevoir cette idée. Je jugeai simplement, que n'ayant pas eu le loisir ou la curiosité d'ouvrir cette feuille, vous n'aviez point pris la peine inutile d'ouvrir le paquet. Cependant, voyant que vous

n'aviez pas moins eu l'attention d'y faire ajouter une enveloppe contre - signée, je jugeai que celles de Rey étoient inutiles, & je lui écrivis d'envoyer désormais les feuilles sous une seule enveloppe, à votre adresse; jugeant que vous connoîtriez suffisamment au contenu, qu'il m'étoit destiné. En voyant le billet que vous avez fait joindre à la seconde feuille, je me suis félicité de ma précaution, par une autre raison à laquelle je n'avois pas songé, & dont je prends la liberté de me plaindre. Si malgré nos conventions, vous vous faites un scrupule d'ouvrir les paquets, comment puis-je, monsieur, ne m'en pas faire un de permettre qu'ils vous soient adressés? Quand Rey vous a demandé cette permission, nous avons songé lui & moi, que puisqu'il falloit toujours que le livre passât sous vos yeux comme magistrat, vous vous feriez un plaisir, comme ami & protecteur des lettres, d'en rendre l'envoi utile au libraire, & commode à l'éditeur. Si vous avez résolu de

ne peut lire l'ouvrage, peut-être en
dois-je être charmé; mais si vous croyez
devoir le parcourir avant d'en permettre
l'entrée, je vous prie, monsieur, de
donner la préférence aux envois qui me
sont destinés, afin que je me reproche
moins l'embarras que je vous cause, &
que je vous en sois obligé de meilleur
cœur. J'ai trouvé la première épreuve si
légère, que j'ai chargé Rey de renvoyer
la bonne feuille, afin de voir s'il n'y reste
rien qui puisse exiger des cartons. En con-
tinuant ainsi, vous pourriez lire l'ouvrage
moins désagréablement sur la feuille que
sur l'épreuve; mais comme cela double-
rait la grosseur des paquets, & que la
feuille ne presse pas comme l'épreuve, si
vous ne vous foncez pas de la lire, je la
ferai venir à loisir par d'autres occasions..
C'est de quoi je jugerai par moi-même,
si m'arrive encore des paquets fermés,
que la feuille ne soit pas coupée. C'est
un embarras très-important que celui
de tous ces envois & renvois de feuilles.

& d'épreuves. Je ne le sentis jamais mieux que depuis que vous daignez vous en charger, & il me feroit très-agréable de l'épargner dans la suite à vous & à moi. Je fais aussi, par ma propre expérience & par des témoignages plus récents, que je pourrois en pareil cas, espérer de vous toute la faveur qu'un ami de la vérité peut attendre d'un magistrat éclairé & judicieux : mais, monsieur, je voudrois bien n'être pas gêné dans la liberté de dire ce que je pense, ni m'exposer à me repentir d'avoir dit ce que je pensois.

Soyez bien persuadé, monsieur, qu'on ne peut être plus reconnoissant de vos bontés, plus touché de votre estime que je le suis, ni vous honorer plus respectueusement que je le fais.



L E T T R E

*A M. VERNES, professeur.**Novembre 1760.*

Si j'avois reçu, monsieur, quinze jours plus tôt, la lettre dont vous m'avez honoré le 4 de ce mois, j'aurois pu faire mention assez heureusement, de l'affaire dont vous avez la bonté de m'instruire; & cela d'autant plus à propos, que le livre dans lequel j'en aurois parlé, n'étant point fait pour être vu de vous, j'aurois pu vous y rendre honneur plus à mon aise, que dans les écrits qui doivent passer sous vos yeux. C'est une espèce de fade & plat roman, dont je suis l'éditeur, & dont quiconque en aura le courage, pourra se croire l'auteur s'il veut. J'ai semé par-ci par-là dans ce recueil de lettres, quelques notes sur différens sujets, & celle sur le *préservatif* y seroit venue à merveille; mais il est trop tard, & je

n'aurois pu faire arriver cette addition en Hollande avant que le livre y fût achevé d'imprimer. La vie solitaire que je mène ici durant l'hiver, ne me donne aucune ressource pour suppléer à cela dans la conversation; & ce qu'il vient de monde à mon voisinage en été, prend si peu de part aux affaires littéraires, que je n'espere pas être à portée de transmettre sur celle-ci, la juste indignation dont j'ai été saisi à la lecture de votre lettre. Je n'en négligerai sûrement pas l'occasion, si je la trouve. En attendant, je me réjouis de tout mon cœur, que l'évidence de votre justification ait confondu la calomnie & fait retomber sur ses auteurs, l'opprobre dont ils voudroient couvrir tous les défenseurs de la foi, des mœurs & de la vertu.

Ainsi donc la satire, le noir mensonge & les libelles sont devenus les armes des philosophes & de leurs partisans! Ainsi paie M. de Voltaire, l'hospitalité dont, par une funeste indulgence, Geneve use

envers lui ! Ce fanfaron d'impiété , ce beau génie & cette ame basse , cet homme si grand par ses talens & si vil par leur usage , nous laissera de longs & cruels souvenirs de son séjour parmi nous. La ruine des mœurs , la perte de la liberté qui en est la suite inévitable , seront chez nos neveux les monumens de sa gloire , & de sa reconnoissance envers nous. S'il reste dans leurs cœurs quelque amour pour la patrie , il en sera plus souvent maudit qu'admiré.

Cen'est pas , monsieur , que j'aie aussi mauvaise opinion de l'état de notre ville , que vous paroissez le croire. Je fais qu'il y reste beaucoup de vrais citoyens qui ont du sens , de la vertu , qui respectent les loix , les magistrats , qui aiment les mœurs & la liberté. Mais ceux là diminuent tous les jours , les autres augmentent , *mox daturus progeniem vitiosiore*. La pente est donnée , rien ne peut désormais arrêter le progrès du mal. La génération présente l'a commencé ; celle qui

vient, l'achevera. La jeunesse qui s'élève, tarirra bientôt les restes du sang patriotique qui circule encore parmi nous. Chaque citoyen qui meurt est remplacé par quelque agréable. Le ridicule, ce poison du bon sens, la satire, ennemie de la paix publique, la mollesse, le faste arrogant, le luxe, ne nous forment dans l'avenir, qu'un peuple de petits plaisans, de bouffons, de baladins, de philosophes de ruelle & de beaux esprits de comptoirs, qui, de la considération qu'avoient eue devant nos gens de lettres, les élèveront à la gloire des académies de Marseille & d'Angers; qui trouveront bien plus beau d'être courtisans que libres, comédiens que citoyens, & qui n'auroient jamais voulu sortir de leur lit à l'escalade, moins par lâcheté que de peur de s'enrhumer. Je vous avoue, monsieur, que tout cela n'est guère attrayant pour un homme qui a le zèle & peut-être la folie du patriotisme, & auquel il ne reste d'autre ressource que de détourner les yeux, de

maux

maux
le re
fait t
ramen
de ven
ne fais
cruelle
contra
de cett
pouvoi
lettres
& sent
de chal
m'avoie
posée av
repren
espece de
véeries
du publi

(*) L
depuis E
par force
honneur
voir.

Tome

maux qu'il ne peut guérir. J'aime la paix, le repos ; la haine du tracàs & des soins fait toute ma modération , & un tempérament paresseux m'a jusqu'ici tenu lieu de vertu. Moins enivré que suffoqué de je ne fais quelle petite fumée , j'en ai senti cruellement l'amertume , sans en pouvoir contracter le goût , & j'aspire au retour de cette heureuse obscurité qui permet de pouvoir jouir de soi. Voyant les gens de lettres s'entre-déchirer comme des loups , & sentant tout-à-fait éteints les restes de chaleur qui , à près de quarante ans , m'avoient mis la plume à la main , je l'ai posée avant cinquante , pour ne la plus reprendre. (*) Il me reste à publier une espèce de traité d'éducation , plein de mes rêveries accoutumées : après quoi , loin du public & livré à la société de mes amis ,

(*) Les deux écrits que j'ai publiés depuis *Emile* , ont tous deux été faits par force : l'un , pour la défense de mon honneur ; l'autre , pour l'acquit de mon devoir.

j'attendrai paisiblement la fin d'une carrière déjà trop longue pour mes ennemis, & dont il est indifférent pour tout le monde & pour moi, en quel lieu les reites s'achevent.

Je suis charmé du voyage chez les montagnons ; cela montre que mon témoignage a quelque autorité près des personnes pour qui j'ai tant de respect, & je me réjouis pour elles, pour moi, & sur-tout pour les montagnons, de n'avoir pas été trouvé menteur. Je ne suis point étonné que le luxe ait fait quelque progrès chez ces bonnes gens ; c'est la peste générale, c'est le gouffre où tout périt à la fin. Mais l'inclinaison devient plus ou moins rapide selon les événemens, & voilà ce qui, nous avançant de deux cents ans, a accéléré d'autant notre ruine.



L E T T R E

*A M. DE MALESHERBES.**A Montmorency , le 17 novembre 1760.*

PARFAITEMENT sûr, monsieur, que le volume que vous avez eu la bonté de m'envoyer n'est pas pour moi, je prends la liberté de vous le renvoyer, jugeant qu'il fait partie de l'exemplaire que vous voulez bien agréer. M. Rey l'aura trouvé trop gros pour être envoyé tout à la fois ; & avec son étourderie ordinaire, il aura manqué de s'expliquer en vous l'adressant. Comme il m'a envoyé les feuilles en détail, & que mes exemplaires viennent avec les siens, il n'est pas croyable qu'il ait l'indiscrétion d'en envoyer un par la poste, sans que je le lui eusse commandé.

Je n'ai jamais pensé ni désiré même, que vous eussiez la patience de lire ce recueil tout entier ; mais je souhaite extrêmement que vous ayez, monsieur,

Y ij

celle de le parcourir assez pour juger de ce qu'il contient. Je n'ai point la témérité de porter mon jugement devant vous, sur un livre que je publie ; j'en appellois au vôtre , supposant que vous l'aviez lu. En tout autre cas , je me rétracte , & vous supplie d'ordonner du livre , comme si je n'en avois rien dit. Mes jeunes correspondans sont des protestans & des républicains. Il est très - simple qu'ils parlent selon les maximes qu'ils doivent avoir , & très - sûr qu'ils n'en parlent qu'en honnêtes gens ; mais cela ne suffit pas toujours. Au reste , je pense que tout ce qui peut être sujet à examen dans ce livre , ne sera guere que dans les deux ou trois derniers volumes ; & j'avoue que je ne les crois pas indignes d'être lus. Ce sera toujours quelque chose que de vous avoir sauvé l'ennui des premiers.

Je n'ai rien à repliquer aux éclaircissemens qu'il vous a plu de me donner sur la question ci-devant agitée , au moins quant à la considération économique &

poli
resp
avec
men
catio
dont
les i
surpl
ce qu
vainc
que m
mieux
seur ,

En vo
je com
presse le
nous av
je n'ave

politique. Il seroit également contre le respect & contre la bonne foi, de disputer avec vous sur ce point. J'attends seulement & je desiré de tout mon cœur, l'occasion de recevoir de vous, les lumieres dont j'ai besoin pour débrouiller de vieilles idées qui me plaisent, mais dont au surplus je ne ferai jamais usage. Quant à ce qui me regarde, je pourrai être convaincu sans être persuadé, & je sens que ma conscience argumente là dessus mieux que ma raison. Je vous salue, monsieur, avec un profond respect.

B I L L E T

*A M. DUCLOS.**Ce mercredi 19 novembre 1760.*

EN vous envoyant la cinquieme partie, je commence par vous dire ce qui me presse le plus, c'est que je m'apperois que nous avons plus de goûts communs que je n'avois cru, & que nous aurions dû

nous aimer tout autrement que nous n'avons fait. Mais votre philosophie m'a fait peur ; ma misanthropie vous a donné le change ; nous avons eu des amis intermédiaires , qui ne nous ont connus ni l'un ni l'autre , & nous ont empêchés de nous bien connoître. Je suis fort content de sentir enfin cette erreur ; & je le serois bien plus , si j'étois plus près de vous.

Je lis avec délices le bien que vous me dites de la *Julie* ; mais vous ne m'avez point fait de critique dans le dernier billet ; & puisque l'ouvrage est bon , plus de gens m'en diront le bien que le mal.

Je persiste , malgré votre sentiment , à croire cette lecture très-dangereuse aux filles. Je pense même que Richardson s'est lourdement trompé , en voulant les instruire par des romans. C'est mettre le feu à la maison , pour faire jouer les pompes.

A la quatrième partie, vous trouvez que le style n'est pas feuillet : tant mieux. Je trouve la même chose ; mais celui qui

l'a ju
partie
aussi.

meille

tenté

Mais p

ment p

nion qu

trouvoit

que sa

taurois

alutaire

L

A M

A M

ERMET

présente

ite à mor

à mes

ite, lors

d'égare

l'a jugé tel, n'avoit lu que la premiere partie, & j'ai peur qu'il n'eût raison aussi. Je crois la quatrieme partie la meilleure de tout le recueil, & j'ai été tenté de supprimer les deux suivantes. Mais peut-être compensent-elles l'agrément par l'utilité, & c'est dans cette opinion que je les ai laissées. Si Wolmar pouvoit ne pas déplaire aux dévots, & que sa femme plût aux philosophes, j'aurois peut-être publié le livre le plus salutaire qu'on pût lire dans ce temps-ci.

L E T T R E

A M. DE MALESHERBES.

A Montmorency, le 28 janvier 1761.

PERMETTEZ-moi, monsieur, de vous présenter que la seconde édition s'étant faite à mon insu, je ne dois point ménager à mes dépens, les libraires qui l'ont faite, lorsqu'ils ont eu eux-mêmes assez d'égards pour moi, qu'aux fautes de

la première édition, ils ont ajouté des multitudes de contre-sens qu'ils auroient évités, si j'avois été instruit à temps de leur entreprise, & revu leurs épreuves: ce qui étoit sans difficulté de ma part, cette seconde édition se faisant par votre ordre, & du consentement de Rey. J'aurois pu en même temps condre quelques liaisons, & laisser des lacunes moins choquantes dans les endroits retranchés. Cependant je n'ai pas dit un mot jusqu'ici, si ce n'est au seul M. Coindet, qui est au fait de toute cette affaire; je me taisai encore par respect pour vous. Mais je vous avoue, monsieur, qu'il est cruel de sacrifier en silence, sa propre réputation, à des gens à qui l'on ne doit rien.

Le sieur Robin a grand tort, d'oser vous dire que je lui ai promis de garder chez moi les exemplaires qu'il devoit m'envoyer. Cette promesse eût été absurde; car de quoi m'eût servi de les avoir, pour n'en faire aucun usage? Je lui ai promis d'en distribuer le moins

qu'il
cela
exem
requis
marqu
efforts
autres
tiron
tout ce
sieur,
respect

A

J'AI fa
avez vo
Rey ay
trouve
que vou
dessus de
vous en

qu'il étoit possible, & de maniere que cela ne lui nuisît pas. Il n'y a eu que six exemplaires distribués, des douze qu'a reçus pour moi M. Coindet. Je lui marque aujourd'hui de faire tous les efforts pour les retirer. Quant aux six autres, ils sont chez moi, & n'en sortiront point sans votre permission. Voilà tout ce que je puis faire. Recevez, monsieur, les assurances de mon profond respect, &c.

L E T T R E

A U M Ê M E.

A Montmorency, le 10 février 1761.

J'ai fait, monsieur, tout ce que vous avez voulu ; & le consentement du sieur Rey ayant levé mes scrupules, je me trouve riche de vos bienfaits. L'intérêt que vous daignez prendre à moi, est au-dessus de mes remerciemens : ainsi je ne vous en ferai plus ; mais M. le maréchal

de Luxembourg fait ce que je pense & ce que je sens; il pourra vous en parler. N'aurai je point, monsieur, la satisfaction de vous voir chez lui à Montmorency, au prochain voyage de pâques, ou au mois de juillet, qu'il y fait une plus longue station, & que le pays est plus agréable? Si je n'ai nul autre moyen de satisfaire mon empressement, & que vous vouliez bien, dans la belle saison, me donner chez vous une heure d'audience particulière, j'en profiterai pour aller vous rendre mes devoirs.

L E T T R E

A Mad. la duchesse DE MONTMORENCY.

A Montmorency, le 21 février 1761.

J'étois bien sûr, madame, que vous aimeriez la *Julie*, malgré ses défauts; le bon naturel les efface dans les cœurs faits pour le sentir. J'ai pensé que vous accepteriez des mains de Mad. la maréchale de

Luxembourg, ce léger hommage que je
 osois vous offrir moi-même. Mais en
 m'en faisant des remerciemens, madame,
 vous prévenez les miens, & vous aug-
 mentez l'obligation. J'attends avec em-
 pressement, le moment de vous faire
 ma cour à Montmorency, & de vous
 renouveler, madame la duchesse, les
 assurances de mon profond respect.

L E T T R E

A M. MOULTOU.

A Montmorency, le 29 mai 1761.

Vous pardonneriez aisément mon silen-
 ce, cher Moulton, si vous connoissiez
 mon état ; mais sans vous écrire, je ne
 saisis pas de penser à vous, & j'ai une
 obligation à vous faire. Ayant quitté la
 plume & ce tumultueux métier d'auteur,
 pour lequel je n'étois point né, je m'étois
 proposé, après la publication de mes
 réflexions sur l'éducation, de finir par une

édition générale de mes écrits , dans laquelle il en seroit entré quelques-uns qui sont encore en manuscrit. Si peut-être le mal qui me consume , ne me laissoit pas le temps de faire cette édition moi-même , seriez-vous homme à faire le voyage de Paris , à venir examiner mes papiers dans les mains où ils seront laissés , & à mettre en état de paroître , ceux que vous jugerez bons à cela ? Il faut vous prévenir que vous trouverez des sentimens sur la religion , qui ne sont pas les vôtres , & que peut-être vous n'approuverez pas , quoique les dogmes essentiels à l'ordre moral s'y trouvent tous. Or , je ne veux pas qu'il soit touché à cet article ; il s'agit donc de savoir s'il vous convient de vous prêter à cette édition , avec cette réserve qui , ce me semble , ne peut vous compromettre en rien , quand on saura qu'elle vous est formellement imposée , sans à vous réfuter en votre nom , & dans l'ouvrage même , si vous le jugez à propos , ce que

vous paroîtra mériter réfutation, pourvu que vous ne changiez ni supprimiez rien sur ce point; sur tout autre, vous ferez le maître.

J'ai besoin, monsieur, d'une réponse sur cette proposition, avant de prendre les derniers arrangemens que mon état rend nécessaires. Si votre situation, vos affaires, ou d'autres raisons, vous empêchent d'acquiescer, je ne vois que M. Roustan, qui m'appelle son maître, lui qui pourroit être le mien, auquel je pusse donner la même confiance, & qui, je crois, rendroit volontiers cet honneur à ma mémoire. En pareil cas, comme la situation on est moins aisée que la vôtre, on prendroit des mesures pour que ces soins ne lui fussent pas onéreux. Si cela ne vous convient ni à l'un ni à l'autre, tout restera comme il est; car je suis bien déterminé à ne confier les mêmes soins à nul homme de lettres de ce pays. Réponse précise, je vous supplie, & directe, le plus tôt qu'il se pourra, sans

vous servir de la voie de M. Coindet.
 Sur pareille matière, le secret convient,
 & je vous le demande. Adieu, vertueux
 Moulton; je ne vous fais pas des com-
 plimens, mais il ne tient qu'à vous de
 voir si je vous estime.

Vous comprenez bien que la *Nouvelle*
Héloïse ne doit pas entrer dans le recueil
 de mes écrits.

L E T T R E

A U M Ê M E.

A Montmorency, le 24 juillet 1761.

J'E ne doutois pas, monsieur, que vous
 n'acceptassiez avec plaisir les soins que
 je prenois la liberté de confier à votre
 amitié, & votre consentement m'a plus
 touché que surpris. Je puis donc, en
 quelque temps que je cesse de souffrir,
 compter que si mon recueil n'est pas en-
 core en état de voir le jour, vous ne
 dédaignerez pas de l'y mettre; & certe

confiance m'ôte absolument l'inquiétude qu'il est difficile de n'avoir pas en pareil cas , pour le sort de ses ouvrages. Quant aux soins qui regardent l'impression, comme il ne faut que de l'amitié pour les prendre , ils seront remplis en ce pays-ci par les amis auxquels je suis attaché , & que je laisserai dépositaires de mes papiers , pour en disposer selon leur prudence & vos conseils. S'il s'y trouve en manuscrit, quelque chose qui mérite d'entrer dans votre cabinet, de quoi je doute, je m'estimerai plus honoré qu'il soit dans vos mains que dans celles du public , & mes amis penseront comme moi. Vous voyez qu'en pareil cas, un voyage à Paris seroit indispensable : mais vous seriez toujours maître de choisir le temps de votre commodité ; & dans votre façon de penser, vous ne tiendriez pas ce voyage pour perdu, non-seulement par le service que vous rendriez à ma mémoire , mais encore par le plaisir de connoître des personnes estimables &

respectables, les seuls vrais amis que j'ai jamais eus, & qui sûrement deviendroient aussi les vôtres. En attendant, je n'épargne rien pour vous abréger du travail. Le peu de momens où mon état me permet de m'occuper, sont uniquement employés à mettre au net mes chiffons; & depuis ma lettre, je n'ai pas laissé d'avancer assez la besogne pour espérer de l'achever, à moins de nouveaux accidens.

Connoissez-vous un M. Mollet, dont je n'ai jamais entendu parler? Il m'écrivit il y a quelque temps, une espèce de relation d'une fête militaire, laquelle me fit grand plaisir, & je l'en remerciai. Il est parti de là pour faire imprimer, sans m'en parler, non-seulement sa lettre, mais ma réponse, qui n'étoit sûrement pas faite pour paroître en public. J'ai quelquefois effrayé de pareilles mal-honnêtetés; mais ce qui me fâche, est que celle-ci vienne de Geneve. Cela m'apprendra une fois pour toutes, à ne plus écrire à gens que je ne connois point.

V
je gr
M. R
m'en
une b
laque
pas l
que je
que je
Montr
cher M
dont j
créti
donner
moi à
brasse

A
VOTR
tambre

Voici, monsieur, deux lettres dont je grossis à regret celle-ci : l'une est pour M. Roustan, dont vous avez bien voulu m'en faire parvenir une, & l'autre pour une bonne femme qui m'a élevé, & pour laquelle je crois que vous ne regretterez pas l'augmentation d'un port de lettre, que je ne veux pas lui faire coûter, & que je ne puis affranchir avec sûreté à Montmorency. Lisez dans mon cœur, cher Moulton, le principe de la familiarité dont j'use avec vous, & qui seroit indiscrétion pour un autre; le vôtre ne lui donnera pas ce nom là. Mille choses pour moi à l'ami Vernes. Adieu; je vous embrasse tendrement.

L E T T R E

A M. R.

A Montmorency, le 24 octobre 1761.

VOTRE lettre, monsieur, du 30 septembre ayant passé par Geneve, c'est-à-

Aire , ayant traversé deux fois la France , ne m'est parvenue qu'avant-hier. J'y ai vu avec une douleur mêlée d'indignation , les traitemens affreux que souffrent nos malheureux freres dans le pays où vous êtes , & qui m'étonnent l'autant plus que l'intérêt du gouvernement seroit , ce me semble , de les laisser en repos , du moins quant à présent. Je comprends bien que les furieux qui les oppriment , consultent bien plus leur humeur sanguinaire , que l'intérêt du gouvernement ; mais j'ai pourtant quelque peine à croire qu'ils se portaient à ce point de cruauté , si la conduite de nos freres n'y donnoit pas quelque prétexte. Je sens combien il est dur de se voir sans cesse à la merci d'un peuple cruel , sans appui , sans ressource , & sans avoir même la consolation d'entendre en paix la parole de Dieu. Mais cependant , monsieur , cette même parole de Dieu est formelle sur le devoir d'obéir aux loix des princes. La défense de s'assembler est

incon
après
l'effe
abster
prise
la j. st
injust
lion q
puilla
Je cou
dures
des ju
tien ,
homm
quent
vent é
on me
que j
Mal
le cas
pen co
même
jadis a
pas fav

incontestablement dans leurs droits ; & après tout , ces assemblées n'étant pas de l'essence du christianisme , on peut s'en abstenir sans renoncer à sa foi. L'entreprise d'enlever un homme des mains de la justice ou de ses ministres , fût-il même injustement détenu , est encore une rébellion qu'on ne peut justifier , & que les puissances sont toujours en droit de punir. Je comprends qu'il y a des vexations si dures , qu'elles lassent même la patience des justes. Cependant , qui veut être chrétien , doit apprendre à souffrir ; & tout homme doit avoir une conduite conséquente à sa doctrine. Ces objections peuvent être mauvaises ; mais toutefois , si on me les faisoit , je ne vois pas trop ce que j'aurois à repliquer.

Malheureusement , je ne suis pas dans le cas d'en courir le risque. Je suis très-peu connu de M. , & je ne le suis même que par quelque tort qu'il a eu jadis avec moi : ce qui ne le disposeroit pas favorablement pour ce que j'aurois à

lui dire ; car , comme vous devez favoir , quelquefois l'offensé pardonne , mais l'offenseur ne pardonne jamais. Je ne suis pas en meilleur prédicament auprès des ministres ; & quand j'ai eu à demander à quelqu'un d'eux , non des graces , je n'en demande point , mais la justice la plus claire & la plus due , je n'ai pas même obtenu de réponse. Je ne ferois , par un zele indiscret , que gâter la cause pour laquelle je voudrois m'intéresser. Les amis de la vérité ne sont pas bien venus dans les cours , & ne doivent pas s'attendre à l'être. Chacun a sa vocation sur la terre ; la mienne est de dire au public , des vérités dures , mais utiles ; je tâche de la remplir , sans m'embarasser du mal que m'en veulent les méchans , & qu'ils me font quand ils peuvent. J'ai prêché l'humanité , la douceur , la tolérance , autant qu'il a dépendu de moi : ce n'est pas ma faute si l'on ne m'a pas écouté ; du reste , je me suis fait une loi de m'en tenir toujours aux vérités

générales. Je ne fais ni libelles, ni factures; je n'attaque point un homme, mais les hommes; ni une action, mais un vice. Je ne saurois, monsieur, aller au-delà.

Vous avez pris un meilleur expédient, en écrivant à M..... Il est fort ami de..... & se feroit certainement écouter, s'il lui parloit pour nos freres; mais je doute qu'il mette un grand zèle à la recommandation. Mon cher monsieur, la volonté lui manque, à moi le pouvoir; & cependant le juste pàtit. Je vois par votre lettre, que vous avez, ainsi que moi, appris à souffrir à l'école de la pauvreté. Hélas! elle nous fait compatir aux malheurs des autres, mais elle nous met hors d'état de les soulager. Bon jour, monsieur; je vous salue de tout mon cœur.



L E T T R E

A M. le maréchal DE LUXEMBOURG.

A Montmorency, le 3 novembre 1761.

MONSIEUR le maréchal, je ne suis point un finistre interprete ; j'ai donné à votre lettre blanche, le sens qu'elle devoit avoir ; mais je vous avoue que l'invincible silence de Mad. la maréchale m'épouvante, & me fait craindre d'avoir été trop confiant. Je ne comprends rien à cet effrayant mystere, & n'en suis que plus alarmé. De grace, faites cesser un silence aussi cruel. Quelle douleur seroit la mienne, s'il duroit au point de me forcer de l'entendre ! C'est ce que je n'ose même imaginer.



R É P O N S E

A l'abbé DE JODELH.

A Montmorency, le 16 novembre 1761.

EST-IL bien naturel, monsieur, que pour avoir des éclaircissémens sur un écrit des pasteurs de Geneve, vous vous adressiez à un homme qui n'a pas l'honneur d'être de leur nombre ; & ne seroit-ce pas matiere à scandale, de voir un ecclésiastique dans un séminaire, demander à un hérétique, des instructions sur la foi, si l'on ne présuinoit que c'est une ruse polie de votre zele, pour me faire accepter les vôtres ? Mais, monsieur, quelque disposé que je pussé être à les recevoir dans tout autre temps, les maux dont je suis accablé, me forcent de vaquer à d'autres soins que cette petite escrime de controverse, bonne seulement pour amuser les gens oisifs qui se portent bien. Recevez donc, monsieur,

mes remerciemens de votre soin pastoral,
& les assurances de mon respect.

L E T T R E

A M. le maréchal DE LUXEMBOURG.

A Montmorency, le 26 novembre 1761.

SAVEZ-VOUS bien, monsieur le maréchal, que celle de toutes vos lettres dont j'avois le plus grand besoin, savoir, la dernière sans date, mais timbrée de Fontainebleau, ne m'est arrivée que depuis trois ou quatre jours, quoique je la crois écrite depuis assez long-temps? Je soupçonne par les chiffres & les renseignements dont elle est couverte, qu'elle est allée à Enghien en Flandres, avant de me parvenir. Ce sont des fatalités faites pour moi. Heureusement, il m'est venu dans l'intervalle une lettre de M^{lle} de maréchale, qui m'a rassuré; la vôtre acheve de me rendre le repos, & enfin me voilà tranquille sur la chose qui m'inquié-

téressé
n'avo
vint r
bonté
reste u
lui de
Je sen
je n'au

A M.

Vous
vous pa
quel à
non coe
ais si j
un acc
emaine
menter
n bont
ne fa

Ton

terce

téresse le plus au monde. Assurément je n'avois pas besoin qu'une pareille alarme vînt me faire sentir tout le prix de vos bontés. Monsieur le maréchal, il me reste un seul plaisir dans la vie, c'est celui de vous aimer, & d'être aimé de vous. Je sens que si jamais je perdois celui-là, je n'aurois plus rien à perdre.

L E T T R E

*A M. MOULTOU.**A Montmorency, le 12 décembre 1761.*

VOUS voulez, cher Moulton, que je vous parle de mon état. Il est triste & cruel à tous égards; mon corps souffre, mon cœur gémit, & je vis encore. Je ne sais si je dois m'attrister ou me réjouir d'un accident qui m'est arrivé il y a trois semaines, & qui doit naturellement augmenter, mais abréger mes souffrances. Un bout de sonde molle, sans laquelle je ne saurois plus pisser, est resté dans

le canal de l'urethre, & augmente considérablement la difficulté du passage ; & vous savez que dans cette partie là, les corps étrangers ne restent pas dans le même état, mais croissent incessamment, en devenant les noyaux d'autant de pierres. Dans peu de temps nous saurons à quoi nous en tenir sur ce nouvel accident.

Depuis long-temps j'ai quitté la plume & tout travail appliquant ; mon état me forceroit à ce sacrifice, quand je n'en aurois pas pris la résolution. Que ne l'ai-je prise trois ans plus tôt ! Je me ferois épargné les cruelles peines qu'on me donne & qu'on me prépare, au sujet de mon dernier ouvrage. Vous savez que j'ai jeté sur le papier quelques idées sur l'éducation. Cette importante matière s'est étendue sous ma plume, au point de faire un assez & trop gros livre, mais qui m'étoit cher, comme le plus utile, le meilleur & le dernier de mes écrits. Je me suis laissé guider dans la disposition de cet ouvrage ; & contre moi

avis, mais non pas sans l'aveu du magistrat, le manuscrit a été remis à un libraire de Paris, pour l'imprimer, & il en a donné six mille francs, moitié comptant, & moitié en billets payables à divers termes. Ce libraire a ensuite traité avec un autre libraire de Hollande, pour faire en même temps & sur ses feuilles, une autre édition parallèle à la sienne, pour la Hollande, l'Allemagne & l'Angleterre. Vous croiriez là-dessus, que l'intérêt du libraire françois étant de retirer & faire valoir son argent, il n'auroit eu plus grande hâte que d'imprimer & publier le livre.

Point du tout, monsieur. Mon livre se trouve perdu, puisque je n'en ai aucun double, & mon manuscrit supprimé, sans qu'il me soit possible de savoir ce qu'il est devenu. Pendant deux ou trois mois, le libraire feignant de vouloir imprimer, m'a envoyé quelques épreuves, & même quelques dessein de planches; mais ces épreuves allant & revenant incessam-

ment les mêmes , fans qu'il m'ait jamais été poffible de voir une feule bonne feuille , & ces deffeins ne fe gravant point , j'ai enfin découvert que tout cela ne tendoit qu'à m'abufer par une feinte ; qu'après les épreuves tirées , on défaisoit les formes , au lieu d'imprimer , & qu'on ne fongeoit à rien moins qu'à l'impreffion de mon livre.

Vous me demanderez quel peut être de la part du libraire , le but d'une conduite fi contraire à fon intérêt apparent. Je l'ignore ; il ne peut certainement être arrêté que par un intérêt plus grand , ou par une force fupérieure. Ce que je fais , c'eft que ce libraire dépend d'un autre libraire , nommé Guérin , beaucoup plus riche , plus accrédié , qui imprime pour la police , qui voit les ministres , qui a l'infpection de la bibliothèque de la Baftille , qui eft au fait des affaires fecrettes , qui a la confiance du gouvernement , & qui eft abfolument dévoué aux Jéfuites. Or , vous favez

que depuis long-temps les Jésuites ont paru fort inquiets de mon traité de l'éducation ; les alarmes qu'ils en ont prises , m'ont fait plus d'honneur que je n'en mérite , puisque dans ce livre il n'est pas question d'eux , ni de leurs colleges , & que je me suis fait une loi de ne jamais parler d'eux dans mes écrits , ni en bien , ni en mal. Mais il est vrai que celui-ci contient une profession de foi qui n'est pas plus favorable aux intolérans qu'aux incrédules , & qu'il faut bien à ces gens là , des fanatiques , mais non pas des gens qui croient en Dieu. Vous saurez de plus , que ledit Guérin , par mille avances d'amitié , m'a circonvenu depuis plusieurs années , en se récriant contre les marchés que je faisois avec Rey , en le décrivant dans mon esprit , & prenant mes intérêts avec une générosité sans exemple. Enfin , sans vouloir être mon imprimeur lui-même , il m'a donné celui-ci , auquel sans doute il a fait les avances nécessaires pour avoir le manuscrit.

crit : car , malheureusement pour eux , il n'étoit plus dans mes mains , mais dans celles de Mad. de Luxembourg , qui n'a pas voulu le lâcher sans argent.

Voilà les faits ; voici maintenant mes conjectures. On ne jette pas six mille francs dans la rivière , simplement pour supprimer un manuscrit. Je présume que l'état de dépérissement où je suis , aura fait prendre à ceux qui s'en sont emparés , le parti de gagner du temps & différer l'impression du mien jusqu'après ma mort. Alors , maîtres de l'ouvrage , sur lequel personne n'aura plus d'inspection , ils le changeront & falsifieront à leur fantaisie , & le public sera tout surpris de voir paroître une doctrine jésuitique sous le nom de J. J. Rousseau.

Jugez de l'effet que doit faire une pareille prévoyance , sur un pauvre solitaire qui n'est au fait de rien , sur un pauvre malade qui se sent finir , sur un auteur enfin , qui peut-être a trop cherché sa gloire , mais qui ne l'a cherché

au moins que dans des écrits utiles à ses semblables. Cher Moulton , il faut tout mon espoir dans celui qui protège l'innocence , pour me faire endurer l'idée , qu'on n'attend que de me voir les yeux fermés , pour déshonorer ma mémoire par un livre pernicieux. Cette crainte m'agite au point que , malgré mon état , j'ose entreprendre de me remettre sur mon brouillon , pour refaire une seconde fois mon livre ; mais en pareil cas même , comment en tirer parti , je ne dis pas , quant à l'argent , car vu la matière & les circonstances , un tel livre doit donner au moins vingt mille francs de profit au libraire , & je ne demande qu'à pouvoir rendre les mille écus que j'ai reçus ; mais je dis , quant au crédit des opposans , qui trouveront par-tout , avec leurs intrigues , le moyen d'arrêter une édition dont ils seront instruits. Il faudroit un libraire en état de faire une pareille entreprise , & Rey pour cela peut être bon ; mais il faudroit aussi de la diligence &

du secret , & l'on ne peut attendre de lui ni l'un ni l'autre. D'ailleurs , il faut du temps , & je ne fais si la nature m'en donnera ; sans compter que ceux qui ont intercepté le livre , ne seront pas , quels qu'ils soient , gens à laisser l'auteur en repos , s'il vit trop long-temps à leur gré. Souvent l'offensé pardonne ; mais l'offenseur ne pardonne jamais. Voilà mes embarras ; je crois qu'un plus sage en auroit à moins. Prendre le parti de me plaindre , seroit agir en enfant. *Nescit Orcus reddere prædant.* Je n'ai pour moi , que le droit & la justice , contre des adversaires qui ont la ruse , le crédit , la puissance. C'est le moyen de se faire haïr.

Cher Moulton , cher Roustan , soyez tous deux dans cet état , ma consolation , mon espérance. Instruits de mon malheur & de sa cause , promettez-moi , si mes craintes se vérifient , que vous ne laisserez pas sans déshonneur , passer sous mon nom un livre falsifié. Vous reconnoîtrez aisément mon style , & vous n'i-

ignorez pas quels sont mes sentimens ; ils n'ont point changé. J'ai peine à croire que jamais des Jésuites y substituent assez adroitement les leurs , pour vous en imposer ; mais au moins ils tronqueront & mutileront mon livre , & par cela seul ils le défigureront ; en ôtant mes éclaircissemens & mes preuves , ils rendront extravagant ce qui est démontré. Protestez hautement contre une édition infidelle , désavouez-la publiquement en mon nom ; cette lettre vous y autorise : une telle démarche est sans danger dans le pays où vous êtes ; & prendre la juste défense d'un ami qui n'est plus , c'est travailler à sa propre gloire. Que Roustan ne laisse pas avilir dans l'opprobre , la mémoire d'un homme qu'il honora du nom de son maître. Quelque peu mérité que soit de ma part un pareil titre , cela ne le dispense pas des devoirs qu'il s'est imposés en me le donnant. Rien ne l'obligeoit à contracter la dette , mais maintenant il doit la payer. Vous avez en cor-

mun celle de l'amitié , d'autant plus sacrée , qu'elle eut pour premier fondement , l'estime & l'amour de la vertu. Marquez-moi si vous acceptez l'engagement. J'ai grand besoin de tranquillité , & je n'en aurai point jusqu'à votre réponse.

Parlons maintenant de votre voyage. L'espérance est la dernière chose qui nous quitte , & je ne puis renoncer à celle que vous m'avez donnée. Oh ! venez , cher Moulton. Qui fait si le plaisir de vous voir , de vous presser contre mon cœur , ne me rendra pas assez de force pour vous suivre dans votre retour , & pour aller au moins mourir dans cette terre chérie , où je n'ai pu vivre. C'est un projet d'enfant , je le sens ; mais quand toutes les autres consolations nous manquent , il faut bien s'en faire de chimériques. Venez , cher Moulton , voilà l'essentiel ; si nous y sommes à temps , alors nous délièrerons du reste. Quant au passe-port , ayez-le par vos amis , si cela se peut ;

finon , je crois , de maniere ou d'autre ,
pouvoir vous le procurer ; mais je vous
avoue que je me sens une répugnance
mortelle , à demander des graces dans
un pays où l'on me fait des injustices.

Je vous remercie de ce que vous avez
fait pour moi , sur la lettre à M. de Vol-
taire , & je vous prie d'en faire aussi mes
très-humbles remerciemens à M. le syn-
dic Mussard. Je n'ai pour raison de m'op-
poser à sa publication , que les égards
dus à M. de Voltaire , & que je ne per-
drai jamais , de quelque maniere qu'il se
conduise avec moi ; car je ne me sens
porté à l'imiter en rien. Cependant , puis-
que cette lettre est déjà publique , il y
auroit peu de mal qu'elle le devînt da-
vantage , en devenant plus correcte ; &
je ne crains sur ce point , la critique de
personne , honoré du suffrage de M.
Abauzit. Faites là-dessus , tout ce qui
vous paroîtra convenable. Je m'en rap-
porte entièrement à vous.

J'ai trouvé parmi mes chiffons , un petit

tit morceau que je vous destine , puisque vous l'avez souhaité. Le morceau est très-foible ; mais il a été fait pour une occasion où il n'étoit pas permis de mieux faire , ni de dire ce que j'aurois voulu. D'ailleurs , il est lisible & complet ; c'est déjà quelque chose : de plus , il ne peut jamais être imprimé , parce qu'il a été fait de commande & qu'il m'a été payé. Ainsi c'est un dépôt d'estime & d'amitié , qui ne doit jamais passer en d'autres mains que les vôtres ; & c'est uniquement par là , qu'il peut valoir quelque chose auprès de vous. Je voudrois bien espérer de vous le remettre ; mais si vous m'indiquez quelque occasion pour vous l'envoyer , je vous l'enverrai.

Que Dieu bénisse votre famille croissante , & donne à ma patrie , dans vos enfans , des citoyens qui vous ressemblent. Adieu , cher Moulton.

P. S. 18 décembre. J'ai suspendu l'envoi de ma lettre , jusqu'à plus ample éclaircissement sur la matiere principale

qui
des
plus
son
tés d
ainfi
doit
que p
pas n
même
si j'av
mal &
crétio
avec u
valle ,
morcer
& je v
vous l'
fort se
poste.
sûreme
paquet
aventur
dessus ,
qui To

qui la remplit ; & tout concourt à guérir des soupçons conçus mal-à-propos , bien plus sur la paresse du libraire , que sur son infidélité. Or , ces soupçons ébruités deviendroient d'horribles calomnies ; ainsi , jusqu'à nouvel avis , le secret en doit demeurer entre vous & moi , sans que personne en ait le moindre vent , non pas même le cher Rouman. Je récrirois même ma lettre , ou j'en ferois une autre , si j'avois la force : mais je suis accablé de mal & de travail ; & de qui seroit indiscretion avec un autre , n'est que confiance avec un homme vertueux. Dans cet intervalle , j'ai travaillé à remettre au net le morceau le plus important de mon livre , & je voudrois trouver quelque moyen de vous l'envoyer secrètement. Quoiqu'écrit fort serré , il coûteroit beaucoup par la poste. Je ne suis pas à portée d'affranchir sûrement ; & si je fais contre - signer le paquet , mon secret tout au moins est aventuré. Marquez - moi votre avis là-dessus , & du secret. Adieu.

L E T T R E

A U M Ê M E.

A Montmorency, le 23 décembre 1761.

C'EN est fait, cher Moulton, nous ne nous reverrons plus que dans le séjour des justes. Mon sort est décidé par les suites de l'accident dont je vous ai parlé ci-devant ; & quand il en fera temps, je pourrai sans scrupule, prendre chez milord Edouard les conseils de la vertu même.

Ce qui m'humilie & m'afflige, est une fin si peu digne, j'ose dire, de ma vie, & du moins de mes sentimens. Il y a six semaines que je ne fais que des iniquités, & n'imagine que des calomnies contre deux honnêtes libraires, dont l'un n'a de tort que quelques retards involontaires, & l'autre un zèle plein de générosité & de désintéressement, que j'ai payé pour toute reconnoissance, d'une

accusation de fourberie. Je ne fais quel aveuglement, quelle sombre humeur inspirée dans la solitude par un mal affreux, m'a fait inventer, pour en noircir ma vie & l'honneur d'autrui, ce tissu d'horreurs, dont le soupçon changé dans mon esprit prévenu, presque en certitude, n'a pas mieux été déguisé à d'autres qu'à vous. Je sens pourtant que la source de cette folie ne fut jamais dans mon cœur. Le délire de la douleur m'a fait perdre la raison avant la vie; en faisant des actions de méchant, je n'étois qu'un insensé.

Toutefois, dans l'état de dérangement où est ma tête, ne me fiant plus à rien de ce que je vois & de ce que je crois, j'ai pris le parti d'achever la copie du morceau dont je vous ai parlé ci-devant, & même de vous l'envoyer, très-persuadé qu'il ne sera jamais nécessaire d'en faire usage, mais plus sûr encore que je ne que rien de le confier à votre probité. J'ai fait avec la plus grande répugnance, & je vous extorque les frais immenses

que ce paquet vous coûtera par la poste. Mais le temps presse ; & tout bien pesé, j'ai pensé que de tous les risques , celui que je pouvois regarder comme le moindre , étoit celui d'un peu d'argent. Certainement j'aurois fait mieux , si je l'avois pu sans danger. Mais au reste , en supposant , comme je l'espère , qu'il ne sera jamais nécessaire d'ébruiter cette affaire , je vous en demande le secret , & je mets mes dernières fautes à couvert sous l'aile de votre charité. Le paquet sera mis demain 24 décembre à la poste , sans lettre ; & même il y a quelque apparence que c'est ici la dernière que je vous écrirai.

Adieu , cher Moulou ; vous concevrez aisément que la profession de foi du Vaudois Savoyard est la mienne. Je desirois trop qu'il y ait un Dieu , pour ne pas croire ; & je meurs avec la ferme confiance , que je trouverai dans son sein le bonheur & la paix dont je n'ai jouir ici-bas.

J'ai toujours aimé tendrement ma patrie & mes concitoyens ; j'ose attendre de leur part quelque témoignage de bienveillance pour ma mémoire. Je laisse une gouvernante presque sans récompense, après dix-sept ans de services & de soins très-pénibles auprès d'un homme presque toujours souffrant. Il me seroit affreux de penser qu'après m'avoir consacré ses plus belles années, elle passeroit ses vieux jours dans la misère & l'abandon. J'espère que cela n'arrivera pas ; je lui laisse pour protecteurs & pour appuis, tous ceux qui m'ont aimé de mon vivant. Toutefois, si cette assistance venoit à lui manquer, je croirois pouvoir espérer que mes compatriotes ne lui laisseroient pas mendier son pain. Engagez, je vous supplie, ceux d'entr'eux, en qui vous connoissez l'ame genevoise, à ne jamais la perdre de vue, & à se réunir, s'il le falloit, pour lui aider à couler ses jours en paix, à l'abri de la pauvreté.

Voici une lettre pour mon très-honoré

disciple. Je crois que j'aurois été son maître en amitié ; en tout le reste , je me ferois glorifié de prendre leçon de lui. Je souhaite fort qu'il accepte la proposition de faire la préface du recueil de mes œuvres ; & en ce cas , vous voudrez bien faire avec M. le maréchal de Luxembourg , des arrangemens pour lui faire agréer un présent sur l'édition. Au reste , si les choses ne tournoient pas comme je l'espere , pour une édition en France , je n'ai point à me plaindre de la probité de Rey , & je crois qu'il n'a pas non plus à se plaindre de mes écrits. On pourroit s'adresser à lui.

Adieu derechef. Aimez vos devoirs , cher Moulton ; ne cherchez point les vertus éclatantes. Elevez avec grand soin vos enfans ; édifiez vos nouveaux compatriotes ; sans ostentation & sans dureté , & pensez quelquefois que la mort perd beaucoup de ses horreurs , quand on en approche avec un cœur content de sa vie.

Gardez-moi tous deux le secret sur ces lettres, du moins jusqu'après l'événement, dont j'ignore encore le temps, quoique sûrement peu éloigné. Je commence par les amis & les affaires, pour voir ensuite en repos avec Jean-Jaques, si par hasard il n'a rien oublié.

Si vous venez, vous trouverez le morceau que je vous destinois, parmi ce qu'il me reste encore de petits manuscrits. Si vous ne venez pas, & qu'on négligeât de vous l'envoyer, vous pouvez le demander, car votre nom y est en écrit. C'est, comme je crois vous l'avoir déjà marqué, une oraison funebre de feu M. le duc d'Orléans.



L E T T R E

*A M. ROUSTAN.**A Montmorency, le 23 décembre 1761.*

MON disciple bien aimé, quand je reçus votre dernière lettre, j'espérois encore vous voir & vous embrasser un jour; mais le ciel en ordonne autrement: il faut nous quitter avant que de nous connoître. Je crois que nous y perdons tous deux. Vous avez du talent, cher Roustan; quand je finissois ma courte carrière, vous commenciez la vôtre, & j'augurois que vous iriez loin. La gêne de votre situation vous a forcé d'accepter un emploi qui vous éloigne de la culture des lettres. Je ne regarde point cet éloignement comme un malheur pour vous. Mon cher Roustan, pesez bien ce que je vais vous dire. J'ai fait quelque essai de la gloire; tous mes écrits ont réussi; pas un homme de lettres vivant, sans en excep-

ter Voltaire, n'a eu des momens plus brillans que les miens ; & cependant je vous proteste que , depuis le moment que j'ai commencé de faire imprimer , ma vie n'a été que peine , angoisse & douleur de toute espee. Je n'ai vécu tranquille , heureux , & n'ai eu de vrais amis , que durant mon obscurité. Depuis lors , il a fallu vivre de fumée ; & tout ce qui pouvoit plaire à mon cœur , a fui sans retour. Mon enfant , fais - toi petit , disoit à son fils cet ancien politique ; & moi je dis à mon disciple Roustan : mon enfant , reste obscur ; profite du triste exemple de ton maître. Gardez cette lettre , Roustan , je vous en conjure. Si vous en dédaignez les conseils , vous pourrez réussir sans doute ; car encore une fois , vous avez du talent , quoiqu'encore mal réglé par la fougue de la jeunesse : mais si jamais vous avez un nom , relisez ma lettre , & je vous promets que vous ne l'acheverez pas sans pleurer. Votre famille , votre fortune étroite , un émule , tout vous ten-

tera ; résistez , & sachez que , quoi qu'il arrive , l'indigence est moins dure , moins cruelle à supporter , que la réputation littéraire.

Toutefois voulez-vous faire un essai ? L'occasion est belle ; le titre dont vous m'honorez , vous la fournit , & tout le monde approuvera qu'un tel disciple fasse une préface à la tête du recueil des écrits de son maître. Faites donc cette préface ; faites-la même avec soin ; concertez-vous là-dessus avec Moulton : mais gardez-vous d'aller faire le fade louangeur ; vous feriez plus de tort à votre réputation , que de bien à la mienne. Louez-moi d'une seule chose , mais louez-m'en de votre mieux , parce qu'elle est louable & belle , c'est d'avoir eu quelque talent & de ne m'être point pressé de le montrer , d'avoir passé sans écrire , tout le feu de la jeunesse , d'avoir pris la plume à quarante ans , & de l'avoir quittée avant cinquante ; car vous savez que telle étoit ma résolution , & le *Traité de l'éducation*

devo
jaur
n'est
du Co
parlé
être q
intér
Faite
termo
plus ,
gent ,
simple
& je
Adieu
maître
e mon
imé la

(*)
ente ,
eur , n'
mais p
n'a p
l'édit

devoit être mon dernier ouvrage , quand j'aurois encore vécu cinquante ans. Ce n'est pas qu'il n'y ait chez Rey un *Traité du Contrat social* , duquel je n'ai encore parlé à personne , & qui ne paroîtra peut-être qu'après *l'Education* ; mais il lui est antérieur d'un grand nombre d'années. Faites donc cette préface , & puis des sermons , & jamais rien de plus. Au surplus , foyez bon pere , bon mari , bon régent , bon ministre , bon citoyen , homme simple en toute chose , & rien de plus , & je vous promets une vie heureuse. Adieu , Roustan ; tel est le conseil de votre maître & ami , prêt à quitter la vie ; en ce moment où ceux même qui n'ont pas aimé la vérité , la disent. Adieu. (*)

(*) Cette lettre , ainsi que la précédente , trouvées dans les papiers de l'auteur , n'ont pas été envoyées à leur adresse : mais puisque Rousseau les a conservées , on n'a pas cru devoir les supprimer. *Note de l'éditeur.*



L E T T R E

*A M. MOULTOU.**A Montmorency, le 18 janvier 1762.*

J'AI voulu, monsieur, attendre, pour répondre à votre lettre du 26 décembre, de pouvoir vous donner des nouvelles précises de mon état & de mon livre.

Quant à mon état, il est de jour en jour plus déplorable, sans pourtant que les accidens aient assez changé de nature, pour que je puisse les attribuer aux suites de celui dont je vous ai parlé. Mes douleurs ne sont pas fort vives; mais elles sont sans relâche, & je ne suis ni jour ni nuit, un seul instant sans souffrir; ce qui m'aliène tout-à-fait la tête, & de toutes les situations imaginables, me met dans celle où la patience est le plus difficile; cependant elle ne m'a pas manqué jusqu'ici, & j'espère qu'elle ne me manquera pas jusqu'à la fin. Le progrès est continu.

nuel, mais lent, & je crains que ceci ne soit encore long.

Mon livre s'imprime, quoique lentement. Il s'imprime enfin, & je suis persuadé que j'ai fait tort au libraire, en lui prêtant de mauvaises intentions, contraires à ses propres intérêts. Je le crois honnête homme, mais peu entendu. Je vois qu'il ne fait pas son métier; & c'est ce qui m'a trompé sur ses intentions. Quant à M. Guérin, mes soupçons sur son compte sont encore plus impardonnables, puisqu'ils empoisonnoient des soins pleins de bienfaisance & d'amitié, & tout-à-fait désintéressés. M. Guérin est un homme irréprochable, qui jouit de l'estime universelle, & qui la mérite; & quand on a vécu cinquante ans homme de bien, on ne commence pas si tard à cesser de l'être. Je sens amèrement mes torts & la bassesse de mes soupçons; mais si quelque chose peut m'excuser, c'est mon triste état, c'est ma solitude, c'est le silence de mes amis, c'est la négligence de mon

libraire qui, me laissant dans une ignorance profonde de tout ce qui se faisoit, me livroit sans défiance, à l'inquiétude de mon imagination effarouchée par mille indices trompeurs, qui me paroissent autant de preuves. Que mon injustice & mes torts soient donc, mon cher Mouton, ensevelis par votre discrétion, dans un éternel silence. Mon honneur y est plus intéressé que celui des offensés.

Durant mes longues inquiétudes, je suis enfin venu à bout de transcrire le morceau principal; & quoique je n'aie plus les mêmes raisons de le mettre en sûreté, je suis pourtant déterminé à vous l'envoyer; non-seulement pour réjouir mon cœur en vous donnant cette marque d'estime & de confiance, mais aussi pour profiter de vos lumières, & vous consulter sur ce morceau là, tandis qu'il en est temps. Quant au fond des sentimens, je n'y veux rien changer, parce que ce sont les miens; mais les raisonnemens & les preuves ont grand besoin d'un aristarque

tel que vous. Lisez - le avec attention , je vous prie ; & ce que vous trouverez à y corriger , changer , ajouter , ou retrancher , marquez - le moi le plus vite qu'il vous sera possible ; car l'imprimeur en fera là dans peu de jours ; & pour peu que vos corrections tardent , je ne serai plus à temps d'en profiter : ce qui pourroit être un très-grand mal pour la chose ; & la chose est importante dans ce temps-ci. Ne m'indiquez pas des corrections ; faites - les vous - même : je me réserve seulement le droit de les admettre ou de ne les pas admettre ; car pour moi, je n'en ai jamais su faire ; & maintenant épuisé , fatigué , accablé de travail & de maux , je me sens hors d'état de changer une seule ligne. J'ai eu soin de coter sur mon brouillon , les pages de votre copie ; ainsi vous n'aurez qu'à marquer la page , & transcrire en deux colonnes , sur l'une le texte , & sur l'autre vos corrections : cela ne suffira pour trouver l'endroit indiqué. Mercredi 20 , le paquet sera mis ici à la

posée : ainsi vous devez le recevoir trois ou quatre jours après cette lettre. N'en parlez , je vous supplie , à personne au monde ; je n'en excepte que le seul Roultan , avec lequel vous pouvez le lire , & le consulter si vous jugez à propos , & qui , j'espère , sera fidelle au secret, ainsi que vous.

Je suis sensiblement touché de l'honneur que vous voulez rendre à ma mémoire. L'estime & les regrets des hommes tels que vous , me suffisent ; il ne me faut point d'autre éloge. Cependant les témoignages publics de votre bon cœur flatteroient le mien , si les événemens de ma vie , qui sont propres à me faire connoître , pouvoient être exposés au public dans tout leur jour. Mais comme ce que j'ai eu de plus estimable , a été un cœur très-aimant , tout ce qui peut m'honorer dans les actions de ma vie , est enseveli dans des liaisons très-intimes , & n'en peut être tiré sans révéler les secrets de l'amitié , qu'on doit respecter même après

qu'elle est éteinte , & fans divulguer des faits que le public ne doit jamais favoir. J'espere pouvoir un peu causer avec vous de tout cela dans nos bois , si vous avez le courage de venir ce printemps , comme vous m'en avez donné l'espérance. Parlez - moi franchement sur cela , afin que je sache à quoi je dois m'attendre. Je differe jusqu'à votre réponse , à vous envoyer le morceau dont je vous ai parlé , parce qu'il est écrit fort au large , & ne vaut pas , en vérité , les frais de la poste.

Quant à ma lettre imprimée à M. de Voltaire, les démarches dont vous parlez , ont été déjà faites auprès de lui par d'autres & par moi - même , toujours inutilement ; ainsi je ne pense point du tout qu'il convienne d'y revenir.

Je dois vous dire que je fais imprimer en Hollande , un petit ouvrage qui a pour titre , *Du Contrat social , ou Principes du droit politique* , lequel est extrait d'un plus grand ouvrage, intitulé, *Institutions politiques* , entrepris il y a dix ans , &

abandonné en quittant la plume : entreprise qui d'ailleurs étoit certainement au-dessus de mes forces. Ce petit ouvrage n'est point encore connu du public, ni même de mes amis. Vous êtes le premier à qui j'en parle. Comme je revois aussi les épreuves, jugez si je suis occupé, & si j'en ai assez dans l'état où je suis. Adieu; n'affranchissez plus vos lettres.

L E T T R E

A M. DE MALESHERBES.

A Montmorency, le 8 février 1762.

SI - tôt que j'appris, monsieur, que mon ouvrage seroit imprimé en France, je prévis ce qui m'arrive, & j'en suis moins fâché que si j'en étois surpris. Mais n'y auroit-il pas moyen de remédier pour l'avenir, aux inconvéniens que je prévois encore, si, publiant d'abord les deux premiers volumes, Duchesne & Néaulme son correspondant restent pro-

priétaires des deux autres? Il [résultera certainement de toutes ces cascades, des difficultés & des embarras qui pourroient tellement prolonger la publication de mon livre, qu'il feroit à la fin supprimé ou mutilé, ou que je ferois forcé de recourir tôt ou tard à quelque expédient dont ces libraires croiroient avoir à se plaindre. Le remède à tout cela me paroît simple; la moitié du livre est faite ou à peu près, la moitié de la somme est payée; que le marché soit résilié pour le reste, & que Duchesne me rende mon manuscrit: ce fera mon affaire ensuite, d'en disposer comme je l'entendrai. Bien entendu que cet arrangement n'aura lieu qu'avec l'agrément de Mad. la maréchale, qui sûrement ne le refusera pas, lorsqu'elle saura mes raisons. Si vous vouliez bien, monsieur, négocier cette affaire, vous soulageriez mon cœur d'un grand poids, qui m'oppressera sans relâche, jusqu'à ce qu'elle soit entièrement terminée.

Quant aux changemens à faire dans les

deux premiers volumes avant leur publication, je voudrois bien qu'ils fussent une fois tellement spécifiés, que je fusse assuré qu'on n'en exigera pas d'ultérieurs ; ou , pour parler plus juste , qu'ils ne seront pas nécessaires ; car , monsieur , je serois bien fâché que par égard pour moi , vous laissassiez rien qui pût tirer à conséquence : il vaudroit alors cent fois mieux suivre l'idée d'envoyer toute l'édition hors du pays. C'est de quoi l'on ne peut juger , qu'après avoir vu bien précisément à quoi se réduit tout ce qu'il s'agit d'ôter ou de changer ; car je crains sur toute chose , qu'on n'y revienne à deux fois. Pour prévenir cela , je vous supplie , monsieur , de lire ou faire lire les deux volumes en entier , afin qu'il ne s'y trouve plus rien qui n'ait été vu.

Je ne vous parlerai point de votre visite , jugeant que ce silence doit être entendu de vous. Agréez, monsieur , mon profond respect.

Je ne vois pas qu'il soit nécessaire que

vous vous donniez la peine d'envoyer ici personne pour cette affaire ; il suffira peut-être de m'envoyer une note de ce qui doit être ôté, & j'écrirai là-dessus à Duchesne, de faire les cartons nécessaires ; car, encore une fois, monsieur, je ne veux en cette occasion, disputer sur rien, & je serois bien fâché de laisser un seul mot qui put faire trouver étrange qu'on eût laissé faire cette édition à Paris. Indiquez seulement ce qu'il convient qu'on ôte, & tout cela sera ôté. Une seule chose me fait de la peine, c'est qu'on ne sauroit exiger de Néaulme, de faire en Hollande les mêmes cartons, & que ne les faisant pas, son édition pourroit nuire à celle de Duchesne.



L E T T R E

*A M. MOULTOU.**A Montmorency, le 16 février 1762.*

PLUS de monsieur, cher Moulton, je vous en supplie; je ne puis souffrir ce mot là entre gens qui s'estiment & qui s'aiment: je tâcherai de mériter que vous ne vous en serviez plus avec moi.

Je suis touché de vos inquiétudes sur ma sûreté; mais vous devez comprendre que dans l'état où je suis, il y a plus de franchise que de courage à dire des vérités utiles, & je puis désormais mettre les hommes au pis, sans avoir grand'chose à perdre. D'ailleurs, en tout pays, je respecte la police & les loix; & si je paroïs ici les éluder, ce n'est qu'une apparence qui n'est point fondée: on ne peut être plus en règle que je le suis; il est vrai que si l'on m'attaquoit, je ne pourrois sans bassesse, employer tous mes avantages

pour me défendre : mais il n'en est pas moins vrai qu'on ne pourroit m'attaquer justement , & cela suffit pour ma tranquillité. Toute ma prudence dans ma conduite , est qu'on ne puisse jamais me faire mal sans me faire tort ; mais aussi je ne me dépars jamais de là. Vouloir se mettre à l'abri de l'injustice , c'est tenter l'impossible , & prendre des précautions qui n'ont point de fin. J'ajouterai , qu'honoré dans ce pays de l'estime publique , j'ai une grande défense dans la droiture de mes intentions , qui se fait sentir dans mes écrits. Le François est naturellement humain & hospitalier ; que gagneroit-on de persécuter un pauvre malade qui n'est sur le chemin de personne , & ne prêche que la paix & la vertu ? Tandis que l'auteur du livre de l'*Esprit* vit en paix dans sa patrie , J. J. Rousseau peut espérer de n'y être pas tourmenté.

Tranquillisez-vous donc sur mon compte , & soyez persuadé que je ne risque rien. Mais pour mon livre , je vous avoue

qu'il est maintenant dans un état de crise qui me fait craindre pour son sort. Il faudra peut-être n'en laisser paroître qu'une partie, ou le mutiler misérablement; & là-dessus je vous dirai que mon parti est pris. Je laisserai ôter ce qu'on voudra des deux premiers volumes, mais je ne souffrirai pas qu'on touche à la profession de foi. Il faut qu'elle reste telle qu'elle est, ou qu'elle soit supprimée; la copie qui est entre vos mains, me donne le courage de prendre ma résolution là-dessus. Nous en reparlerons quand j'aurai quelque chose de plus à vous dire; quant à présent, tout est suspendu. Le grand éloignement de Paris & d'Amsterdam fait que toute cette affaire se traite fort lentement, & tire extrêmement en longueur.

L'objection que vous me faites sur l'état de la religion en Suisse & à Genève, & sur le tort qu'y peut faire l'écrit en question, seroit plus grave, si elle étoit fondée: mais je suis bien éloigné de penser comme vous sur ce point. Vous

dite

âtes que vous avez lu vingt fois cet écrit : hé bien , cher Moulton , lisez - le encore une vingt - unieme ; & si vous persistez alors dans votre opinion , nous la discuterons.

J'ai du chagrin de l'inquiétude de M. votre pere , & sur-tout par l'influence qu'elle peut avoir sur votre voyage ; car , d'ailleurs , je pense trop bien de vous pour croire que , quand votre fortune seroit moindre , vous en fussiez plus malheureux. Quand votre résolution sera tout-à-fait prise là-dessus , marquez-le moi , afin que je vous garde ou vous envoie le misérable chiffon auquel votre amitié veut bien mettre un prix. J'aurois d'autant plus de plaisir à vous voir , que je me sens un peu soulagé , & plus en état de profiter de votre commerce ; j'ai quelques instans de relâche , que je n'avois pas auparavant. Ces instans me seroient plus chers , si je vous avois ici. Toutefois vous ne me devez rien , & vous devez tout à votre pere , à votre famille ,

à votre état ; & l'amitié qui se cultive aux dépens du devoir, n'a plus de charmes. Adieu, cher Moulton ; je vous embrasse de tout mon cœur. J'ai brûlé votre précédente lettre : mais pourquoi figner ? Avez-vous peur que je ne vous reconnoisse pas ?

L E T T R E

A U M Ê M E.

A Montmorency, le 25 avril 1762.

JE voulois, mon cher concitoyen, attendre pour vous écrire, & pour vous envoyer le chiffon ci-joint, puisque vous le desirez, de pouvoir vous annoncer définitivement le sort de mon livre ; mais cette affaire se prolonge trop pour m'en laisser attendre la fin. Je crois que le libraire a pris le parti de revenir au premier arrangement, & de faire imprimer en Hollande, comme il s'y étoit d'abord engagé. J'en suis charmé ; car

e'étoit toujours malgré moi que, pour augmenter son gain, il prenoit le parti de faire imprimer en France, quoique de ma part, je fusse autant en regle qu'il me convient, & que je n'eusse rien fait sans l'aveu du magistrat. Mais maintenant, que le libraire a reçu & payé le manuscrit, il en est le maître. Il ne me le rendroit pas, quand je lui rendrais son argent: ce que j'ai voulu faire inutilement plusieurs fois, & ce que je ne suis plus en état de faire. Ainsi, j'ai résolu de ne plus m'inquiéter de cette affaire, & de laisser courir sa fortune au livre, puisqu'il est trop tard pour l'empêcher.

Quoique par-là toute discussion sur le danger de la profession de foi devienne inutile, puisqu'assurément, quand je la rendrais retirer, le libraire ne me la rendroit pas, j'espere pourtant que vous avez mis ses effets au pis, en supposant qu'elle jeteroit le peuple parmi nous, dans une incrédulité absolue; car premièrement, je n'ôte pas à pure perte,

& même je n'ôte rien , & j'établis plus que je ne détruis. D'ailleurs , le peuple aura toujours une religion positive , fondée sur l'autorité des hommes ; & il est impossible que sur mon ouvrage , le peuple de Geneve en préfere une autre à celle qu'il a. Quant aux miracles , ils ne sont pas tellement liés à cette autorité , qu'on ne puisse les en détacher à certain point ; & cette séparation est très-importante à faire , afin qu'un peuple religieux ne soit pas à la discrétion des fourbes & des novateurs ; car , quand vous ne tenez le peuple que par les miracles , vous ne tenez rien. Ou je me trompe fort , ou ceux sur qui mon livre feroit quelque impression parmi le peuple , en seroient beaucoup plus gens de bien , & n'en seroient guere moins chrétiens , ou plutôt ils le seroient plus essentiellement. Je suis donc persuadé que le seul mauvais effet que pourra faire mon livre parmi les nôtres , sera contre moi ; & même je ne doute point que les plus incrédules

ne soufflent encore plus le feu que les dévots : mais cette considération ne m'a jamais retenu de faire ce que j'ai cru bon & utile. Il y a long-temps que j'ai mis les hommes au pis ; & puis je vois très-bien que cela ne fera que démasquer des haines qui couvent : autant vaut les mettre à leur aise. Pouvez-vous croire que je ne m'apperçoive pas que ma réputation blesse les yeux de mes concitoyens, & que si Jean-Jaques n'étoit pas de Geneve, Voltaire y eût été moins fêté ? Il n'y a pas une ville de l'Europe, dont il ne me vienne des visites à Montmorency ; mais on n'y apperçoit jamais la trace d'un Genevois ; & quand il y en est venu quelqu'un, ce n'a jamais été que des disciples de Voltaire, qui ne sont venus que comme espions. Voilà, très-cher concitoyen, la véritable raison qui m'empêchera de jamais me retirer à Geneve ; un seul haineux empoisonneroit tout le plaisir d'y trouver quelques amis. J'aime trop ma patrie pour supporter de

m'y voir hai. Il vaut mieux vivre & mourir en exil. Dites-moi donc ce que je risque ? Les bons sont à l'épreuve, & les autres me haïssent déjà. Ils prendront ce prétexte pour se montrer, & je saurai du moins à qui j'ai affaire. Du reste, nous n'en serons pas si-tôt à la peine. Je vois moins clair que jamais dans le fort de mon livre; c'est un abyme de mystère, où je ne saurois pénétrer. Cependant il est payé, du moins en partie; & il me semble que dans les actions des hommes, il faut toujours en dernier ressort, remonter à la loi de l'intérêt. Attendons.

Le *Contrat social* est imprimé, & vous en recevrez, par l'envoi de Rey, douze exemplaires, francs de port, comme j'espère; sinon vous aurez la bonté de m'envoyer la note de vos déboursés. Voici la distribution que je vous prie de vouloir bien faire des onze qui vous resteront, le vôtre prélevé.

1 à la Bibliothèque, &c.

A propos de la bibliothèque, ne fa-

chant point le nom des messieurs qui en sont chargés à présent , & par conséquent ne pouvant leur écrire , je vous prie de vouloir bien leur dire de ma part , que je suis chargé par M. le maréchal de Luxembourg , d'un présent pour la bibliothèque. C'est un exemplaire de la magnifique édition des Fables de la Fontaine , avec des figures d'Ondry , en quatre volumes in - folio. Ce beau livre est actuellement entre mes mains , & ces messieurs le feront retirer quand il leur plaira. S'ils jugent à propos d'en écrire une lettre de remerciement à M. le maréchal , je crois qu'ils feroient une chose convenable. Adieu , cher concitoyen ; ma feuille est finie ; & je ne fais finir avec vous que comme cela. Je vous embrasse.

P. S. Vous verrez que cette lettre est écrite à deux reprises , parce que je me suis fait une blessure à la main droite , qui m'a long-temps empêché de tenir la plume. C'est avec regret que je vous fais coûter un si gros port ; mais vous l'avez voulu.

L E T T R E

*A M. DE MALESHERBES.**A Montmorency, le 7 mai 1762.*

C'EST à moi, monsieur, de vous remercier de ne pas dédaigner de si foibles hommages, que je voudrois bien rendre plus dignes de vous être offerts. Je crois, à propos de ce dernier écrit, devoir vous informer d'une action du sieur Rey, laquelle a peu d'exemples chez les libraires, & ne sauroit manquer de lui valoir quelque partie des bontés dont vous m'honorez. C'est, monsieur, qu'en reconnoissance des profits qu'il prétend avoir faits sur mes ouvrages, il vient de passer en faveur de ma gouvernante, l'acte d'une pension viagere de trois cents livres, & cela de son propre mouvement, & de la maniere du monde la plus obligeante. Je vous avoue qu'il s'est attaché pour le reste de ma vie, un ami par

ce procédé ; & j'en suis d'autant plus touché , que ma plus grande peine , dans l'état où je suis , étoit l'incertitude de celui où je laisserois cette pauvre fille , après dix-sept ans de services , de soins & d'attachement. Je fais que le sieur Rey n'a pas une bonne réputation dans ce pays-ci , & j'ai eu moi-même plus d'une occasion de m'en plaindre , quoique jamais sur des discussions d'intérêt , ni sur sa fidélité à faire honneur à ses engagements. Mais il est constant aussi qu'il est généralement estimé en Hollande : & voilà , ce me semble , un fait authentique , qui doit effacer bien des imputations vagues. En voilà beaucoup , monsieur , sur une affaire dont j'ai le cœur plein ; mais le vôtre est fait pour sentir & pardonner ces choses là.



L E T T R E

*A M. MOULTOU.**A Montmorency, le 30 mai 1762.*

L'ÉTAT critique où étoient vos enfans quand vous m'avez écrit, me fait sentir pour vous la sollicitude & les alarmes paternelles. Tirez-moi d'inquiétude aussitôt que vous le pourrez ; car, cher Moulton, je vous aime tendrement.

Je suis très-sensible au témoignage d'estime que je reçois de la part de M. de Reventlauw, dans la lettre dont vous m'avez envoyé l'extrait : mais outre que je n'ai jamais aimé la poésie françoise, & que n'ayant fait de vers depuis très-long-temps, j'ai absolument oublié cette petite mécanique ; je vous dirai de plus, que je doute qu'une pareille entreprise eût aucun succès ; & quant à moi du moins, je ne fais mettre en chanson, rien de ce qu'il faut dire aux princes :

ainsi je ne puis me charger du soin dont
veut bien m'honorer M. de Reventlauw.
Cependant , pour lui prouver que ce re-
fus ne vient point de mauvaise volonté,
je ne refuserai point d'écrire un mémoire
pour l'instruction du jeune prince , si
M. de Reventlauw veut m'en prier.
Quant à la récompense , je fais d'où la
tirer , sans qu'il s'en donne le soin. Aussi
bien , quelque médiocre que puisse être
mon travail en lui-même , si je faisois
tant que d'y mettre un prix , il seroit tel
que ni M. de Reventlauw ni le roi de
Dannemarek ne pourroient le payer.

Enfin , mon livre paroît depuis quel-
ques jours , & il est parfaitement prouvé
par l'événement , que j'ai payé les soins
fiducieux d'un honnête homme , des soup-
çons les plus odieux. Je ne me console-
rai jamais d'une ingratitude aussi noire ,
que je porte au fond de mon cœur , le
poids d'un remords qui ne me quittera
jamais.

Je cherche quelque occasion de vous

envoyer des exemplaires , & , si je ne puis faire mieux , du moins le vôtre avant tout. Il y a une édition de Lyon , qui m'est très-suspecte , puisqu'il ne m'a pas été possible d'en voir les feuilles ; d'ailleurs , le libraire Bruyset qui l'a faite , s'est signalé dans cette affaire par tant de manœuvres artificieuses , nuisibles à Néaulme & à Duchesne , que la justice , aussi bien que l'honneur de l'auteur , demandent que cette édition soit décriée autant qu'elle mérite de l'être. J'ai grand' peur que ce ne soit la seule qui sera connue où vous êtes , & que Geneve n'en soit infecté. Quand vous aurez votre exemplaire , vous ferez en plus état de faire la comparaison , & d'en dire votre avis.

Vous avez bien prévu que je serois embarrassé du transport des Fables de la Fontaine. Moi , que le moindre tracassé effarouche , & qui laisse dépérir mes précieux livres dans les transports , faute d'en bien pouvoir prendre le moindre soin ; jugez préférez

du fouci où me met la crainte que celui-là ne soit pas assez bien emballé pour ne pas souffrir en route, & la difficulté de le faire entrer à Paris, sans qu'il aille traînant des mois entiers, à la chambre syndicale. Je vous jure que j'aurois mieux aimé en procurer dix autres à la bibliothèque, que de faire faire une lieue à celui-là. C'est une leçon pour une autre fois.

Vous qui dites que je suis si bien voulu dans Geneve, répondez au fait que je vais vous exposer. Il n'y a pas une ville dans l'Europe, dont les libraires ne recherchent mes écrits avec le plus grand empressement. Geneve est la seule, où Key n'a pu négocier des exemplaires du *Contrat social*. Pas un seul libraire n'a voulu s'en charger. Il est vrai que l'entrée de ce livre vient d'être défendue en France : mais c'est précisément pour cela, qu'il devoit être bien reçu dans Geneve ; car même j'y juge préfère hautement l'aristocratie à tout

autre gouvernement. Répondez. Adieu ;
cher Moulou. Des nouvelles de vos
enfants.

L E T T R E

A Madame la marquise DE CRÉQUI.

Montmorency , fin de mai 1762.

C'EST vous , madame , qui m'oubliez ;
je le sens fort bien : mais je ne vous
laisserai pas faire ; car si j'ai peine à for-
mer des liaisons , j'en ai plus encore à
les rompre , & sur-tout.....

J'aurai donc soin , malgré vous , de
vous faire quelquefois souvenir de moi ,
mais non pas de la même manière. Ayant
posé la plume pour ne la jamais repren-
dre , je n'aurai plus , graces au ciel , de
pareil hommage à vous offrir ; (1) mais
pour ceux d'un cœur plein de respect ,
de reconnoissance & d'attachement , ils

(1) L'envoi de son *Emile*.

ne finiront pour vous , madame , de ma part , qu'avec ma vie.

Quoi , vous voulez faire un pèlerinage à Montmorency ? Vous y viendrez visiter ces pauvres reliques genevoises , qui bientôt ne seront bonnes qu'à enchâsser ? Que j'attends avec empressement ce pèlerinage d'une espee nouvelle , où l'on ne vient pas chercher le miracle , mais le faire ; car vous me trouverez mourant , & je ne doute pas que votre présence ne me ressuscite , au moins pour quinze jours. Au reste , madame , préparez-vous à voir un joli garçon , qui s'est bien formé depuis cinq ou six ans ; j'étois un peu sauvage à la ville , mais je suis venu me civiliser dans les bois.

M. & Mad. de Luxembourg viennent ici mardi pour un mois. J'ai cru vous devoir cet avertissement , madame , sur la répugnance que vous avez à vous y trouver avec eux. Mais j'avoue que les raisons que vous en alléguiez , me semblent très-mal fondées ; & de plus , j'ai

pour eux tant d'attachement & d'estime ,
que quand on ne m'en parle pas avec
éloge , j'aimerois mieux qu'on ne m'en
parlât point du tout.

Puisque vous aimez les solitaires , vous
aimez aussi les promenades qui le sont ;
& quoique vous connoissiez le pays , je
vous en promets de charmantes , que
vous ne connoissiez sûrement pas. J'ai
aussi mon intérêt à cela ; car outre l'a-
vantage du moment présent , j'aurai en-
core pour l'avenir , celui de parcourir
avec plus de plaisir , les lieux où j'aurai
eu le bonheur de vous suivre.

L E T T R E

A M. NÉAULME.

A Montmorency , le 5 juin 1762.

JE reçois , monsieur , à l'instant & dans
le même paquet , avec six feuilles impré-
mées & cinq cartons , vos quatre lettres
des 20 , 22 , 24 & 26 mai. J'y vois avec

déplaisir, la continuation de vos plaintes vis-à-vis de vos deux confreres : mais n'étant entré, ni dans les traités, ni dans les négociations réciproques, je me borne à desirer que la justice soit observée, & que vous soyez tous contents, sans avoir droit de m'ingérer dans une affaire qui ne me regarde pas. J'ajouterai seulement, que j'aurois souhaité, & de grand cœur, que le tout eût passé par vos mains seules, & qu'on n'eût traité qu'avec vous ; mais n'ayant pas été consulté dans cette affaire, je ne puis répondre de ce qui s'est fait à mon insu.

Je vous ai dit, monsieur, & je le répète, qu'*Emile* est le dernier écrit qui soit sorti & qui sortira jamais de ma plume pour l'impression. Je ne comprends pas sur quoi vous pouvez inférer le contraire ; il me suffit de vous avoir dit la vérité : vous en croirez ce qu'il vous plaira.

Je suis très-fâché des embarras où vous dites être au sujet de la profession de

foi ; mais comme vous ne m'avez point consulté sur le contenu de mon manuscrit , en traitant pour l'impression , vous n'avez point à vous prendre à moi , des obstacles qui vous arrêtent ; & d'autant moins que les vérités hardies , semées dans tous mes livres , devoient vous faire présumer que celui - là n'en seroit pas exempt. Je ne vous ai ni surpris ni abusé , monsieur ; j'en suis incapable ; je voudrois même vous complaire : mais ce ne sauroit être en ce que vous exigez de moi sur ce point ; & je m'étonne que vous puissiez croire qu'un homme qui prend tant de mesures pour que son ouvrage ne soit point altéré après sa mort , le laisse mutiler durant sa vie.

A l'égard des raisons que vous m'exposez , vous pouviez vous dispenser de cet étalage , & supposer que j'avois pensé à ce qu'il me convenoit de faire. Vous dites que les gens même qui pensent comme moi , me blâment. Je vous réponds que cela ne peut pas être ; car

moi , qui sûrement pense comme moi ,
je m'approuve , & ne fis rien de ma vie ,
dont mon cœur fût aussi content. En
rendant gloire à Dieu , & parlant pour
le vrai bien des hommes , j'ai fait mon
devoir : qu'ils en profitent ou non , qu'ils
me blâment ou m'approuvent , c'est leur
affaire ; je ne donnerois pas un fétu pour
changer leur blâme en louange. Du reste ,
je les mets au pis ; que me feront-ils ,
que la nature & mes maux ne fassent
bientôt sans eux ? Ils ne me donneront
ni ne m'ôteront ma récompense ; elle ne
dépend d'aucun pouvoir humain. Vous
voyez bien , monsieur , que mon parti
est pris. Ainsi je vous conseille de ne
m'en plus parler ; car cela seroit parfaite-
ment inutile.

Fin du Tome septieme.

T A B L E

D E S L E T T R E S

Contenues dans ce volume.

L ETTRE à <i>Mad. la baronne de Warens</i> ,	
à <i>Chambéry.</i>	page 1
à <i>M. Dupont</i> , <i>secrétaire de M.</i>	
de <i>Jonville</i> , <i>envoyé extraor-</i>	
dinaire de <i>France à Genes.</i>	4
à <i>M. du Theil.</i>	8
à <i>M. Daniel Roguin.</i>	13
de remerciement à <i>Messieurs de</i>	
<i>l'académie de Dijon.</i>	18
à <i>Mad. de Chenonceaux.</i>	19
à <i>Mad. Gonceru née Rousseau.</i>	24
à <i>Mad. la marquise de Pompa-</i>	
<i>dour.</i>	26
à <i>M. Freron.</i>	27
à <i>M. le comte d'Argenson</i> , <i>mi-</i>	
<i>nistre & secrétaire d'état.</i>	40
à <i>M. le comte de Turpin.</i>	42

T A B L E. 333

LETTRE à M. <i>Vernes.</i>	page 45
à Mad. la marquise de Menars.	48
à M. le comte de Lastic.	50
à M. <i>Vernes.</i>	52
à Mad. la marquise de Créqui.	55
à M. <i>Vernes.</i>	61
à un anonyme.	64
à M. <i>Perdriau.</i>	67
BILLET à M. de <i>Boissi.</i>	75
RÉPONSE à M. <i>Monier, peintre.</i>	76
LETTRE à M. <i>Vernes.</i>	78
à M. <i>Diderot.</i>	82
au même.	88
à Mad. d' <i>Epinay.</i>	94
à M. de <i>Saint-Lambert.</i>	102
à M. <i>Grimm.</i>	110
à Mad. d' <i>Epinay.</i>	125
à Mad. de <i>Houdetot.</i>	128
à M. de <i>Saint-Lambert.</i>	129
à Mad. de <i>Houdetot.</i>	135
à la même.	136
à la même.	138
à la même.	142
à M. d' <i>Alembert.</i>	148
à M. <i>Vernes.</i>	149

LETTRE à <i>Sophie</i> .	page 153
à <i>M. Deleyre</i> .	156
à <i>M. Vernes</i> .	159
au même.	164
à <i>M. le docteur Tronchin</i> .	166
à <i>M. Moulton</i> .	171
à <i>M. Vernes</i> .	173
à <i>M. le comte de S. Florentin</i> .	177
à <i>M. le maréchal de Luxembourg</i> .	184
à <i>Mad. la maréchale de Luxembourg</i> .	189
à <i>M. le chevalier de Lorenzy</i> .	190
à <i>M. le maréchal de Luxembourg</i> .	192
à <i>Mad. la maréchale de Luxembourg</i> .	196
à <i>M. Vernes</i> .	197
à <i>M. Cartier</i> .	200
à <i>M. le maréchal de Luxembourg</i> .	202
à <i>Mad. la maréchale de Luxembourg</i> .	203
à <i>M. le maréchal de Luxembourg</i> .	204

T A B L E. 335

53	LETTRE à Mad. la maréchale de Luxem-	
56	bourg.	page 205
59	à M. le maréchal de Luxem-	
64	bourg.	207
66	à Mad. la maréchale de Luxem-	
71	bourg.	208
73	à M. Moulton.	210
77	à M.	214
11-	à M. le maréchal de Luxem-	
84	bourg.	217
11-	à M. de Malesherbes.	219
89	au même.	221
90	à M. de Bastide.	223
11-	à Mad. la maréchale de Luxem-	
92	bourg.	225
11-	à la même.	226
96	à M. le maréchal de Luxem-	
97	bourg.	227
00	à M. de Lalive.	230
11-	à Mad. de Boufflers.	231
02	à M. de Malesherbes.	234
11-	au même.	245
03	à M. Vernet (& non pas Ver-	
11-	nes), professeur.	249
04	à M. de Malesherbes.	255

BILLET à M. Duclos.	page 257
LETTRE à M. de Malesherbes.	259
<i>au même.</i>	261
à Mad. la duchesse de Montmo-	
rency.	262
à M. Moulton.	263
<i>au même.</i>	266
à M. R.	269
à M. le maréchal de Luxem-	
bourg.	274
RÉPONSE à l'abbé Jodelh.	275
LETTRE à M. le maréchal de Luxem-	
bourg.	276
à M. Moulton.	277
<i>au même.</i>	290
à M. Roustan.	296
à M. Moulton.	300
à M. de Malesherbes.	306
à M. Moulton.	310
<i>au même.</i>	314
à M. de Malesherbes.	320
à M. Moulton.	322
à M. la marquise de Créqui.	326
à M. Néaulme.	328

FIN de la Table du Tome VII.

257

259

261

260-

262

263

266

269

em-

274

275

em-

276

277

290

296

300

306

310

314

320

322

326

328

